

NORAH McCLINTOCK  
**EN CAVALE**



Hurtubise



**EN CAVALE**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada**

McClintock, Norah

[You can run. Français]

En cavale

Traduction de: You can run.

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89647-446-2

I. Vivier, Claudine. II. Titre. III. Titre: You can run. Français.

PS8575.C62Y6214 2011

jC813'.54

C2011-940241-6

PS9575.C62Y6214 2011

*Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.*

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Conception graphique: René St-Amand

Photographies de la couverture: Bill Grove, Marcel Pelletier et Joseph Ruscigno

Mise en page: Martel en-tête

Titre original: *You Can Run*

Copyright © 2006 de Norah McClintock

Édition originale publiée au Canada par Scholastic Canada Ltd

Copyright © 2011, Éditions Hurtubise inc. pour l'édition en langue française

ISBN : 978-2-89647-446-2 (version imprimée)

ISBN : 978-2-89647-546-9 (version numérique pdf)

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada :

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone : 514 523-1523

Télécopieur : 514 523-9969

[www.distributionhmh.com](http://www.distributionhmh.com)

Diffusion-distribution en Europe :

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)

*Imprimé au Canada*

[www.editionshurtubise.com](http://www.editionshurtubise.com)

Norah McClintock

## EN CAVALE

*Traduit de l'anglais  
par Claudine Vivier*

Hurtubise

## **Norah McClintock**

Née à Montréal, Norah McClintock habite aujourd'hui à Toronto où elle travaille comme éditrice pigiste. *Fausse identité*, *Cadavre au sous-sol* et *Crime à Haverstock* ont reçu, dans leur version originale, le Prix Arthur-Ellis du meilleur roman policier pour la jeunesse. *En cavale* est le neuvième livre de la romancière traduit et publié par les Éditions Hurtubise.

## **Claudine Vivier**

Née en France, Claudine Vivier est établie au Québec depuis une trentaine d'années et travaille comme traductrice professionnelle depuis 1985. Déjà finaliste pour le prix de Gouverneur général dans le domaine de la traduction, elle se spécialise dans les albums pour enfants et les romans jeunesse.

*À B. M. R., qui peut vraiment cavalier.*



# 1

« *Ta-DA, ta-DA, ta-da-da-da-da-da-DA.* »

Mon amie Morgan Turner tourne les yeux vers moi. Puis les braque sur mon sac à dos.

— *Ta-DA, ta-DA, ta-da-da-da-da-da-DA.*

J'arrache précipitamment mon sac de mon épaule comme s'il avait pris feu et fouille à l'intérieur pour dénicher mon cellulaire.

— Hé, cet air ne te dit rien ? demande Billy Royal, mon grand ami lui aussi.

— Ouais, lui répond Morgan tandis que je vérifie la source de l'appel. Il me dit qu'un individu aux goûts immondes a piraté le téléphone de Robyn.

L'individu en question est en ligne à présent.

— Salut, papa !

— Hé, Robyn ! Je voulais vérifier si ton nouveau téléphone fonctionne bien.

— Il marche, papa.

— Parfait ! répond-il d'un ton satisfait. Bon, je ne te retiens pas plus longtemps.

— D'accord, papa. Salut.

— Je connais cet air, dit Billy en fronçant les sourcils. Son œil s'allume soudain et il fait claquer ses doigts.

— C'est *My Girl*, pas vrai ? fait-il en se tournant vers moi pour obtenir confirmation. Ton cellulaire joue *My Girl*. Les Tentations, 1964, écrit par Smokey Robinson. C'est bien ça !

Il hoche la tête d'un geste approbateur.

— J'adore ce vieux son Motown, ajoute-t-il.

Billy est un accro des vieux succès. C'est notamment pour cette raison qu'il s'entend si bien avec mon père.

Morgan me dévisage, elle aussi, mais avec une expression bien différente. *Dis-moi que tu n'en es pas rendue là*, semble-t-elle me signifier.

— J'ai perdu mon cellulaire la semaine dernière, lui dis-je.

— Tu viens de passer à la case supérieure, Robyn ?

Jusqu'à présent, j'avais la réputation d'égarer mes clefs. Régulièrement.

— Ma mère a piqué une crise.

Ma mère, elle, a la réputation de connaître la place exacte de chacune de ses affaires. En permanence.

— Papa m'a sortie du pétrin. Il m'en a acheté un autre. C'est lui qui a choisi la sonnerie. Il trouve qu'elle convient à merveille.

— Ce serait le cas si tu étais sa bonne amie et non sa fille, rétorque Morgan, et si nous étions en 1970 et des poussières...

- 1964, rectifie Billy.
- Peu importe. Et suis mon conseil, Robyn. Change-la!
- Mais c'est un *cadeau*! proteste Billy.
- Morgan le regarde, incrédule.
- C'est une *sonnerie*!
- N'empêche, c'est un cadeau, s'obstine Billy.
- Et alors? Tu n'as jamais reçu un cadeau dont tu ne voulais pas?
- Ouais, c'est vrai, mais...
- Le chandail tricoté avec des motifs de rennes offert par grand-maman à Noël? Ou la chemise que tu ne porterais jamais pour tout l'or du monde, même à l'Halloween, cadeau d'une vieille tante qui ne t'a pas revu depuis que tu avais l'âge de trois ans?
- Ouais, mais...
- Quand tu hérites de ce genre de cadeau, tu l'échanges contre quelque chose qui te plaît, non?
- Billy baisse les yeux sur ses souliers. Morgan secoue la tête d'un air incrédule.
- Tu es un gentil garçon, lui dit-elle, et le visage de Billy s'illumine. Mais quelle mauviette tu peux faire!
- Le sourire de Billy s'évapore comme rosée au soleil.
- Je suis en train de ranger mon cellulaire dans mon sac quand Morgan me tire soudain par la manche.
- Dis donc, Robyn! C'est bien celui que je pense? Je balaie les alentours du regard.
- De qui parles-tu?

Morgan, Billy et moi sortons à l'instant de la bibliothèque du centre-ville où nous sommes allés nous documenter pour un projet scolaire. Nous recherchons un endroit où manger quelque chose avant de rentrer à la maison.

— De Nick, répond Morgan.

— Où ça ?

— Là-bas, avec les jeunes. Ça lui ressemble à s'y méprendre.

Elle désigne un groupe d'adolescents qui obstruent le trottoir devant la halte-rencontre d'un centre jeunesse situé de l'autre côté de la rue. Deux d'entre eux mendient, assis en tailleur sur le trottoir devant un chapeau posé à l'envers. Les autres, attroupés autour d'eux, empêchent les piétons de passer et, par voie de conséquence, de jeter de la monnaie dans le chapeau. Deux garçons se bousculent et donnent l'impression de se battre, mais en riant. Je ne vois pas Nick.

— Cela m'étonnerait que Nick traîne par ici, dis-je.

— Tu as raison, répond Morgan sur un ton signifiant qu'elle pense exactement le contraire. Parce que sinon, il se ferait mettre le grappin dessus.

Morgan n'a rencontré Nick qu'une seule fois, mais elle adore parler de lui. Il l'intrigue, déclare-t-elle. Elle trouve les garçons comme lui « par nature fascinants ». Je crois surtout que ce qui la subjuge, c'est la cicatrice qui barre le visage de Nick depuis l'arête du nez jusqu'au lobe de l'oreille et lui donne l'air dangereux.

— S'il évite de traîner dans le coin, ce n'est pas par crainte de se faire prendre, dis-je, sachant que cela lui attirerait toutefois de sérieux ennuis. C'est parce qu'il respecte le règlement.

— Tu as raison, répète Morgan sur un ton qui, là encore, exprime exactement l'avis contraire. Respecter le règlement comme il le fait est le moyen le plus sûr de se faire arrêter, pour ne pas dire se faire enfermer.

— Nick est placé sous garde en milieu *ouvert*, Morgan. Il n'y a ni cellules, ni miradors, ni barbelés au centre où il réside.

— Milieu ouvert ou fermé, cela reste de la détention, s'obstine Morgan.

Elle a raison. Et c'est la vérité. Nick n'a pas toujours respecté les règles. Il a eu quelques petits démêlés avec la justice. Bon, d'accord, des démêlés peut-être plus graves que ça. Mais tout cela est du passé. Et il avait ses raisons. Et il ne fait plus de bêtises à présent. Il réside encore en foyer collectif, où il est placé sous garde pour avoir... mais c'est de l'histoire ancienne. Nick n'aime pas en parler et je ne l'en blâme pas. Encore trois semaines à tirer et il sera libre pour de bon. Pas question pour lui de tout gâcher en traînant au centre-ville avec une bande de jeunes de la rue.

— Regarde, maintenant tu peux le voir, me dit Morgan.

Elle m'agrippe encore le bras.

— C'est bien Nick! ajoute-t-elle en désignant le groupe de jeunes assis sur le trottoir.

Et je l'aperçois, cette fois. Avec son épaisse tignasse noire et sa tenue vestimentaire de rigueur : jeans, t-shirt, blouson et bottes noirs. Je l'aperçois et regrette aussitôt de l'avoir vu. Il a un bras passé autour de l'épaule d'une fille. Tous deux ont les yeux fixés sur quelque chose que je ne peux distinguer.

— Lequel est-ce ? demande Billy.

Il a beaucoup entendu parler de Nick, surtout de la bouche de Morgan, mais ne l'a jamais rencontré en personne. Morgan le lui indique tandis que je fixe la scène. Je sens mon estomac se nouer. Que fabrique-t-il ici ? Et en plus que fait cette fille, la tête appuyée contre son épaule ?

Je tourne le dos avant qu'il puisse me voir. Je n'aspire qu'à une chose, déguerpir sur-le-champ. Mais Morgan a une autre idée en tête.

— Nick ! appelle-t-elle en faisant signe de son bras levé. Hé, Nick, par ici !

— Chuuuuuttt !

Je tente de la faire taire, en vain. Essayer de clore le bec de Morgan équivaut à vouloir imposer le silence au tonnerre. Une fois qu'elle démarre, rien ne peut l'arrêter. Une vraie force de la nature. Je me cache derrière Billy, mais grand et mince comme il est, autant se dissimuler derrière une ficelle. Du coin de l'œil, je vois Nick relever brusquement la tête à l'appel de Morgan. Il braque les yeux dans sa direction, vers le trottoir d'en face, comme s'il fouillait dans sa mémoire pour mettre un nom sur elle. Puis il tourne

légèrement la tête vers la droite et m'aperçoit. Il dit quelque chose à la fille, s'écarte d'elle et se relève.

— Je veux rentrer, dis-je à Morgan.

— Mais Robyn, c'est Nick...

— Tout de suite, Morgan!

Où donc a-t-elle la tête? N'a-t-elle pas vu la fille qu'il enlaçait?

Je tourne les talons et remonte la rue à grands pas, sans me retourner. J'ai presque atteint la station de métro quand quelqu'un m'empoigne le bras. Je fais volte-face, furieuse à présent.

— Morgan, bon sang...

Mais ce n'est pas Morgan. C'est Nick. Il fixe sur moi ses yeux violets. On dirait deux améthystes parfaitement rondes. Je n'avais jamais vu des yeux de cette teinte avant de le rencontrer.

— Salut, Robyn!

Le ton est affectueux et il me sourit. Il n'a pas l'air dangereux le moins du monde.

— Qu'est-ce qui se passe? demande-t-il.

*Qu'est-ce qui se passe?* Je viens de le surprendre assis sur le trottoir, tenant une autre fille par l'épaule, et il me demande, *à moi*, ce qui se passe?

— Je n'ai pas le temps, Nick. Il faut que je rentre.

Je jette un coup d'œil en direction de Morgan et Billy, qui suivent Nick quelques pas en arrière. Morgan me gratifie d'un regard compatissant – elle a finalement compris ce qui me contrariait. Dommage qu'il lui ait fallu autant de temps. Billy se contente de

hausser les épaules comme s'il ne voyait pas pourquoi je faisais un tel drame, ce qui, à mon avis, confirme la maxime que répète tout le temps Morgan : les gars sont aveugles, sourds et stupides pour tout ce qui touche aux complexités des relations humaines. La *plupart* d'entre eux, du moins.

Nick me regarde, perplexe, probablement décontenancé par le ton glacial de ma voix et par le fait que j'ai décampé quand Morgan l'a interpellé. Il me dévisage quelques secondes, comme s'il essayait de déchiffrer une énigme. Puis il tourne les yeux de l'autre côté de la rue en direction de la bande avec qui il se tenait.

— Hé, tu n'es pas fâchée à cause de Beej, hein ? me demande-t-il.

Parce que cette fille s'appelle Beej ? En voilà un nom !

— Tu n'as aucune raison de l'être, ajoute-t-il. C'est seulement une amie.

Tiens donc ! Et c'est pour cette raison qu'il l'enlace en public ?

— Le gars avec qui elle sortait l'a laissée tomber. Elle est malheureuse. J'essayais simplement de lui remonter un peu le moral. Elle me montrait quelques-unes de ses photos.

Ah bon ?

Il s'approche de moi, tend la main et me relève le menton, gentiment, jusqu'à ce que mon regard croise le sien.

— Ce n'est pas ce que tu crois, dit-il.

Peut-être est-ce la tiédeur de sa main. Ou encore la sincérité que je lis dans ses yeux. Probablement le petit sourire en coin qu'il m'adresse – Nick qui espère que je ne suis pas fâchée contre lui, ou, si c'est le cas, que je ne le resterai pas.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques dans le coin, Nick? Tu devrais être rentré à Somerset, non?

Somerset est le foyer où il réside, situé sur l'avenue du même nom.

— Je devais voir quelqu'un au centre jeunesse.

Il me répond comme si de rien n'était, comme s'il s'agissait d'une simple formalité. Mais il détourne légèrement les yeux et je remarque le tic qui lui remonte le coin de la bouche. Il a ce tic quand quelque chose le tracasse.

— Est-ce que tout va bien, Nick?

— Bien sûr.

Encore ce tic.

— J'avais simplement un conseiller à voir, c'est tout. M. Jarvis m'accompagne. Il est à l'intérieur, en train de parler à quelqu'un. Je l'attends dehors.

Ed Jarvis est l'intervenant qui s'occupe de Nick.

Puis, Nick me sourit, mais on dirait qu'il se force, comme s'il essayait par tous les moyens de garder un ton léger.

— Allez, dit-il en me prenant la main. Viens dire bonjour.

Je me retourne vers Morgan et Billy. Nick suit mon regard.

— Invite aussi tes amis, ajoute-t-il.

Morgan secoue la tête.

— Billy va tomber d'inanition s'il ne se met pas quelque chose sous la dent d'ici deux minutes, déclare-t-elle.

Je jette un coup d'œil à Billy. S'il est terrassé par la faim, il n'en donne guère l'impression. Il avait apporté de quoi grignoter à la bibliothèque et a passé au moins la moitié de son temps à la cafétéria du sous-sol à s'empiffrer. Morgan le sait parfaitement parce que comme d'habitude, elle a émis un commentaire sur les énormes quantités de nourriture qu'il peut avaler sans jamais prendre un gramme.

— Nous allons au *Bouddha*, ajoute-t-elle à mon intention. Tu pourras nous y rejoindre.

*Le Bouddha* est un restaurant végétalien que nous fréquentons beaucoup, car Billy refuse de consommer le moindre aliment d'origine animale (ou de porter quoi que ce soit dont la fabrication ait fait appel à des sous-produits animaux). Le plus drôle, c'est que c'est à Billy et à son végétalisme que je dois d'avoir fait la connaissance de Nick.

Je lance un regard de gratitude à Morgan et me laisse conduire par Nick de l'autre côté de la rue pour rejoindre le groupe de jeunes attroupés sur le trottoir.

La première chose que je remarque, ce sont les *piercings*. Je n'en ai jamais vu autant d'un coup. Presque tous les jeunes se sont fait percer quelque

chose : une arcade sourcilière (ou les deux), une narine, un lobe d'oreille (ou les deux) ou le pavillon d'une oreille, une lèvre (ou les deux), la langue ou le nombril. La plupart en arborent plusieurs. Beaucoup ont aussi des coiffures bizarres : cheveux teints, tondus, tressés, dressés en pointes. Un garçon et une fille ont le crâne complètement rasé. Lorsque Nick lance à la ronde « Salut la compagnie, je vous présente Robyn ! » je me sens comme une Martienne tout juste débarquée de son vaisseau spatial. Les jeunes – en particulier les filles – reluquent mes souliers Miss Sixty et mon jeans Diesel et prennent note de mes bien modestes *piercings* – je porte à chaque lobe d'oreille un petit anneau en or d'où pend une perle, un autre cadeau de mon père. Ils lorgnent la paire d'écouteurs autour de mon cou, reliée au iPod visible dans la poche en mailles de nylon de mon sac à dos. Certains me gratifient d'un bref signe de tête. D'autres me dévisagent sans amabilité avant de détourner les yeux. Personne ne me salue. Jamais de ma vie je ne me suis sentie aussi mal accueillie, mais Nick ne semble rien remarquer. Il me tire encore par la main et m'invite à m'asseoir sur le trottoir. J'hésite. Le trottoir paraît relativement propre, mais je me mets à songer à toutes les bottes et tous les souliers qui l'ont arpenté et à tous les autres endroits sur lesquels ces semelles ont pu se poser, et cette idée me donne mal au cœur. La chose ne semble pas gêner Nick, en revanche, si bien que je m'installe à côté de lui. Il se tourne vers la fille qu'il enlaçait tout à l'heure.

— Hé, Beej, je te présente Robyn.

Beej, comme je le découvrirai plus tard, est le diminutif de B. J., mais Nick dit ignorer ce que cachent ces initiales. Apparemment, elle ne tient pas à le révéler. Beej est petite et mince, et porte cinq *piercings* à une oreille, six à l'autre et un à l'arcade sourcilière gauche. Elle a les cheveux courts noir corbeau, mais je remarque du châtain aux racines. Je lui adresse un sourire, qu'elle ne me rend pas.

— Tu te souviens, je t'avais raconté que j'avais rencontré Robyn au refuge pour animaux? ajoute Nick.

Beej répond que ouais, elle se souvient. Elle me dévisage comme si elle avait déjà décrété qu'elle ne m'aimait pas et tenait à me le faire savoir. Tandis qu'elle me décoche un regard, un garçon posté un peu plus loin appelle Nick.

— Je reviens tout de suite, dit celui-ci en se levant pour aller le rejoindre.

Beej tient dans les mains un paquet de photographies. Je tente d'y jeter un coup d'œil, mais elle les ramasse aussitôt pour les glisser dans une enveloppe. On entend quelqu'un siffler un peu plus loin. Beej tourne la tête dans cette direction. Je suis ses yeux, sans parvenir à localiser la personne qui a sifflé. J'aperçois, planté au coin de la rue en attendant que le feu passe au vert, un gars qui promène des chiens, six grosses bêtes de races différentes qui tirent toutes sur leur laisse.

Je jette un coup d'œil à Nick pour vérifier s'il les a vus, lui aussi. Nick est amoureux fou des chiens. Mais il est en pleine conversation avec un adolescent au crâne rasé. Je me retourne vers Beej, qui détourne ostensiblement les yeux. Il est évident qu'elle ne veut rien savoir de moi. Je pousse un soupir et inspecte les alentours, comme si je venais d'arriver en ville et qu'il s'agissait pour moi d'un environnement nouveau et captivant, plutôt que du sempiternel paysage urbain – immeubles de bureaux, magasins, restaurants, automobiles, autobus et piétons. Je repère un garçon qu'il me semble avoir déjà vu à l'école, un solitaire revêche nommé Kenny. Adossé à un poteau sur le trottoir d'en face, il est en train d'engloutir un hot-dog acheté dans la rue. Quand il a terminé, il roule en boule la serviette de papier qui enveloppait la saucisse, l'expédie sur la chaussée – quel cochon! – et s'éloigne. Si Morgan l'avait vu, elle aurait traversé la rue au pas de charge et ramassé la serviette qu'elle lui aurait fourrée dans la main en l'informant qu'au cas où il l'ignorerait, il est interdit de jeter des débris sur la voie publique.

Je commence à regretter de ne pas avoir emmené Morgan et Billy, finalement. Je n'aurais pas eu à moisir ici, assise mal à l'aise à côté de Beej. Je me tourne encore vers elle. Elle s'affaire à enfourner ses photos dans un vieux sac à dos abîmé. Elle me décoche un regard noir, comme si en tournant simplement la tête dans sa direction, j'avais envahi son espace privé. C'est

avec soulagement que je vois Nick revenir vers nous et s'asseoir à nos côtés.

— J'ai dit à Robyn que tu me montrais tes photos, dit-il à Beej. Je parie qu'elle aimerait les voir.

Et moi, je parie que Beej préférerait se planter dans l'œil une aiguille rougie au feu plutôt que de me les montrer. Et comme de juste, plutôt que les ressortir, elle tire la fermeture éclair de son sac et demande l'heure à Nick.

— Il faut que j'y aille, dit-elle ensuite. On se voit un de ces jours, Nick? D'accord?

Elle se penche vers lui et l'embrasse sur la joue tout en me lorgnant, peut-être pour observer ma réaction. Je fais comme si cela m'indifférait. Elle se lève, plie la couverture sur laquelle elle était assise, balance son sac par-dessus son épaule et s'éloigne. Deux autres jeunes s'en vont à leur tour. J'aimerais bien suivre leur exemple. Je ne me sens pas à l'aise ici, même si Nick m'accompagne et qu'il me tient la main.

— Robyn? lance quelqu'un d'un ton surpris.

Je reconnais Ed Jarvis, un homme trapu aux cheveux en brosse. Avec sa voix grave, son côté bourru et sa démarche raide, il me fait penser à un sergent de l'armée. Ses yeux s'arrêtent sur la main de Nick refermée sur la mienne, puis il balaie les alentours du regard comme s'il se demandait comment j'avais bien pu atterrir ici.

— Heureux de te revoir, Robyn, me dit-il.

Il s'attarde encore sur nos deux mains jointes. Nick doit le remarquer lui aussi, car il me serre la main plus fort tout en toisant M. Jarvis comme s'il le mettait au défi d'émettre le moindre commentaire.

— Je comptais appeler ton père, ajoute M. Jarvis à mon intention. Il m'a donné des billets de baseball la semaine dernière et j'ai emmené quelques-uns des jeunes au match. Ils ont vraiment eu du bon temps.

Comme une foule de gens, M. Jarvis connaît mon père. Je lui réponds que je vais transmettre son message. Je lui dis également que ça va bien à l'école quand il me pose la question.

— C'est l'heure de partir, Nick, dit-il ensuite en reculant de quelques pas.

Nick lui décoche un regard maussade et j'en déduis qu'il y a quelque chose qui cloche. Nick s'entend bien généralement avec M. Jarvis. Il se relève et m'aide à me mettre debout.

— Comment se fait-il que tu aies dû voir un conseiller ? Tout va bien, Nick ?

Ses yeux se détournent encore de moi et ses traits se durcissent comme s'il était en colère.

— Un simple rendez-vous, répond-il. Rien d'important.

Il m'attire plus près de lui.

— Encore trois semaines, me dit-il.

Il n'a pas besoin d'en dire plus. Moi aussi, je coche les jours sur le calendrier. Encore trois semaines et

Nick pourra quitter Somerset pour aller vivre chez sa tante.

— Deux semaines et six jours, lui dis-je. Mais qui peut bien compter les jours ?

— Moi, je les compte, me répond Nick. Il me reste deux semaines et six jours avant de sortir de Somerset. Mais il reste exactement trois semaines d'ici ton anniversaire.

Je le regarde, éberluée.

— Comment as-tu ap... ?

— Tu n'imagines pas tous les renseignements qu'on peut dénicher quand on sait à qui s'adresser, répond-il en souriant.

Je croirais entendre mon père.

— Sais-tu ce que j'ai prévu pour ton anniversaire ? ajoute-t-il, les yeux brillants. Nous allons sortir. Je t'invite au restaurant, pour commencer. Quelque chose de bien. Puis nous irons au cinéma. À moins que tu préfères autre chose – il y aura peut-être un bon spectacle en ville ou même un concert, qui sait ?

— Un film, ce sera très bien.

— Ensuite, je vais m'arranger pour que tu rentres chez toi en sécurité, sans avoir à te laisser à un arrêt d'autobus.

Nick ne peut quitter Somerset qu'avec une autorisation et jamais le soir, et doit toujours respecter un strict couvre-feu ainsi que certaines restrictions quant aux endroits qu'il peut fréquenter. Une expression inquiète obscurcit soudain son visage.

— Y a-t-il une chance que tu sois chez ton père le jour de ton anniversaire ? me demande-t-il.

Nick s'entend bien avec mon père. En revanche, la présence de ma mère, chez qui je vis la plupart du temps depuis le divorce de mes parents, le rend nerveux.

— Nick, intervient M. Jarvis en pointant sa montre. Le temps file.

Nick se penche un peu et m'embrasse sur la joue.

— Encore trois semaines, dit-il. Ce sera super.

Je le regarde s'éloigner en compagnie de M. Jarvis en m'interrogeant sur le pourquoi de son rendez-vous ici. Mais si Nick parle de sortir de Somerset à la date prévue, c'est que tout va bien.



Je n'ai aucun souvenir de mon trajet jusqu'au restaurant *Le Bouddha*. Je pensais toujours à Nick, je sentais encore le contact de ses lèvres sur ma joue. J'ai repéré Billy en premier. Assis en face de Morgan, il affichait cette expression de petit chiot que j'ai remarquée bien des fois dernièrement. Je commence à croire qu'il s'est mis à éprouver, au cours de l'été, une affection plus qu'amicale pour Morgan. Celle-ci a passé l'été au chalet de ses parents tandis que lui est resté en ville pour travailler dans un camp de jour pour jeunes axé sur l'action citoyenne. Serait-ce l'absence de Morgan qui a éveillé ce sentiment ? Mais sitôt entrée dans le restaurant, j'ai constaté que je me suis trompée. Ils sont

en train de se disputer – non, disons plutôt que Morgan est en train de passer un savon à Billy. Celui-ci garde son calme habituel.

— Je suis contente que tu arrives, me dit Morgan en se poussant sur la banquette pour me faire de la place. On va enfin pouvoir parler d'un sujet qui intéresse quelqu'un.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je me demandais simplement si..., commence Billy.

— Pas question ! le coupe Morgan. Je ne veux même pas entendre son nom ! Je t'ai dit hier que je m'en fichais. Tu as réussi à passer toute la journée sans mentionner son existence. Restons-en là, hein, Billy ? D'ailleurs, elle n'intéresse pas Robyn non plus.

— Qui ne m'intéresse pas ?

— Trisha Carnegie, répond Billy.

Morgan lui lance un regard noir.

— Je viens de te dire que je ne voulais même pas entendre son nom. Je viens de te dire que c'était la dernière personne de qui parler et même à qui penser. Pas vrai, Robyn ?

— C'est peut-être la dernière chose à laquelle *toi*, tu veux penser, réplique Billy. Mais ça intéresse Robyn. N'est-ce pas, Robyn ?

— Peut-être.

En fait, Trisha ne m'intéresse pas. Mais je me garde de le dire franchement parce que Billy semble vouloir parler d'elle et je ne tiens pas à le froisser. Morgan, en

revanche, adopte l'approche typiquement Morgan : elle me flanque un coup de coude dans les côtes.

— Dis-lui, m'ordonne-t-elle.

— Quoi ?

— Dis-lui que tu te fiches bien de Trisha Carnegie.

— Eh bien...

— Tu vois, Billy ? Robyn s'en fiche. Je m'en fiche. Est-ce qu'on pourrait, *par pitié*, parler d'autre chose ?

— Tu fais dire à Robyn des choses qu'elle n'a pas dites, proteste Billy. Robyn est un être sensible. Elle se préoccupe des personnes de son entourage.

Morgan lui lance un regard courroucé.

— Je suis quelqu'un de son entourage. Tout comme toi. Mais Trisha Carnegie ? Trisha Carnegie ne fait pas partie de ses proches.

— De ses proches ? Hé, ho ? Serais-je devenue invisible tout à coup ?

Morgan ne me prête aucune attention.

— En fait, Trisha Carnegie ne signifie rien pour Robyn, affirme-t-elle.

Ce n'est pas tout à fait exact.

— En plus, ajoute Morgan, Trisha Carnegie est *tellement* bizarre.

Morgan n'est pas la seule personne de cet avis. Tout le monde pense la même chose. Trisha s'habille d'une drôle de manière – des jupes écossaises assorties de chaussettes montantes et de cardigans ; des pantalons capris combinés à des chemises de bowling ; des robes chemisiers style années 50 avec des blazers. Il existe

des gens à qui ce style vestimentaire va bien. Mais pas Trisha. Sa garde-robe étrange ne fait qu'accentuer la bizarrerie de son comportement. Sa tignasse blonde donne généralement à penser qu'un coiffeur affligé de myopie ou sous l'influence d'une quelconque médication a décidé de lui faire une coupe avec des cisailles d'élagueur. Elle arbore un rang d'épingles de nourrice au pavillon de son oreille droite et un gros clou de métal dans le lobe de l'autre – un style aussi rétro que sa garde-robe. Elle porte soit des bottes de chantier à bout renforcé, soit des chaussons de ballerine. Elle trimballe toujours un authentique sac à dos Dolce & Gabbana, car malgré les guenilles dont elle s'accoutre, Trisha est une fille riche. Et elle enfile toujours, mais alors là toujours, autour de son cou une chaîne à laquelle sont accrochés un anneau d'or – l'alliance de son père – et une petite bourse en cuir qui renferme un cristal.

Trisha n'est pas une de mes amies. J'ai l'impression qu'elle n'est l'amie de personne. Autant que je sache, elle n'appartient à aucun groupe et n'a pas de copains. Elle ouvre rarement la bouche en classe. Bien sûr, elle doit faire des exposés comme tout le monde, dans ce cas elle choisit généralement des sujets plutôt glauques. L'année dernière, dans le cours Civilisation occidentale jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, elle nous a servi un topo sur l'histoire de la torture. Sa présentation en poésie anglaise portait sur – qui d'autre? – Sylvia Plath. Pendant le cours sur les affaires internationales, elle nous a

éclairés sur la mondialisation des épidémies et décrit avec force détails répugnants la progression du virus Ebola à l'intérieur de l'organisme humain. Sinistre. Telle est Trisha.

Des élèves qui l'ont fréquentée à l'école primaire soutiennent qu'elle n'a pas toujours été ainsi. L'un d'eux, que je connais, jure même qu'elle a été parfaitement normale jusqu'à l'âge de douze ans. C'est à cet âge-là qu'elle a perdu les pédales. Et apparemment, elle ne les a pas encore retrouvées. Voici l'histoire telle qu'on me l'a racontée. Trisha et son père étaient partis camper quelque part, une véritable expédition en pleine nature. Ils avaient remonté des cours d'eau en canot et effectué des portages jusqu'en forêt profonde, tous les deux. Je ne sais même pas à combien de kilomètres de toute civilisation ils s'étaient retrouvés. Puis un soir, alors qu'ils étaient assis devant un feu de camp, son père a eu un infarctus. Trisha a voulu l'aider. Elle savait que la vie de son père dépendait d'elle. Mais elle n'avait que douze ans et se trouvait perdue en pleine brousse. On raconte que son père avait emporté un téléphone portable, mais Trisha n'a pu trouver de signal réseau. On m'a aussi raconté – je ne me souviens plus qui l'a fait – que Trisha a tenté de hisser son père dans le canot. Son plan : refaire le chemin en sens inverse, par voie d'eau et par portages, jusqu'à leur point de départ. Peut-être la chance lui sourirait-elle en chemin ? Peut-être rencontrerait-elle un autre campeur ? À moins que par miracle elle

tombe sur un médecin en randonnée de camping sauvage avec sa famille ou avec des collègues.

Mais le père de Trisha n'était pas en état de marcher et elle-même n'avait pas la force de le porter. Elle l'a traîné sur une certaine distance mais n'a pu le hisser dans le canot.

Son père est mort.

Quelqu'un a raconté qu'il a rendu l'âme pendant que Trisha lançait des S.O.S. en morse avec sa lampe torche. Quelqu'un d'autre a dit qu'il est mort pendant que Trisha hurlait à l'aide en pleine nuit sur une île à des lieues de toute âme qui vive. Tous ceux qui ont raconté l'histoire ont dit que Trisha avait crié toute la nuit à en perdre la voix jusqu'au petit matin, quand elle a vu deux garçons passer en canot. Elle a attiré leur attention en leur lançant des pierres depuis la berge. Mais il était à présent trop tard pour que ceux-ci puissent faire autre chose que lui dire de se calmer et de tenter de se calmer eux aussi – pour ensuite partir chercher de l'aide. De l'aide pour ramener le corps. Si j'en crois ce qu'on m'a dit, Trisha a suivi une sérieuse thérapie après cet événement. Certains prétendent qu'elle est toujours suivie par un psychologue.

Deux années plus tard ou, pour citer quelqu'un qui fréquentait Trisha à l'époque, deux *courtes* années plus tard, la mère de Trisha s'est remariée. Certains disent que le gars qu'elle a épousé est un crétin fini. D'autres affirment que c'est un type bien. Tout le monde s'accorde pour dire que Trisha n'a jamais pardonné à sa

mère d'avoir remplacé son père. Et ce serait pour cette raison qu'elle porte l'alliance de son père à une chaîne autour du cou, pour bien faire comprendre à sa mère et à son beau-père qu'en ce qui la concerne, elle n'a qu'un seul et unique père. Elle a même porté cette alliance à leur cérémonie de mariage.

Ces jours-ci, on pouvait voir Trisha en grande conversation avec son cristal. Je n'ai aucune idée de ce que cela signifie. Peut-être s'est-elle lancée dans la méditation New Age. Tout ce que je sais, c'est que je l'ai vue à la pause de midi ou entre les cours, ou même à des moments où elle était censée être en classe, assise en tailleur au fond d'un couloir en train de caresser le cristal en marmonnant toute seule.

— Folle à lier.

Voilà comment Morgan résume son cas.

— Voyons, pas besoin d'être psychiatre pour le deviner. Je ne sais pas qui est son psy, mais il mérite de perdre son permis de pratique. Je veux dire, toutes ces années de thérapie et Trisha devient de plus en plus cinglée.

Je ne connais personne qui ne partage pas cet avis – moi comprise, même si, contrairement à Morgan, mes sentiments vis-à-vis de Trisha sont un peu plus complexes.

Je regarde Billy en face de moi.

— D'accord, Billy, je donne ma langue au chat. Dis-moi pourquoi tu t'intéresses tant à Trisha tout à coup. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Autant que je sache, Billy ne connaît pas plus Trisha que moi. Je ne l'ai jamais vu lui adresser la parole. Elle ne suit pas les mêmes cours que lui et il ne la voit qu'à l'heure des présences.

Billy me dévisage comme si je venais de réapparaître après deux années passées sur une île déserte.

— Tu n'as pas entendu l'annonce à l'école hier ? s'exclame-t-il.

Je secoue la tête. Chaque matin, pendant que nos profs principaux prennent les présences, nous subissons un barrage d'annonces par haut-parleur en provenance du secrétariat : « Il ne reste que 5000 billets pour la soirée de danse de vendredi ; quiconque désire participer au lave-auto pour recueillir des fonds pour l'orchestre de l'école peut inscrire son nom sur la feuille affichée dans la salle de répétition. La prochaine réunion du club d'échecs aura lieu mardi à midi... » Bref, des âneries qu'à peu près personne n'écoute. De plus, pendant l'appel d'hier matin, j'avais mes écouteurs sur les oreilles et je me tapais un enregistrement. Je devais faire un exposé en deuxième heure, pendant le cours de géographie urbaine. Je l'avais enregistré et le réécoutais encore et encore. C'est pour moi le meilleur moyen de mémoriser un exposé. Si bien que non, je n'ai pas entendu l'annonce et personne ne m'en a parlé par la suite, probablement parce que j'ai quitté l'école après mon exposé. Ma classe de français avait rendez-vous au centre-ville pour aller voir un film français.

— Trisha a fait passer un message ? À quel propos ?

— Non, pas elle, me répond Billy. Le message en question *la* concernait. Elle a disparu.

— Comment ça, disparu ?

D'accord, Trisha est bizarre et ennuyeuse. Mais disparue ? Cela n'augure rien de bon.

— Je veux dire que personne ne sait où elle est. Il paraît qu'elle manque à l'appel depuis *mercredi*. M. Elton – notre principal – a lu un message de sa mère demandant à quiconque saurait où elle est de prendre contact avec elle.

Elle manque à l'appel depuis mercredi ?

Morgan lève encore les yeux au ciel.

— C'est *tellement* typique, déclare-t-elle.

— Typique de quoi ? demande Billy.

— Mais ça saute aux yeux ! Plus leur fille est anormale, et moins les parents prennent conscience qu'elle n'a pas d'amis et que probablement personne n'a remarqué son absence, et encore moins pris la peine de s'en inquiéter.

Billy, qui jusque-là couvait Morgan d'un regard pathétique d'adoration, la fusille des yeux, scandalisé.

— Tu parles ici d'un autre être humain ! lui dit-il.

Morgan le regarde sans ciller.

— Vraiment ?

Morgan choisit de façon plus sélective que Billy quels êtres sensibles méritent de faire partie de son univers personnel.

— As-tu, *toi*, remarqué son absence avant d’entendre l’annonce? ajoute-t-elle.

Billy doit admettre à contrecœur qu’il n’a rien remarqué.

— CQFD, fait Morgan.

Elle se tourne vers moi.

— Il faut voir le bon côté des choses, Robyn. Elle a peut-être disparu pour de bon. Et si c’est le cas, jamais plus tu n’auras à travailler sur un projet avec elle.

— Veux-tu que je te dise, Morgan? Changeons de sujet!

Parce que bon sang, s’il y a bien quelqu’un à qui je ne veux pas penser, c’est bien à Trisha Carnegie.

Morgan s’empresse de donner un autre tour à la conversation – en la polarisant sur sa propre personne – et j’en conclus que l’incident est clos.

Je me trompe.

## 2

Je vis la plupart du temps chez ma mère, mais je passe une fin de semaine sur deux chez mon père, à qui je rends également visite quand l'envie m'en prend ou lorsque je me retrouve dans son quartier. Cette fin de semaine, c'est mon père qui s'occupe de moi, du moins théoriquement vu le temps que nous passons ensemble. Il n'est pas à la maison quand j'arrive samedi après-midi, au retour de ma visite à la bibliothèque avec Morgan et Billy, et il n'est toujours pas rentré quand je vais me coucher, bien qu'il m'ait appelée pour me prévenir de ne pas l'attendre. Il est déjà reparti quand j'émerge du lit vers midi le dimanche. J'avance un peu dans mes devoirs, puis sors faire un jogging tardif au parc avant de réintégrer le loft paternel, toujours désert. Il a dû rentrer quand je prenais ma douche parce qu'après avoir séché mes cheveux et m'être changée, je le trouve assis dans le coin séjour. Il a un dossier ouvert sur les genoux, mais il fixe la fenêtre,

plongé dans ses pensées. Je lui pose une question – à deux reprises – sans parvenir à attirer son attention.

Je risque une nouvelle question.

— Une grosse affaire, papa ?

Mon père est un ancien policier. Il possède à présent sa propre agence de sécurité privée et fait des affaires d'or, ce qui, si vous voulez mon avis, en dit long sur l'état de la planète.

Il hoche la tête d'un air distrait. Quel que soit l'objet de ses réflexions, il semble totalement absorbé, ce qui lui ressemble bien. Je doute qu'il ait entendu un seul mot de ce que j'ai dit. Je répète donc ma première question pour la troisième fois. J'ai l'impression, à m'entendre, d'être une touriste américaine qui demande son chemin au Tibet. Je parle trop fort et en articulant distinctement, comme si la personne à qui je m'adresse maîtrisait mal ma propre langue. Comme de juste, mon père, qui a d'habitude l'esprit vif, ne semble enregistrer qu'un seul mot.

— Anniversaire ? fait-il, une lueur de panique dans les yeux. C'est déjà ton anniversaire ?

— Du calme, papa. Tu ne l'as pas encore manqué. Il te reste trois semaines.

De soulagement, ses traits se détendent et il me gratifie aussitôt de son fameux « sourire Mac Hunter », ce sourire que ma mère avait trouvé si frais et si séduisant qu'il l'avait, pour reprendre ses propres termes, conquise sur-le-champ.

— J'ai du mal à croire que mon bébé va avoir seize ans, dit mon père en secouant la tête. Je me souviens du jour de ta naissance comme si c'était hier.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a raconté.

Selon la version de ma mère, mon père enquêtait sur une grosse affaire quand ses douleurs ont commencé. Il lui avait promis de la rejoindre à l'hôpital et il a tenu parole. Le lendemain.

Il hausse les épaules.

— Bon, d'accord, convient-il. Peut-être que je me souviens mieux du *lendemain* de ta naissance.

Face à son métier, mon père est de l'école *un gars doit faire ce qu'il a à faire*. Ce principe rend encore ma mère folle, même si elle devrait à présent y penser à deux fois avant de se plaindre. Quelques années avant leur divorce, ma mère a repris ses études. Aujourd'hui avocate, elle passe de longues journées au bureau, ce qui veut dire que, comme mon père, elle n'est pas toujours en mesure de rentrer à la maison à l'heure promise.

— Alors, c'est d'accord, papa ? Je peux fêter mon anniversaire ici cette année ?

L'expression lointaine de mon père disparaît tout à coup et il me jette un regard perçant.

— Ta mère n'a-t-elle pas prévu autre chose ?

— Elle ne m'a parlé de rien.

Je sais pourtant qu'elle voudra probablement m'emmener au restaurant parce qu'elle aime à souligner les grandes occasions.

— Depuis que je vis ici, jamais tu n'as fêté ton anniversaire avec moi, déclare mon père en me fixant droit dans les yeux. Comment se fait-il ?

Je soutiens son regard en soupesant les risques qu'il révèle mes motifs à ma mère. Mais je n'ai pas le temps de lui répondre parce que l'interphone se met à bourdonner. Mon père occupe tout le deuxième étage d'une ancienne manufacture de tapis. Il possède l'immeuble au complet, d'ailleurs, ce qui en fait le propriétaire d'un restaurant gastronomique très couru au rez-de-chaussée et d'une demi-douzaine d'appartements au premier étage. Il pourrait facilement vivre de ses loyers, mais il n'est pas du genre à rester oisif en se contentant d'encaisser des chèques.

— Irais-tu ouvrir pour moi, Robyn ? Ce doit être Vern.

Je traverse le séjour jusqu'à la porte d'entrée, appuie sur le bouton et dis bonjour dans l'interphone, en m'attendant à entendre la voix de Vernon Deloitte, ex-policier lui aussi et associé de mon père. Mais c'est une voix inconnue qui me répond.

— Bonsoir ? Je m'appelle Carl Hanover. Je suis bien chez MacKenzie Hunter ?

Cette réponse de quelque douze mots déclenche chez mon père une forte réaction, contrairement à ce que j'avais moi-même pu obtenir quelques instants plus tôt. Il pose sur le canapé le dossier qu'il avait sur les genoux, se lève et foule à grandes enjambées le plancher

de bois franc en direction de la porte. Son pouce remplace le mien sur le bouton de l'interphone.

— Carl, c'est bien toi ?

— Mac ? Tu es là, Dieu merci, répond la voix. Il faut que je te parle.

— Monte, je suis au deuxième étage, dit mon père.

Il appuie sur un autre bouton, le rouge qui actionne l'ouverture de la porte d'entrée au rez-de-chaussée. Puis il sort sur le palier pour attendre. Quelques secondes plus tard, j'entends des pas sur les marches en ciment de l'escalier qui monte au deuxième.

Je reste dans l'embrasure de la porte en me demandant qui peut être ce Carl et pourquoi mon père a semblé si surpris d'entendre sa voix. Je vois ce dernier s'effacer en haut des marches pour laisser passer son visiteur. Il répète le nom de Carl une autre fois, d'un ton toujours aussi étonné, comme s'il ne pouvait croire en sa bonne fortune. Les deux hommes s'embrassent. C'est tout un spectacle, ces deux grands bonshommes qui s'étreignent comme deux frères longtemps séparés.

— Mon Dieu, cela fait combien de temps ? demande mon père en reculant pour contempler son vieux copain. Dix ans ?

— Disons plutôt treize ou quatorze, répond Carl.

C'est un homme de belle apparence qui doit passer beaucoup de temps dans le Sud, à moins qu'il ignore tout des dangers de l'exposition aux lampes à bronzer. Il présente un profond hâle doré.

— Dans mon souvenir, la dernière fois que je t'ai vu, tu pleurais sur ton sort de père d'un petit monstre de deux ans.

Il jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de mon père.

— Ce doit être Robyn..., ajoute-t-il.

Mon père se retourne vers moi, la mine radieuse.

— Mais oui! La fille de son père tout craché, répond-il. Robbie, je te présente Carl Hanover. Nous nous connaissons depuis...

— Depuis toujours, complète Carl en assénant une claque sur l'épaule de son ami. Nous allions à l'école ensemble.

Mon père invite Carl à entrer. Il lui propose quelque chose à boire – une bière, du café, de l'eau minérale. Carl décline l'offre, disant qu'il n'a besoin de rien. Les deux hommes vont s'asseoir dans le séjour pendant que je bats en retraite dans la cuisine pour me préparer un thé. Ma tasse dans la main, je me juche sur un des tabourets placés devant l'îlot qui sépare la cuisine de la salle à manger. J'ai un journal ouvert devant moi, mais parce que le loft de mon père est un espace presque complètement ouvert (les seules pièces fermées étant la salle de bains, les deux chambres à coucher et un endroit que mon père appelle son bureau), je peux voir mon père et Carl Hanover et entendre toute leur conversation.

Ils commencent par se mettre à jour. Mon père demande à Carl de parler des dix années qu'il a passées

dans l'Ouest. Carl explique que le rythme de vie y était différent là-bas, plus lent. Puis il demande à mon père comment va Patricia, ma mère.

— Très bien, répond mon père. En passant, nous avons divorcé.

Carl s'en dit désolé.

— J'ai appris que tu avais ta propre agence, à présent, ajoute-t-il. J'ai entendu parler de toi et de tes sales combines.

*Sales combines?* Je jette un coup d'œil à mon père, qui secoue la tête et répond qu'il n'irait pas jusqu'à les qualifier de « sales ».

— Mais ce sont quand même des combines. On m'a raconté l'histoire de cette femme qui t'a engagé pour retrouver son ex-conjoint et ses enfants. Tu as suivi la piste du gars jusqu'au Mexique, c'est ça ?

— C'est exact.

— Si j'en crois ce qu'on m'a dit, tu as envoyé une femme chez lui, sous prétexte de travailler comme domestique, et elle a kidnappé les enfants que tu as fait revenir en secret ici. On m'a dit que le gars avait même appelé la police.

Carl se met à rire.

— Ça frisait l'illégalité, quoi que ce ne soit pas le genre de chose qui t'ait jamais gêné, pas vrai, Mac ? La fin justifie les moyens, comme on dit ?

Mon père répond que le type avait renoncé à ses obligations parentales, qu'il n'avait jamais versé un sou de pension alimentaire, mais que lorsque son

ex-conjointe avait voulu se remarier, il avait décidé de la punir en lui prenant les enfants.

— Je n'ai fait que redresser la situation, ajoute mon père. Et toi, comment te traite l'industrie de l'assurance ?

— Je n'ai pas à me plaindre, répond Carl. Même si je ne passe guère de temps au bureau par les temps qui courent.

Mon père lui dit alors qu'il a entendu parler de Howie Maritz et demande à Carl si par hasard il l'a connu. Carl répond qu'il n'a fait que le rencontrer une ou deux fois dans le cadre du travail, c'est tout, et qu'il ne parvient pas à imaginer ce qui peut pousser un homme à faire une chose pareille. Je me demande vaguement qui peut être ce Howie Maritz et à quoi il a bien pu être poussé. Puis mon père prend Carl par surprise en lui demandant comment il s'en tire avec la paternité.

— Techniquement, je ne suis que beau-père, répond Carl. Comment se fait-il que tu sois au courant ?

Je lève les yeux et vois mon père hausser les épaules, mais je sais qu'il adore que les gens lui posent cette question, généralement sur un ton stupéfait. Mon père s'enorgueillit de savoir toutes sortes de choses et prend plaisir à surprendre les gens par l'étendue des informations qu'il peut recueillir.

— Et alors, comment trouves-tu le rôle de beau-père ? corrige-t-il.

— À peu près un million de fois plus compliqué que tout ce que j'avais pu imaginer, répond Carl. Ma belle-fille est... hum... disons que c'est une enfant difficile. Instable. Imprévisible. Ce serait mentir que d'affirmer que nous nous sommes immédiatement entendus. Ce n'est pas le cas. Et même si nous avons réussi à trouver un certain terrain d'entente, elle peut encore me rendre fou par moments. Mais ce que j'encaisse le plus mal, c'est la façon dont elle traite sa mère.

Il secoue la tête.

— Le premier mari de Denise est mort dans des circonstances tragiques, poursuit-il. Bien entendu, ce drame a porté un coup terrible à sa fille. Je peux comprendre. Elle était très proche de son père et je sais qu'elle n'était pas particulièrement emballée de voir Denise commencer à me fréquenter. Mais nous parvenions à nous entendre, dans une certaine mesure, jusqu'à ce que Denise et moi décidions de nous marier.

— Elle a eu du mal à l'accepter? demande mon père.

— Cela fait presque deux ans et elle n'a toujours pas pardonné à sa mère. Si tu veux mon avis, elle fait tout ce qu'elle peut pour punir sa mère.

— Ça ne doit pas être facile, dit mon père. Les choses vont peut-être s'arranger avec l'âge.

Carl ne semble guère convaincu.

— Alors, qu'est-ce qui t'a décidé à venir me voir après toutes ces années? reprend mon père.

Carl se recroqueville dans son fauteuil.

— Eh bien... c'est justement ça, Mac. C'est elle, la raison de ma visite. Ma belle-fille.

— Quel est le problème ?

— Elle a disparu.

— Disparu ?

— Elle a fugué. Nous n'avons pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve.

— Depuis quand est-elle partie ?

— Elle s'est rendue à l'école mercredi matin. Nous ne l'avons plus revue depuis.

Je jette un coup d'œil à Carl Hanover. *Mercredi ?* Pour une coïncidence, c'en est une !

Mon père fronce les sourcils.

— Cela fait cinq jours. L'as-tu signalé à la police ?

— Voyant qu'elle n'avait pas refait surface à la fin de la semaine, Denise a appelé la police – non pas qu'il faille en espérer grand-chose. Le fait est...

Il hésite à continuer et adresse à mon père un regard chagriné, presque vaincu.

— Ce n'est pas sa première fugue, tu sais. Elle disparaît chaque fois que quelque chose la contrarie ou qu'elle se fâche contre sa mère. La première fois, la police l'avait retrouvée dans les vingt-quatre heures et ramenée à la maison.

Il secoue la tête.

— J'ai cru qu'ils allaient nous arrêter, Denise et moi. Tu n'imagines pas les sornettes qu'elle a pu raconter aux policiers sur les mauvais traitements qu'elle

prétendait subir à la maison. C'était terrible. Les autorités de la protection de la jeunesse s'en sont mêlées. Nous avons été disculpés, bien entendu.

— Un vrai cauchemar, j'imagine.

— Et tu n'en connais que la moitié. Les deux autres fois où elle a fugué, Denise a insisté pour appeler la police, mais je dois t'avouer que j'ai eu peur de ce que les policiers allaient penser. Depuis lors, disons que je n'ai pas l'impression qu'une fugueuse chronique fasse partie des priorités de la police. La plupart du temps, nous nous contentons de l'attendre.

— Et elle revient toujours ?

— Oui. C'est chaque fois le même scénario – elle nous fait mariner une nuit, parfois deux. Elle appelle toujours après avoir passé une nuit dehors. Toujours. Elle téléphone, et Denise et elle se parlent. Si tout va bien, elles pleurent un bon coup toutes les deux, puis elle rentre au bercail. Si les choses se passent mal, elle traîne encore une nuit dehors. Mais elle finit toujours par revenir.

— Si elle a disparu depuis mercredi matin, il s'agit d'une fugue plus longue que d'habitude, dit mon père.

Il examine son vieil ami. Je devine parfaitement la question qu'il a en tête : pourquoi est-ce différent, cette fois ?

— Qu'est-ce qui s'est passé, Carl ? Qu'est-ce qui l'a poussée à fuguer ?

— Pour être honnête, je ne le sais pas vraiment. Je sais qu'elle était en colère contre Denise, mais ça peut

aussi bien être autre chose. C'est difficile de savoir, Mac.

— Et tu te fais du souci ?

— Nous sommes tous les deux inquiets. Vendredi matin, voyant que sa fille n'avait toujours pas donné signe de vie, Denise a téléphoné à l'école, pour savoir si elle allait au moins en classe. Elle leur a même demandé de passer le mot aux élèves.

Téléphoné à l'école ? Passer le mot ?

— J'ai sillonné le centre-ville toute la journée de vendredi et encore hier pour essayer de la trouver, ajoute M. Hanover. Pendant mon absence, Denise a appelé la police.

— Tu ne soupçonnes pas un acte criminel, hein, Carl ?

Carl hésite.

— La police a posé la même question à Denise.

Il pose un moment les yeux sur la table basse de mon père, puis finit par secouer la tête.

— Non, dit-il. Non, nous ne pensons pas à un acte criminel. Mais il y a toutes sortes de gens dans la rue – tu en sais quelque chose, Mac – et, comme tu l'as dit, jamais elle n'a fugué aussi longtemps et elle n'a pas appelé une seule fois. Nous n'avons aucune nouvelle d'elle.

— Et qu'ont dit les policiers ?

— Qu'ils vont garder l'œil ouvert. Mais ils connaissent aussi ses antécédents. Ils disent qu'elle a seize ans, ce qui signifie qu'elle peut vivre où bon lui semble.

Ils ont dit également que les filles de son âge sont compliquées. Denise m'a raconté que la policière à qui elle a parlé lui a dit qu'elle « avait peut-être des problèmes ». Bon sang. C'est moi qui en ai, des problèmes ! Ma belle-fille a fugué et tout ce que les flics trouvent à nous dire, c'est de nous armer de patience. Elle l'a déjà fait, et elle est toujours revenue, pas vrai ? Voilà ce qu'ils répètent. Elle va probablement téléphoner ; elle va probablement rappeller demain ou après-demain. Si elle a déjà fugué, elle sait ce qu'elle fait. Elle est peut-être chez une amie, disent-ils.

— As-tu vérifié auprès de ses copains ? demande mon père.

— Elle n'en a pas, à notre connaissance.

Carl semble gêné d'avoir à l'admettre.

— Connais-tu une fille de seize ans qui n'a aucun copain ? ajoute-t-il.

Je lance un regard en direction de mon père, qui est toujours penché en avant dans son fauteuil, les coudes posés sur les genoux. Il hausse les épaules comme s'il n'avait aucune réponse à la question. J'en ai une, pour ma part. Je sais exactement de quel genre de fille Carl est en train de parler.

— Denise craint que cette fois, Trisha soit partie pour de bon, dit Carl.

Et voilà ! *Trisha*. La belle-fille de Carl Hanover s'appelle Trisha. Le voile est tombé. Comment imaginer qu'il puisse exister deux filles solitaires prénommées Trisha ayant fugué mercredi dernier ?

— Qu'est-ce qui fait craindre une chose pareille à Denise ? demande mon père.

— Denise est malade, répond Carl d'une voix totalement défaite. Le cancer. Une rechute, Mac, et les pronostics ne sont pas bons. Denise est persuadée que c'est la raison pour laquelle Trisha a fugué. Trisha a été traumatisée par la mort de son père. Elle a suivi une thérapie pendant des années. Elle a très mal réagi lorsque Denise a été diagnostiquée la première fois. Nous avons eu peur qu'elle sombre dans une profonde dépression. Et voilà que Denise retombe malade et elle pense que Trisha s'est enfuie pour ne pas avoir à endurer un autre deuil, pour ne pas avoir à composer avec la perte de l'unique parent qui lui reste. Denise se sent toujours responsable quand Trisha fugue. Et elle se sent encore plus coupable cette fois, même si ce n'est pas de sa faute si elle a le cancer. Elle s'inquiète de la réaction de Trisha.

La mère de Trisha a *le cancer*? Si seulement je l'avais su!

— J'ai dit à Denise que c'était peut-être tout autre chose qui avait incité Trisha à fuguer cette fois-ci. Un incident survenu en classe, par exemple. Elle est particulière, Mac. J'ai l'impression qu'elle n'a pas la vie facile à l'école. Peut-être est-ce ce qui l'a amenée à fuguer. Dans d'autres circonstances, je serais d'avis de la laisser faire. La laisser se débrouiller toute seule pendant une ou deux semaines. Cela l'aiderait peut-être à revenir sur terre et à apprécier davantage tout ce

qu'elle a. Elle apprécierait peut-être plus sa mère et ferait preuve de compassion. Mais vu l'état de santé de Denise... Peut-être que Trisha lui en veut vraiment d'être malade ou qu'elle a peur d'être abandonnée. Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que Denise a besoin de sa présence. Elle a besoin de savoir si Trisha est en sécurité. J'ai pensé que tu pourrais peut-être m'aider.

— Tu veux que *moi*, j'essaie de la retrouver ? demande mon père.

— C'est bien le genre de travail que tu fais, non ? Je te paierai. Je t'en prie, Mac. Les policiers disent que s'ils l'aperçoivent, ils vont l'approcher. Mais si elle s'est débrouillée pour rester à couvert si longtemps, cela peut signifier qu'elle est assez maligne pour les éviter. Ou qu'elle a trouvé une planque où se faire oublier. J'ai parcouru toute la ville en voiture sans résultat. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'une idée de l'endroit où elle se trouve, et je m'occuperai du reste. Je ne prétends pas que Trisha et moi sommes toujours d'accord, mais j'ai la certitude que si je peux parvenir à lui parler et savoir ce qui l'a poussée à fuguer, je pourrai lui faire mesurer tout le mal qu'elle fait à sa mère. J'aime Denise, Mac. Je ne supporte pas de la voir si anxieuse, pas dans son état.

Mon père garde le silence un moment. Il doit probablement peser le pour et le contre, évaluer comment concilier la requête d'un ami de longue date avec tous les dossiers sur lesquels il travaille déjà.

— Laissons ça de côté pour l’instant, finit-il par laisser tomber. Et si tu m’en disais un peu plus sur Trisha ?

Lorsque Carl lui révèle quelle école fréquente Trisha, mon père se tourne dans ma direction. Il ne peut pas ne pas voir l’expression de mon visage.



— Et depuis quand faisons-nous la chasse à des ados qui fuguent et ne veulent pas qu’on les retrouve ? demande Vernon Deloitte environ une heure plus tard.

Après le départ de Carl Hanover, mon père a téléphoné à la policière qui a parlé avec M<sup>me</sup> Hanover, puis nous nous sommes précipités en bas où Vern nous attendait depuis près d’une demi-heure.

— Et cette affaire Doig ? Je pensais que nous allions accepter le contrat, non ?

Nous sommes tous trois attablés à *La Folie*, le restaurant qui occupe le rez-de-chaussée de l’immeuble de mon père, en train de souper avant que ma mère passe me prendre. Mon père vient d’expliquer à son associé ce qu’il a accepté de faire. Vern ne semble guère enthousiaste.

— Les adolescentes fuguent tout le temps, dit-il. Comment peut-on ne serait-ce que deviner ce qu’elles ont dans la tête la moitié du temps ? Si tu veux mon avis, elles incarnent le plus grand mystère de tout l’univers.

Je me racle la gorge. Vern se tourne vers moi.

— À l'exception de la compagnie ici présente, marmonne-t-il en rougissant légèrement.

— La gamine disparue est la belle-fille de Carl Hanover, précise mon père.

Hé, minute ! Qu'y a-t-il dans ce regard que Vern lui lance ? Et dans celui que lui renvoie mon père ?

— Il se fait du souci pour elle. De toute façon, les choses risquent de finir exactement comme la police l'a dit : elle va rentrer au bercail dans un jour ou deux.

— Carl Hanover, dit Vern, en me jetant un autre coup d'œil oblique. Ton vieux copain Carl Hanover, l'expert en sinistres ?

Mon père hoche la tête.

— Crois-tu que ce soit relié ? demande Vern.

— Relié à quoi, Vern ? dis-je.

— Non, je ne le pense pas, répond mon père à Vern. J'ai vérifié auprès de Cécile.

Cécile est la policière à qui M<sup>me</sup> Hanover a parlé.

— Trisha a à son actif quatre fugues en dix-huit mois, et je ne parle que de celles que sa mère a signalées. Apparemment, quand Denise Hanover a appelé la police l'autre jour, elle leur a confié que Trisha avait probablement fugué une douzaine de fois. Chaque fois que la gamine a un problème ou se fâche contre sa mère, elle déguerpit.

Je répète ma question.

— Relié à quoi ?

— Rien d'important, répond mon père.

Je pourrais essayer de leur tirer les vers du nez, mais mon père et Vern sont d'anciens policiers. Cela signifie qu'ils tiennent mordicus à ne rien révéler de leur travail aux gens de l'extérieur, ce qui dans leur esprit inclut quiconque ne porte ni arme ni insigne. J'y suis habituée. Ma mère n'est pas mieux. Elle est avocate criminaliste et reste très discrète sur ses activités au bureau et au tribunal.

Mais dans le cas présent, cela ne signifie pas que je sois complètement dans le noir. Vern et mon père se demandent s'il pourrait exister un rapport entre la disparition de Trisha et cette affaire Doig qu'a mentionnée Vern. J'ai lu quelque chose au sujet de Carmine Doig dans le journal. Il s'agit d'un éleveur de chevaux millionnaire qui, selon la rumeur, aurait des fréquentations peu recommandables. Il y a environ deux mois, un incendie a éclaté dans ses écuries. Un homme et plusieurs chevaux y ont perdu la vie. L'incendie a été déclaré d'origine accidentelle. Mais si mon père et Vern s'intéressent à cette histoire, c'est qu'ils en savent plus que ce que j'ai pu lire dans la presse.

— Nous allons prendre l'enquête sur Doig, dit mon père. Mais je vais aussi m'occuper de cette fugue. Carl est un vieil ami à moi.

Vern ne semble pas plus enthousiaste que tout à l'heure, mais il donne son accord et sort un petit calepin de sa poche.

— Je me promène en ville autant que toi, dit-il. Je peux rester aux aguets et poser des questions. Fais-moi un résumé de ce que tu sais de Trisha Hanover.

— En fait, répond mon père, elle porte le nom de Trisha Carnegie. Elle a conservé le patronyme de son père quand sa mère s'est remariée. N'est-ce pas, Robbie ?

Vern se tourne vers moi en haussant un sourcil.

— Elle fréquente la même école que moi, lui dis-je.

— Alors tu la connais ?

Mon père me fixe un peu trop intensément.

— Pas vraiment.

— Mais tu la croises régulièrement, non ? insiste Vern. Tu dois bien savoir qui elle fréquente ?

Je secoue la tête.

Mon père a les yeux rivés sur moi.

— Tu n'as pas idée de tout ce qu'on peut savoir d'une personne qu'on s'imagine ne pas connaître, me dit-il.

— Peut-être.

Mais je pense que mon père n'a pas idée de tout ce qu'il ignore d'une personne qu'il croit connaître.

Une personne comme moi.

### 3

Je me prépare à me faire cuisiner par mon père à propos de Trisha Carnegie quand, merci, *oh! merci*, je suis sauvée par la cloche. La sonnerie du cellulaire de mon père, en fait. Il extrait l'appareil de sa poche, lit l'écran afficheur et nous gratifie de son fameux sourire.

— C'est Patti, dit-il affectueusement.

Je consulte ma montre et m'étonne de l'heure tardive. Ma mère aurait dû passer me prendre il y a déjà longtemps. Selon le protocole habituel, elle m'appelle avant de quitter la maison (ou le bureau) pour m'annoncer qu'elle se met en route. Une fois arrivée, elle reste dehors dans sa voiture, puis me rappelle sur mon cellulaire pour m'annoncer qu'elle m'attend. Mais aujourd'hui, ce n'est pas moi qu'elle a appelée, c'est mon père. Cela veut nécessairement dire qu'il y a quelque chose qui cloche.

Oh, oh! Je sors mon cellulaire de mon sac. Il y a un nouveau message.

Après les taquineries de Morgan sur la sonnerie que mon père a choisie pour moi, j'ai mis l'appareil en mode vibreur. Cela n'aurait posé aucun problème si j'avais rangé mon téléphone dans ma poche plutôt que dans mon sac, que j'ai posé par terre à mes pieds. Si bien que je ne l'ai pas senti vibrer. Ce qui signifie que ma mère n'a eu d'autre choix que de tenter de me rejoindre sur le téléphone fixe au domicile de mon père, puis, comme personne ne répondait, elle a appelé mon père sur son cellulaire. Généralement, elle se débrouille pour éviter le plus possible tout contact direct avec lui, non pas qu'elle le déteste ou quoi que ce soit, mais parce que même s'ils ont divorcé, il se comporte encore comme s'il comptait bien la reconquérir un jour. J'ignore s'il y croit vraiment ou s'il agit ainsi simplement pour la faire enrager. Si c'est le cas, il fait mouche à chaque fois.

— Ta mère t'attend dehors, me dit-il une fois la conversation terminée. Elle *n'est pas* de bonne humeur.

Je ferme mon cellulaire, l'enfourne dans mon sac, puis enfile ma veste à la hâte pour me précipiter ensuite vers la sortie. Mon père sur les talons, je débouche sur le trottoir que ma mère est en train d'arpenter. Elle a l'air sévère et a revêtu sa tenue d'avocate, même si nous sommes dimanche soir : pantalons bleu marine et chemisier bleu pâle, les cheveux tirés en arrière. Elle fixe ses yeux bleus sur moi avec une moue désapprobatrice. Elle me dit qu'elle s'est inquiétée quand je n'ai pas répondu à son appel. Je lui réponds

par un mensonge, prétextant que j'avais coupé mon téléphone (je ne tiens pas à faire de la peine à mon père), mais elle me lance un regard furieux. À mon avis, c'est surtout la présence de mon père qui l'irrite. Adossé contre sa voiture, il lui sourit comme un débile.

— Tu as absolument raison, lui dit-il, prenant de toute évidence ma mère au dépourvu.

Elle le dévisage comme s'il venait de lui présenter ses excuses pour tous les repas qu'il a manqués durant leur vie commune, tous les anniversaires qu'il a oubliés (pratiquement tous, au dire de ma mère) et tous les achats de Noël qu'elle a dû se coltiner sans lui. Elle me dira plus tard qu'elle est tombée des nues parce qu'elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais entendu une seule fois prononcer ces quatre mots.

— C'était irréfléchi de la part de Robbie, poursuit mon père. Je suis sûr qu'elle regrette de t'avoir causé cette inquiétude, n'est-ce pas, Robbie? Nous avons commencé à souper tard et Robbie a perdu la notion du temps. Pas vrai, ma fille?

— Mais *toi*, tu portes une montre, Mac! rétorque ma mère. Et tu sais que j'appelle toujours Robyn avant de quitter la maison. Tu n'as pas remarqué qu'il y avait quelque chose d'inhabituel?

— Tu as absolument raison, répète-t-il. J'aurais moi-même dû faire attention à l'heure.

Ma mère affiche un air méfiant, comme si elle le soupçonnait de vouloir lui cacher quelque chose.

— Monte dans la voiture, Robyn, finit-elle par dire, avant de contourner le véhicule en direction de la porte du conducteur.

— Attends une minute, Patti, dit mon père.

— Patricia, corrige ma mère.

Elle déteste qu'on l'appelle Patti. Elle dit que cela lui donne l'impression d'avoir cinq ans. Mon père, lui, adore ce diminutif. Il l'aime tant qu'il s'obstine à l'utiliser, même si cela déplaît à ma mère.

— Tu te souviens de Carl Hanover ? lui demande-t-il. Tu l'as rencontré plusieurs fois quand Robbie était bébé.

Ma mère hoche la tête, mais elle semble toujours soupçonneuse.

— Il m'a rendu visite aujourd'hui. Sa belle-fille a disparu. Il veut que je l'aide à la retrouver. La gamine fréquente la même école que Robbie. J'ai pensé que nous pourrions tous les trois monter chez moi un instant, pour que je puisse poser quelques questions à Robbie.

Je me crispe à l'idée de me faire cuisiner par mon père, et ma mère, à celle de pénétrer dans le loft de mon père. Elle n'y a jamais mis les pieds.

— Pas question, Mac, dit-elle.

— Mais, Patti, une adolescente a disparu.

— Est-ce que Carl estime qu'elle est en danger ?

— Non, convient mon père. Elle a déjà fugué auparavant. Mais il se ronge les sangs.

Ma mère se tourne vers moi.

— Tu la connais, Robyn ?

— Pas vraiment. Elle est dans un de mes cours, mais ce n'est ni une copine ni rien.

— As-tu la moindre idée de l'endroit où elle se trouve ?

— Non.

C'est la vérité, je le jure.

Ma mère se tourne vers mon père.

— Je ne vois pas en quoi Robyn pourrait t'aider, lui dit-elle. Ne devrais-tu pas plutôt chercher du côté des amis de cette fille ?

— Mais...

— Monte, Robyn.

J'obtempère et m'installe sur le siège côté passager. Il y a à peine deux minutes que nous roulons quand le cellulaire de ma mère se met à sonner. Elle se gare, répond et écoute quelques secondes.

— Je ne suis pas sa standardiste, fait-elle avant de couper la communication.

Elle se tourne vers moi.

— Rends-moi service, Robyn. Allume ton cellulaire.

J'obéis. La sonnerie – *My Girl* – retentit presque aussitôt. Ma mère secoue la tête tout en réengageant la voiture dans la circulation. Je place l'appareil contre mon oreille.

— Salut, papa.

— Elle est fâchée contre moi, hein ? fait-il.

— Cela te surprend ?

— Appelle-moi une fois rentrée à la maison, d'accord ? J'aimerais te parler.

— De quoi ?

Comme si je ne le savais pas déjà.

— S'il te plaît, Robbie.

— Il est tard, papa. Et je n'ai même pas terminé mes devoirs.

Ma mère m'adresse un regard désapprobateur.

— Ce ne sera pas long, dit mon père avant de racrocher.

— Bon, dit ma mère, qu'est-ce qu'il veut, à présent ?

— Rien d'important.

Ma mère n'insiste pas. En fait, elle n'ouvre pas la bouche, ce qui n'est pas normal. Ma mère s'est toujours vivement intéressée à ma vie. Avant d'entamer ses études de droit, elle portait un tel intérêt à tous les détails de mon existence que Morgan me taquinait à ce sujet. Morgan soutenait que sa propre mère composait mieux que la mienne avec la séparation et ne ressentait pas le besoin de vivre par procuration à travers sa fille, comme le faisait ma mère, du moins jusqu'à ce qu'elle reprenne ses études. Ensuite, parce que je la soupçonne de s'être sentie coupable d'être si souvent absente ou toujours plongée dans ses bouquins à la maison, elle a décidé de réserver un moment qu'elle a appelé « quart d'heure causerie » pour que je lui raconte ma journée. Cela fait partie de notre routine à présent. Si elle rentre pour le souper, nous parlons en

préparant le repas et en mangeant (mais jamais la bouche pleine ; ma mère est contre). Si elle revient plus tard, nous parlons quand elle arrive. Lorsque je vais chez mon père, nous parlons pendant le trajet de retour une fois qu'elle est passée me prendre. Toujours. Mais pas aujourd'hui.

— Est-ce que ça va, maman ?

— Tout va très bien.

Pourquoi dans ce cas n'en donne-t-elle pas l'impression ? Non seulement ma mère se montre anormalement silencieuse, mais elle semble également préoccupée.

— As-tu vu Ted cette fin de semaine ?

Ted Gold est l'homme que fréquente ma mère. Un analyste financier. Je ne suis pas tout à fait sûre de comprendre ce que peut fabriquer un analyste financier, mais je sais que Ted excelle dans son domaine et qu'il gagne beaucoup d'argent. Mais il n'exhibe pas sa richesse comme certains. Il a plus tendance à s'habiller sans façon qu'à se pavaner tiré à quatre épingles. Il adore faire la cuisine, surtout pour ma mère. Il adore également écouter du jazz, quoiqu'il se montre ouvert dans le rayon musical. Il fait du bénévolat un soir par semaine à titre d'entraîneur de l'équipe de basket d'une maison de jeunes située à proximité du domicile de mon père. Il ne manque jamais un match. Et malgré sa petite taille, ses cheveux clairsemés et son allure un peu ringarde, tous les jeunes semblent l'aimer et le respecter. Je l'aime bien, moi aussi.

— J'ai travaillé toute la fin de semaine, me répond ma mère.

— Même samedi soir ?

Ma mère peut avoir du travail par-dessus la tête, elle réserve toujours son samedi soir à Ted.

— Un gros dossier m'est arrivé à la dernière minute.

Je n'en doute pas. Mais il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. J'en suis certaine. À l'exception du samedi, quand il passe la soirée avec ma mère, Ted l'appelle tous les soirs. Je me rends soudain compte qu'il n'a pas téléphoné de toute la semaine, du moins à ma connaissance.

— Ted et toi, vous êtes-vous disputés ou quelque chose du genre ?

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Il n'est pas venu à la maison depuis longtemps.

— Horaires inconciliables. Surcharge de travail.

Surcharge de travail ?

— Mais tu étais à la maison tous les soirs de la semaine !

— Je veux dire que c'est lui qui avait des horaires de fou.

— Depuis quand Ted est-il trop occupé pour te voir ?

Ma mère fait alors quelque chose qu'elle prétend toujours vouloir éviter. Elle se met en colère contre moi.

— Pour l'amour du ciel, Robyn, cesse de me bombarder de questions !

Puis elle ajoute quelque chose qu'elle promet toujours de ne jamais dire.

— On croirait entendre ton père!

Croyez-moi, dans sa bouche, cela n'a rien d'un compliment.

— Merci beaucoup!

Si elle refuse de me parler, à son aise. Après ce qu'elle vient de me dire, je ne veux plus lui adresser la parole moi non plus.

Nous gardons le silence. Je tourne la tête vers la vitre de ma portière.

— Robyn? dit ma mère lorsque nous avons parcouru quelques kilomètres de plus.

Je garde les yeux rivés sur la vitre.

— Ma chérie, excuse-moi. Je n'aurais pas dû dire ça. C'est seulement...

Je me retourne et aperçois le trouble sur son visage.

— Ted et moi prenons une petite pause, d'accord?

Je hoche la tête, même si l'expression de ma mère n'a rien de rassurant. Je me demande de qui est venue l'idée de prendre cette « petite pause ». Je me demande si cette interruption risque de devenir permanente. Et surtout, je me demande comment ma mère prend la chose, si elle est blessée, ou irritée, ou ébranlée, ou tout cela à la fois. Mais elle ne fait pas mine de me le dire, et je m'abstiens de poser la question. Elle garde le silence durant le reste du trajet. Ce n'est qu'une fois engagée dans l'allée, quand elle ouvre la porte du

garage avec sa commande électrique, qu'elle repasse en mode maternel standard.

— Ne m'avais-tu pas promis de nettoyer le garage ? demande-t-elle en engageant l'auto à l'intérieur.

Oui, je lui avais promis – quand elle m'avait *ordonné* de le faire. Mais quelle tâche herculéenne ! J'échangerais n'importe quand les écuries d'Augias contre le garage de ma mère. Tout le monde vous dira que ma mère est une accro du ménage. Elle garde la maison dans un ordre impeccable. Bien des fois, cependant, elle y parvient en empilant au hasard tout ce qui traîne dans le garage.

— Je vais le ranger, promis.

— Quand ?

Je déteste me faire coincer, en particulier quand il s'agit d'exécuter une corvée misérable et ingrate.

— La fin de semaine prochaine, probablement.

— *Probablement ?* rétorque ma mère. Je veux une réponse ferme !

D'accord.

Nous entrons dans la maison et ma mère monte directement à l'étage. Elle m'a dit qu'elle avait eu une journée éreintante et qu'il n'y avait rien de tel qu'un long dimanche à préparer une plaidoirie au tribunal pour lui donner envie de mariner dans un bon bain chaud – pendant des heures. Je me rends à la cuisine et contemple le téléphone quelques minutes. Je n'ai pas envie d'appeler mon père. Je sais de quoi il veut parler,

et je ne veux pas en discuter. Mais si je ne l'appelle pas, lui va le faire. Il va téléphoner jusqu'à ce que je réponde et va se douter de quelque chose, à tous les coups. Autant en finir au plus vite. Je décroche l'appareil, compose son numéro et passe les quelques minutes suivantes à lui raconter tout – disons, presque tout – ce que je sais, ce que j'ai entendu dire et ce que je veux bien consentir à dire au sujet de Trisha Carnegie, ce qui ne me prend pas beaucoup de temps.

— Saurais-tu par hasard à qui elle serait susceptible de se confier, Robbie ?

— Non, papa.

— À qui parle-t-elle à l'école ?

— Je te l'ai dit. À personne.

— Tout le monde parle à *quelqu'un*, Robbie. On ne peut pas passer cinq jours par semaine dans un établissement fréquenté par 1400 de ses semblables sans parler à qui que ce soit.

Il est évident que mon père a quitté l'école secondaire il y a bien longtemps.

— Oui, on peut, papa. On peut également passer cinq jours par semaine en compagnie de 1400 êtres humains sans qu'un seul d'entre eux vous adresse la parole.

Un bref silence accueille mon propos.

— Tu es en train de dire que cette fille n'a ni copains ni connaissances à qui elle pourrait parler régulièrement ?

— Si elle en a, j'ignore qui cela peut être.

— Et les professeurs ?

— Quoi, les professeurs ?

— Est-elle proche de l'un de ses profs ?

— Je n'en sais rien, papa.

— C'est tout simplement impossible que personne ne sache quoi que ce soit de cette fille.

— J'ai travaillé sur un projet avec elle, et je ne sais strictement rien d'elle.

Bon. J'ai craché le morceau. Personne à présent ne pourra me dénoncer.

— Tu as travaillé à un projet avec elle ?

— En cours d'histoire. Je te l'ai déjà dit. Elle est dans la même classe que moi.

— Et elle ne t'a rien confié sur sa vie personnelle ?

— Non.

— Elle n'a pas mentionné de noms ni parlé de gens qu'elle connaît, d'endroits qu'elle fréquente ?

— Non.

— Elle ne t'a pas parlé de sa mère ?

— Non.

Je me réjouis d'avoir cette conversation au téléphone plutôt qu'en personne. Si mon père voyait mon visage, il devinerait que je ne joue pas tout à fait franc jeu. Il remarquerait plusieurs autres choses, probablement.

— Papa, pour la millionième fois, elle n'est pas très bavarde.

Elle n'est pas très portée sur le travail non plus, ce qui a été mon problème numéro un avec elle.

— Eh bien, merci, Robbie, dit finalement mon père.

— Désolée de ne pas pouvoir t'aider davantage.

Je cherche à changer de sujet.

— Papa ? J'ai oublié de te dire, mais j'ai rencontré M. Jarvis hier. Il m'a dit que tes billets de baseball avaient fait des heureux – les jeunes qu'il a emmenés au match se sont bien amusés.

Mon père répond qu'il en est bien content.

— Où l'as-tu rencontré, Robbie ? ajoute-t-il aussitôt. Ne me dis pas que tu es encore allée manifester !

Il fait référence à ma petite incartade de l'été dernier, qui m'a valu de travailler bénévolement dans un refuge pour animaux afin d'éviter qu'une commerçante me poursuive en justice. Une longue histoire.

— Très drôle, papa ! Non, je suis tombée sur lui au centre-ville. Nick l'accompagnait.

— Oh ? s'exclame mon père.

Il ne dit rien d'autre, mais le ton sur lequel il a prononcé cette unique syllabe – un ton prudent, circonspect ? – me met la puce à l'oreille. Et je sais qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

— T'a-t-il dit quelque chose, papa ?

— Qui ça ?

— M. Jarvis. T'a-t-il dit quelque chose à propos de Nick quand tu lui as donné ces billets ?

— Comme quoi ?

— C'est ce que je te demande.

— Non, pas que je me souviene. Pourquoi ?

Je sais à présent qu'il me cache quelque chose. D'une part, il a la voix un peu plus haut perchée que d'habitude. D'autre part, il répond à mes questions par

d'autres questions, un signe infallible qu'il cherche à se défilier. Mais je ne l'ai peut-être pas volé...

— Comme ça, M. Jarvis ne t'a rien dit à propos de Nick?

— Non, répond mon père.

Il se tait un bref instant.

— Ta mère n'avait pas l'air dans son assiette quand elle est passée te prendre, ajoute-t-il. Est-ce qu'elle va bien?

Une autre chose à cacher.

— Elle va bien, papa.

Après avoir raccroché, je ne parviens pas à me débarrasser de l'impression que Nick a des problèmes – ce qui expliquerait peut-être ce rendez-vous au centre-ville – et que mon père est au courant.

## 4

« Bon sang, ralentis un peu ! fait Morgan. Il n'y a pas le feu ! »

Elle me rattrape devant mon casier, dans lequel je suis en train d'empiler à la hâte les manuels et classeurs de mes deux derniers cours.

— Je m'en vais voir Nick, lui dis-je.

Notre école fonctionne selon un cycle de deux jours. Le Jour 1, j'ai cours toute la journée. Le Jour 2, j'ai quartier libre avant la pause de midi, ce qui me donne suffisamment de temps pour traverser la ville et retrouver Nick à son école si j'en ai envie. Nous sommes un Jour 2 et j'en ai envie.

— Ah bon ? fait Morgan avec un sourire. Et tu vas revenir avec cet air débile que tu avais samedi ?

— Débile ?

— Comme dans follement en amour, dit Morgan. Il est vraiment sexy, Robyn. À quoi ressemblent ses copains ?

— Nick est plutôt du genre solitaire.

Je fourre mon manuel de maths sur l'étagère déjà encombrée de mon casier et claque la porte.

— Il faut que je file, Morgan.

Je dois attendre près d'un quart d'heure un autobus censé passer toutes les cinq minutes. Et une fois en route, nous attrapons tous les feux rouges entre mon école et mon lieu de destination. Quand j'arrive à l'école de Nick, un petit établissement très « alternatif » situé au-dessus d'un magasin d'articles de sport dans l'ouest de la ville, la pause de midi est déjà entamée. Je le sais parce qu'un des enseignants, un type dans la cinquantaine en jeans, aux cheveux gris attachés en queue de cheval et qui a un *piercing* à l'oreille, me l'annonce quand j'atteins le haut de l'escalier. Je lui demande s'il sait où se trouve Nick et il hausse les épaules.

— Pour autant qu'ils reviennent à une heure, je me fiche de l'endroit où ils vont.

Je fais le tour des comptoirs de restauration rapide du coin et finis par dénicher Nick dans un restaurant de tacos, en train d'engouffrer sa commande de nachos comme s'il n'avait rien avalé de la journée, ce qui, comme je connais Nick, est probablement le cas. Si j'en crois ce qu'il m'a raconté, le personnel de Somerset doit l'arracher de son lit tous les matins et là encore, c'est le plus souvent un miracle s'il arrive à l'école à l'heure. Il n'est pas du matin, pour reprendre son expression.

Il relève la tête et me voit venir vers lui, mais ne réagit pas comme je l'espérais. Il ne sourit pas. Il ne

semble même pas heureux de me voir. Il s'empresse plutôt d'attraper son blouson accroché au dossier de sa chaise et de l'enfiler par-dessus son t-shirt. Quand j'arrive à sa table, il se lève et m'embrasse sur la joue. J'ai beau être un peu troublée, son baiser me reconforte.

— Tu m'as fichu la frousse une seconde, lui dis-je. J'ai cru que tu allais t'enfuir par la porte d'en arrière.

Il me regarde sans comprendre.

— Dès que tu m'as aperçue, tu as enfilé ton blouson.

— C'est un peu frisquet ici, répond-il.

Il ne fait pas froid le moins du monde.

— Veux-tu manger quelque chose ? me demande-t-il.

Je secoue la tête.

— Nick, est-ce que ça va bien ?

— Bien sûr, répond-il.

Mais plutôt que me regarder en face, il baisse les yeux sur les restes de ses nachos. Il les contemple longtemps, comme si toutes ces miettes de croustilles, de crème sure, d'olives noires et de fromage étaient infiniment plus intéressantes que moi.

— Nick ?

Il relève aussitôt la tête et me sourit. La première fois que j'ai vu ce sourire, j'avais cru à un miracle. La plupart du temps, Nick a l'air d'un dur, toujours habillé de noir, grand pour son âge, et quand il est sérieux ou irrité, on sait sans le moindre doute qu'il peut faire des dégâts. Il a eu des ennuis presque toute sa vie.

— Tu es sûre que tu ne veux rien manger ? insiste-t-il. Quelque chose à boire ?

Il se lève abruptement avant que je puisse répondre.

— Nick, je...

Mais il a déjà filé vers le comptoir à l'avant du restaurant. Je le regarde étudier le menu affiché sur le mur derrière la caisse. Il parle à la serveuse derrière le comptoir, puis fait demi-tour et revient en me tendant un soda. Je remarque qu'il se sert de sa main droite. Nick est gaucher.

— Diète, c'est bien ça ? fait-il.

— C'est ça.

Il se rassoit, repousse son assiette en carton et se penche sur son verre. Il a le visage un peu rouge et la sueur perle sur sa lèvre supérieure.

— Il fait chaud ici, hein ?

Il hoche la tête, mais plutôt que d'ôter son blouson, il se relève encore.

— Viens, me dit-il. Je te raccompagne à l'arrêt d'autobus.

L'autobus ? Je viens juste d'arriver et j'ai maintenant l'impression qu'il veut se débarrasser de moi. Je repense à Beej. Il avait le bras passé autour d'elle. Mais aussitôt après, il m'a embrassée et m'a dit qu'il voulait m'inviter quelque part fêter mon anniversaire. Je revois sa réaction quand je lui ai demandé ce qu'il fabriquait au centre-ville avec M. Jarvis, et celle qu'il a eue tout à l'heure quand j'ai mis le pied dans le restaurant. Qu'est-ce qui se passe ?

À peine sommes-nous sortis que Nick jette un coup d'œil vers la rue, la main levée en visière pour bloquer les rayons aveuglants du soleil d'automne.

— Je crois que ton bus arrive, dit-il.

— J'ai tout mon temps.

— Peut-être, mais il faut que je te laisse. Je dois réviser avant un examen.

Il s'engage sur le trottoir en direction de l'arrêt d'autobus, puis s'arrête et me fait signe.

— Viens, fait-il. Tu vas le rater.

Je ne le rate pas. J'atteins l'arrêt au moment où l'autobus se gare le long du trottoir. Je me tourne vers Nick avant de monter.

— Que dis-tu de mercredi? Je pourrai revenir. Je m'arrangerai pour arriver plus tôt.

Nick secoue la tête.

— Je ne pourrai pas, mercredi. Une autre fois, d'accord?

Il ne précise pas quand.



J'ai rencontré Nick il y a moins de deux mois, dans un refuge pour animaux où nous faisons tous deux du bénévolat, disons une *certaine forme* de bénévolat. Je l'aime bien – je l'aime *beaucoup* – et j'ai parfois l'intime conviction qu'il me rend mon affection. Il m'arrive aussi parfois, durant ce trajet en autobus par exemple, de ne plus en être absolument sûre. Nick peut

se montrer indéchiffrable. Ma mère l'a représenté la dernière fois qu'il a eu des démêlés avec la justice, et elle n'approuve pas vraiment le fait que je le fréquente. Non qu'elle ne l'aime pas. Je crois que d'une certaine manière, elle l'aime bien. Mais elle estime que je devrais plutôt fréquenter un garçon ordinaire. Autrement dit, quelqu'un qui n'a pas eu affaire au tribunal de la jeunesse une demi-douzaine de fois et qui purge une ordonnance de placement sous garde en milieu ouvert. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me rends chez mon père, et non chez ma mère, après l'école.

Mon père est encore assis dans le séjour quand j'entre chez lui. Penché au-dessus de la table basse jonchée de papiers – coupures de presse, documents imprimés, notes manuscrites –, il relève à peine les yeux à mon arrivée. Quand il croise finalement mon regard, il semble distrait.

— Oh, salut, Robbie ! Comment a été ta journée ?

— Bien, je crois.

Il ne semble pas remarquer mon manque d'enthousiasme, ce qui m'arrange. Je n'ai pas très envie de m'épancher.

— Je vais faire mes devoirs.

Je me dirige vers la pièce que mon père appelle ma chambre, mais qui, je le sais, lui sert plutôt de chambre d'amis. Des gens de l'extérieur y dorment parfois. Tout comme de vieux copains, des clients ayant besoin d'un pied-à-terre, ainsi que Vern certains soirs, quand lui et mon père doivent travailler tard dans la nuit.

Je ferme la porte et me jette sur le lit. Ce n'est probablement rien, me dis-je. Nick était simplement préoccupé par quelque chose, c'est tout. Les gens ont le droit d'avoir des soucis, des choses qu'ils ne veulent pas nécessairement partager avec d'autres. En plus, ce n'est pas comme s'il était officiellement mon petit ami. Nous avons de l'affection l'un pour l'autre, mais il y a peut-être d'autres personnes qu'il aime bien. J'essaie de me convaincre qu'il n'y a pas de raison de m'inquiéter. Mais je sais que ce n'est pas vrai.

Il m'arrive de me surprendre moi-même à rêvasser, à nous imaginer, Nick et moi, en train de nous promener dans un endroit charmant, peut-être au bord d'un étang au parc, ou au fond d'un des ravins qui coupent la ville, ou même en pleine campagne. La scène se passe au printemps, quand les plantes sauvages sont en fleurs et que l'air embaume la terre mouillée, la mousse et les aiguilles de pin, et qu'on jurerait sentir le parfum de chaque brin d'herbe, de chaque bourgeon sur sa branche. Et je nous mets en scène, seulement lui et moi, assis sur une couverture près d'un ruisseau miroitant sous les rayons du soleil, en train de pique-niquer et de parler. De parler de tout et de rien. Ou peut-être de rester silencieux. Quand on se sent vraiment à l'aise avec une personne, on n'a pas besoin de paroles – c'est du moins ce que j'ai entendu dire. Oui, je sais. On se croirait dans un roman à l'eau de rose. Si quelqu'un d'autre me disait avoir ce genre de fantasme,

je me mettrais à rigoler. Mais c'est ce que je ressens pour Nick.

Mais son attitude aujourd'hui ne cadre pas du tout avec mes rêveries. Loin de paraître à l'aise, Nick s'est montré nerveux, incapable de rester en place, faisant semblant de paraître empressé quand il ne faisait que s'agiter pour éviter d'avoir à me parler. Il ne s'est pas montré ravi de me voir et s'est débarrassé de moi sans perdre de temps.

Étendue sur mon lit, je pense à Nick plutôt que de faire mes devoirs jusqu'à ce que mon estomac commence à crier famine. J'ai sauté le repas de midi et je meurs de faim. Je me lève et m'en vais voir ce que mon père a prévu pour le souper.

Il semble éberlué de me voir.

— Tu savais que j'étais ici, hein, papa ?

Il hoche la tête, mais je parierais qu'il avait oublié ma présence.

— As-tu faim ?

— Ta mère sait-elle que tu es ici ? demande-t-il.

Oups !

— Appelle-la et dis-lui que je te ramènerai à la maison. Ensuite, nous descendrons casser la croûte.

J'obtempère et nous allons souper. Nous sommes tous les deux préoccupés, et visiblement, moi seule en ai conscience. À moins que l'un d'entre nous engage la conversation, le repas risque d'être sinistre. C'est pourquoi une fois que nous sommes installés dans un box et après avoir commandé, je romps le silence.

— Tu sembles perdu dans tes pensées, papa. Est-ce que ça va ?

— Ça va très bien.

— Est-ce cette enquête dont Vern a parlé hier qui te préoccupe ?

Mon père hoche la tête. À ce moment précis, le serveur nous apporte nos plats. Mon père baisse les yeux sur son assiette et sourit d'un air appréciateur. *La Folie* est son restaurant préféré. C'est le mien aussi. La cuisine y est toujours excellente, même lorsque vous ne commandez qu'un sandwich tomate et dinde et un casseau de frites, ce que j'ai fait. Le chef prépare votre sandwich avec deux épaisses tranches de pain maison qu'il fait griller, et avec de la vraie dinde – pas avec du pain blanc et une tranche de volaille reconstituée. Et les frites sont des *pommes frites* – fines et croustillantes, servies avec un petit pot de mayonnaise. Le bonheur.

Mon père coupe son blanc de poulet enrobé de moutarde de Dijon et de noix de pécan hachées.

— As-tu entendu parler de cet incendie, il y a deux mois ? me dit-il. Cinq chevaux et un entraîneur sont morts dans un élevage au nord de la ville.

— Tu veux parler des écuries de Carmine Doig ?

Mon père me regarde, surpris.

— Je sais lire, papa. C'était dans le journal. Mais je croyais que c'était accidentel.

— C'est en tout cas ce qu'établit le rapport du chef pompier, répond-il sur un ton pas vraiment convaincu.

— As-tu parlé au chef pompier ?

— Impossible. Il est mort. Un suicide. On l'a retrouvé mardi dernier, au matin, dans son garage.

Oh !

— Mais j'ai lu son rapport. Il n'a trouvé aucun indice pouvant laisser croire à un incendie d'origine criminelle. Il a conclu que l'entraîneur avait succombé à la fumée. Apparemment, son bureau était situé à l'intérieur de l'écurie. Il aurait en théorie un peu trop arrosé la victoire d'un des chevaux et est mort asphyxié avant de pouvoir se réveiller.

En *théorie* ? On dirait que mon intuition d'hier soir était juste.

— Est-ce cela que tu es en train de faire, papa ? Tu enquêtes sur la mort de l'entraîneur ?

— Carmine Doig prétend être un homme d'affaires. C'est un promoteur immobilier. Il a fait fortune en érigeant des immeubles de bureaux dans le nord de la ville. À présent, il se cantonne aux lotissements et aux chevaux. Les chevaux de course. Mais il a des fréquentations... pas vraiment recommandables, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu penses que la mort de l'entraîneur n'était pas accidentelle, alors ?

— Je ne pense rien encore, répond mon père. Je me borne à enquêter.

— Quelqu'un t'a engagé pour le faire ?

— La sœur de l'entraîneur.

Il avale deux bouchées de son poulet.

— Ça ne colle pas, reprend-il. Tout le monde a quelqu'un dans sa vie.

Pardon ?

En face de moi, mon père me regarde comme si de rien n'était.

— Sais-tu ce que j'ai fait d'autre aujourd'hui, Robbie ?  
Je lui réponds que je l'ignore.

— Je suis retourné à l'école. Plus exactement, je suis allé à *ton* école. J'ai parlé aux élèves, aux profs, au principal et aux directeurs adjoints, et même aux secrétaires.

J'essaie de paraître intéressée. De ne pas avoir l'air coupable.

— Et tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'une des secrétaires *pense* avoir vu Trisha arriver à l'école mercredi matin. Mais Trisha n'est pas restée jusqu'à l'appel puisque son prof principal l'a marquée absente. En fait, tous ses professeurs m'ont dit qu'elle était absente ce jour-là et tous ont dit qu'ils n'avaient pas la moindre idée de la raison de son absence. Tous sauf une.

Mon père me regarde droit dans les yeux.

— Veux-tu savoir laquelle ?

Il n'a pas à me le dire, je le sais déjà. Je baisse les yeux sur ce qui reste de mon repas.

Puis je les relève.

— Papa, j'ai quelque chose à te dire.

## 5

Tout est de la faute de la prof d'histoire remplaçante. À mon avis, on devrait garder en laisse les profs remplaçants. Ou à tout le moins édicter une règle très claire que tous devraient suivre : il est interdit de faire des vagues, sans quoi...

Avant de quitter abruptement la ville (et pour une durée indéterminée) afin de s'occuper de son père malade, M<sup>me</sup> Twill, ma prof d'histoire (du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'aube du nouveau millénaire) nous avait assigné notre premier grand projet de recherche pour l'année – un exposé oral assorti d'une dissertation écrite. Très bien, jusque-là aucun problème. Je fréquente l'école depuis assez longtemps pour savoir que cela fait partie du jeu. Si bien que j'ai choisi mon sujet – la Réforme – et pris bonne note d'entamer mes lectures. Puis, quand il s'est trouvé que M<sup>me</sup> Twill allait s'absenter plus longtemps que prévu, M<sup>me</sup> Lewington, sa remplaçante, a décidé que nous allions faire ce travail en équipes de deux. Elle a désigné les coéquipiers

en fonction du sujet choisi, et j'ai hérité de... qui d'autre? De Trisha Carnegie.

— Tu sais à quoi rime tout ça, n'est-ce pas? m'a demandé Morgan quand je lui ai raconté.

— Ouais. Mauvais karma.

Morgan a secoué la tête.

— C'est de la paresse, a-t-elle dit. Réfléchis. De cette façon, M<sup>me</sup> Lewington a deux fois moins d'essais à corriger et deux fois moins d'exposés à endurer.

— Mais les exposés doivent être deux fois plus longs que ce que M<sup>me</sup> Twill nous avait demandé, parce que nous sommes deux à les présenter.

— Nous y voilà, m'a répondu Morgan. De cette façon, ils occuperont autant de temps de cours que ce qu'avait prévu M<sup>me</sup> Twill. Ainsi, M<sup>me</sup> Lewington s'épargnera du temps d'enseignement supplémentaire.

Morgan n'avait peut-être pas tort, mais je n'en aurais pas fait une montagne si je n'avais pas été coincée avec Trisha.

Au début, j'ai adopté une attitude que tout le monde aurait qualifiée de constructive. J'avais déjà travaillé en équipe. Je m'étais même retrouvée dans des groupes de trois ou quatre élèves, avec des personnalités et des méthodes de travail totalement différentes. J'avais même déjà travaillé dans des équipes où j'étais la seule à faire quoi que ce soit, ce qui veut dire que je m'étais à la fois sentie fière d'hériter d'un A plus, et amère d'avoir à partager ledit A plus avec deux ou trois faîneants. C'est pour cette raison que je préfère naviguer

en solo plutôt qu'en groupe. Mais dans le cas qui nous occupe, j'avais décidé d'agir comme une grande fille et d'aller de l'avant.

Mes bonnes résolutions ont tenu bon jusqu'à ce qu'il devienne évident que non seulement Trisha était bizarre, mais qu'en plus, elle n'éprouvait pas le moindre intérêt pour l'histoire (du moins entre le XVI<sup>e</sup> siècle et l'aube du nouveau millénaire) et ne manifestait pas la plus petite intention de faire sa juste part du boulot ni même, à ce que je pouvais en juger, d'exécuter un tant soit peu de travail.

La fin des deux semaines où je me suis retrouvée coincée – pardon, associée avec Trisha – a coïncidé avec la fin de la période durant laquelle Trisha n'a *strictement* rien fait question lectures ou recherches sur notre sujet. J'ai alors senti se développer chez moi ce que ma mère appellerait un mauvais état d'esprit, le genre de disposition qui, si elle en avait eu vent, l'aurait déçue comme seule une mère peut être déçue. Mais j'en avais par-dessus la tête. J'ai décidé d'agir. Je suis allée voir M<sup>me</sup> Lewington et lui ai dit que si cela lui était égal, je préférais travailler seule.

Mais cela ne lui était pas égal.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? s'est exclamée Morgan. Jamais elle n'accepterait d'accroître sa charge de travail.

— En quoi nous séparer lui donnerait plus de travail ? ai-je répliqué. Au cas où tu ne m'aurais pas écoutée, Trisha ne fait absolument *rien*.

Même si Morgan avait raison – et peut-être avait-elle raison –, M<sup>me</sup> Lewington n'aurait jamais admis que sa réponse avait un quelconque rapport avec une histoire de charge de travail. Elle m'a plutôt servi un sermon sur la valeur d'une « expérience d'apprentissage du monde réel ». « Dans le monde du travail, tu dois collaborer avec toutes sortes de personnes », m'a-t-elle dit avant de prendre une pause pour consulter son plan de la classe à la recherche de mon nom. (Morgan : « Tu vois ? Elle n'a même pas fait l'effort de mémoriser le nom de ses élèves ! »)

— Robyn, c'est bien ça ? a demandé M<sup>me</sup> Lewington. J'ai acquiescé.

Elle m'a souri de ce sourire que vous adressent les profs quand ils sont ravis de constater que vous avez tort et qu'ils comptent bien vous expliquer exactement pourquoi.

— Aujourd'hui, le monde du travail a adopté le concept d'équipe, m'a-t-elle dit. Des groupes disparates de personnes, chacune avec ses propres points forts et euh... des compétences à améliorer (autrement dit, des faiblesses), travaillent ensemble pour produire des résultats auxquels aucun membre de l'équipe ne pourrait parvenir en travaillant seul.

— Mais vous voyez, c'est justement là le problème, ai-je répondu.

Elle souriait toujours. On aurait dit que ses lèvres s'étaient figées sur ce sourire.

— La dimension travail d'équipe sera prise en compte dans la note. Je te conseille de trouver un arrangement.

Et j'ai essayé. J'ai vraiment essayé. Le lendemain, Trisha et moi nous sommes retrouvées ensemble – M<sup>me</sup> Lewington a eu l'infinie générosité de nous laisser travailler sur nos projets durant les heures de cours. Elle nous a même autorisées à aller en bibliothèque pour nos recherches. (Morgan: « Comme ça, elle s'épargne non seulement du temps d'enseignement, mais également du temps de préparation. » Je commençais à entrevoir un côté profondément cynique chez Morgan.)

— Bien, ai-je dit à Trisha. Voyons voir tes notes.

Trisha a alors fait ce qui lui aurait valu une médaille d'or si cet exercice était considéré comme une discipline olympique. Elle a baissé les yeux sur son pupitre.

— Nous sommes censées former une équipe, Trisha, ai-je ajouté avec toute la patience dont j'étais capable, ce qui, franchement, n'était pas énorme. Le travail d'équipe, c'est deux personnes ou plus qui travaillent ensemble pour atteindre un objectif commun. Ce qui signifie, dans notre cas...

— Je suis désolée.

C'était gentil de sa part de s'excuser. Ça l'aurait été davantage si je n'avais pas déjà entendu ce refrain plusieurs douzaines de fois.

— Trisha, lorsque nous nous sommes réparti le travail (disons plutôt quand *j'ai* réparti le travail parce

que, comme je l'ai déjà mentionné, j'avais *tout* fait jusqu'à présent), j'ai pensé que nous allions partager moitié-moitié. Mais jusqu'ici...

— Je m'en vais tout de suite à la bibliothèque.

Elle s'est levée pour sortir de la classe.

Bon, d'accord.

J'ai ramassé mes affaires pour me diriger moi aussi vers la bibliothèque. Je l'avoue, j'étais curieuse. Trisha allait-elle enfin se mettre au travail ?

Une fois à l'intérieur de la bibliothèque, je n'ai vu Trisha nulle part. Bien entendu, cela ne signifiait pas qu'elle n'était pas en train de travailler ailleurs. Et soyons juste, elle n'avait pas précisé non plus qu'elle allait à la bibliothèque scolaire. Elle pouvait aussi s'être rendue à la bibliothèque du quartier ou peut-être même était-elle en train de bûcher à la bibliothèque centrale au centre-ville. Quitte à rêver, autant y aller en grand, non ?

Trisha ne s'est pas présentée aux trois cours suivants. Je l'ai aperçue dans le couloir du second étage mardi – mardi *dernier*, la veille du jour où nous devons présenter notre exposé devant toute la classe. Je ne la cherchais pas, mais il était difficile de la manquer. Elle était assise en tailleur devant une rangée de casiers, les yeux clos, son cristal dans la main. Je ne l'ai remarquée que parce que des élèves – des neuvième année, je crois – la montraient du doigt en rigolant. Trisha parlait toute seule.

Je l'ai regardée. J'ai réfléchi aux choix que j'avais. Puis, j'ai remonté le couloir et me suis plantée devant elle. J'ai prononcé son nom. Sans obtenir de réponse.

J'ai répété son nom, plus fort.

Elle a levé les yeux et penché la tête en arrière pour croiser mon regard.

— Nous présentons notre exposé demain, aussitôt après l'appel, ai-je dit.

Bon sang, s'il y avait une intelligence, la moindre lueur d'intelligence dans ces yeux vides, je ne l'ai pas détectée.

— Trisha.

— J'ai fait le travail que tu m'avais demandé, m'a-t-elle dit.

Connaissant Trisha – et j'avais eu l'occasion d'apprendre à la connaître –, je me suis dit que c'était probablement trop peu. Et sûrement trop tard.

— Nous devons présenter ça demain.

— J'apporterai mon travail. On se retrouve ici demain, à huit heures, avant le début des cours.

Allez savoir pourquoi, j'ai donné mon accord. J'aimerais pouvoir dire que je l'ai fait parce que j'avais confiance en elle. J'aimerais prétendre qu'à cet instant, j'avais pris conscience de toutes les qualités de Trisha et constaté qu'elle avait enfin compris, sûre à présent qu'elle ne me laisserait pas tomber. J'aimerais également affirmer que je n'ai pas passé la nuit suivante à la maison à finir mon travail et à faire le sien et que je n'ai jamais eu l'intention d'arriver à l'école le lendemain

pour lui tendre la part de l'exposé qu'elle était censée rédiger en lui disant *Lis-le, contente-toi de le lire, d'accord?* J'aimerais pouvoir prétendre tout cela, mais ce serait mentir. Je ne suis pas arrivée à l'école le lendemain matin pleinement assurée de trouver Trisha au rendez-vous avec sa part de l'exposé fin prête, relue et apprise, un travail qu'elle serait tout à fait disposée à me montrer – et même impatiente de le faire.

Je me suis pointée au rendez-vous à huit heures.

Pas de Trisha.

Elle n'était toujours pas là à huit heures cinq, ni à huit heures dix. Pas plus qu'à huit heures quinze, huit heures vingt ou huit heures et demie.

La première cloche – celle qui nous avertit cinq minutes avant l'appel – a sonné à huit heures quarante-cinq, et c'est à peu près là que Trisha a fait son apparition, pâle comme un linge, vêtue d'une jupe à carreaux et d'un cardigan vert tout feutré.

— Je suis désolée, a-t-elle dit.

— Oublie ça.

— Non, c'est vrai, je suis désolée.

— Non, c'est vrai, oublie ça.

— C'est ma mère, a-t-elle dit.

Bon, d'accord, c'était à cause de sa mère.

— Elle est malade, a ajouté Trisha.

Tiens donc. Je dois dire à sa décharge qu'elle avait concocté une excuse un peu plus (mais si peu) imaginative que « le chien a bouffé mon devoir ».

— Si tu veux.

J'étais si furieuse que c'est tout ce que j'ai trouvé à dire pour ne pas exploser.

— J'ai fait le travail, je peux te le montrer, a-t-elle dit.

Elle s'est débarrassée de son sac à dos D&G et a commencé à fouiller dedans. Et devinez quoi? Son visage blême a encore pâli. Ses petits yeux qui ne paraissent grands qu'à cause du eye-liner qu'elle y applique se sont arrondis. Et elle a dit (*tous ensemble à présent!...*)

— Oh, mon Dieu!

— Tu as oublié ta partie de l'exposé, c'est ça?

Elle m'a regardée comme si elle n'y comprenait rien. Elle s'est même débrouillée pour verser une larme.

— Je suis...

J'ai levé la main pour la faire taire. Je n'avais aucune envie d'entendre une autre excuse boiteuse.

— Je suis si fatiguée. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Ma mère est vraiment malade et je...

C'est à ce moment-là que j'ai prononcé ces paroles dont j'ai si honte, peut-être les plus méchantes que j'aie jamais dites – et qui me hantent depuis hier soir, ces paroles qui ont déclenché sa fuite.

— Je m'en fiche, ai-je dit. Tout le monde s'en fiche. Peut-être que si tu n'étais pas si cinglée, personne ne s'en ficherait. Mais tout le monde s'en fout.

Elle m'a dévisagée, interloquée.

— J'ai fait le travail. Je l'ai simplement oublié. Je vais aller le chercher...

— Trisha? N’y pense plus, d’accord? J’ai préparé l’exposé. *Tout* l’exposé. Tout ce que tu as à faire, c’est de lire ce que j’ai rédigé pour toi. Crois-tu en être capable? Ou est-ce encore trop te demander?

La dernière cloche a sonné. J’ai secoué la tête, puis tourné les talons. J’étais vraiment hors de moi. J’avais abattu tout le travail, terminé tout ce qu’il restait à faire. J’avais trimé sur un projet méritant un A plus à tous les coups, et Trisha allait récolter la même note que moi, même si elle n’avait fait que se la couler douce. Il n’y a pas de justice.

Je me suis rendue à l’appel, puis au cours d’histoire. Trisha ne s’est pas pointée.

J’ai présenté l’exposé toute seule.

— Où est ta coéquipière, euh... Trisha? a d’abord demandé M<sup>me</sup> Lewington en consultant sa liste d’élèves.

J’ai répondu que je n’en savais rien et M<sup>me</sup> Lewington a marmonné quelque chose sur un ton de toute évidence désapprobateur – comme si elle me rendait responsable de l’absence de Trisha, comme si elle me reprochait de ne pas avoir su « trouver un arrangement » avec elle, ainsi qu’elle me l’avait ordonné, et que la dimension travail d’équipe de ma note allait s’en ressentir. C’est pour cette raison que j’ai fait ce que j’ai fait ensuite. J’ai menti. J’ai dit à M<sup>me</sup> Lewington que si je lui avais répondu que j’ignorais où était Trisha, c’était que je ne savais pas où elle se trouvait exactement, à la maison ou chez le médecin.

— Tu veux dire qu'elle est malade? a demandé M<sup>me</sup> Lewington.

J'ai acquiescé. J'ai ajouté que Trisha m'avait remis sa partie de l'exposé et que j'allais la lire pour elle, ce qui, rétrospectivement, soulage un peu ma conscience. Mais tout comme le travail de Trisha, c'était trop peu et trop tard.

## 6

« Autrement dit, conclut mon père une fois ma confession terminée, tu penses qu'elle a fugué par *ta* faute. »

J'opine d'un hochement de tête.

— Tu es trop dure envers toi-même, Robbie. Il est possible qu'elle n'ait pas fait le travail à cause d'autre chose, d'un problème qui la tracasse vraiment, et que c'est ça qui l'a poussée à fuguer. Peut-être que cela n'a rien à voir avec toi.

*Peut-être.* Ce n'est pas un mot réconfortant dans les circonstances.

— N'empêche que j'aurais pu, que j'aurais *dû* me montrer plus gentille avec elle, surtout quand elle m'a dit que sa mère était malade.

Mon père ne me contredit pas. Il me fixe de ses yeux gris. J'ai les mêmes que lui, des yeux couleur d'ardoise.

— Bref, dit-il, on dirait bien que tu as été la dernière personne à l'avoir vue à l'école.

Je hoche la tête. Je ne suis pas fière de moi.

— Tu l’as rencontrée, la cloche a sonné, tu es partie pour les présences et ensuite en classe d’histoire, mais elle ne s’y est pas pointée. C’est ça ?

— C’est ça.

Mon père prend le temps d’avaler une ou deux bouchées.

— Connais-tu un élève nommé Kenneth Merchant ? demande-t-il ensuite.

— Je sais qui il est.

Un garçon filiforme qui se ronge les ongles et qui me semble afficher une mine renfrognée semi-permanente. Il a été transféré dans mon école au milieu du dernier semestre de l’an passé. Je ne le connais pas, mais j’ai entendu parler de lui, comme tout le monde. C’est le genre de garçon à alimenter la rumeur publique. Qui ne connaît pas au moins une histoire sur ses expériences passées – depuis la prison pour délinquants juvéniles jusqu’à la maison de redressement en passant par l’asile psychiatrique et la vie dans la rue – et sur les raisons qui l’ont amené à séjourner dans ces endroits ? Tous ces commérages restent plutôt vagues, si bien qu’il est difficile d’en évaluer la véracité. Je n’ai jamais parlé à ce garçon et il ne m’a jamais adressé la parole. Mais que vient-il faire dans cette histoire ?

— L’as-tu déjà vu en compagnie de Trisha ? me demande mon père.

— Je ne l’ai jamais vu en compagnie de qui que ce soit. Il n’est pas dans les mêmes classes que moi. Pourquoi ?

— J'ai eu l'impression qu'il connaissait Trisha.

— L'impression ?

— Une des profs m'a dit les avoir vus ensemble à deux reprises.

Ah bon ?

— Elle s'en souvient parce que la chose l'a surprise. Deux âmes solitaires, c'est ainsi qu'elle les a décrits.

— As-tu parlé à Kenny ?

— J'ai essayé, mais il a refusé de dire un mot. Il ne m'a jamais regardé en face non plus. Il se contentait de secouer la tête.

— Crois-tu qu'il sache quelque chose concernant Trisha ?

— C'est ce que j'aimerais bien découvrir.

Il tourne sa cuiller dans son café, même si ce qui en reste doit être tiède à présent.

— Tu sais, dans une situation de ce genre, j'enverrais normalement quelqu'un faire enquête, poursuit-il.

Peut-être infiltrerait-il quelqu'un comme cette fausse bonne à tout faire qu'il avait chargée de récupérer les deux enfants kidnappés par leur père.

— Il faudrait une personne assez jeune pour passer pour un élève. Qui s'introduirait dans le milieu, établirait sa présence, poserait des questions, chercherait des renseignements.

— *Normalement ?*

Ses yeux gris fumée ne quittent pas les miens une seconde.

— Premièrement, il est difficile de trouver quelqu'un qui peut passer pour un adolescent de quinze ou seize ans. Deuxièmement...

Il s'interrompt un quart de seconde. Pourquoi hésite-t-il ?

— Tu es déjà dans la place, Robbie. Les élèves te connaissent ou t'ont déjà vue sur les lieux. Tu fais partie du décor.

Cette remarque n'a rien de flatteur à mes oreilles. Comme s'il me comparait à du papier peint. Ou à du carrelage.

— Et d'après les informations que j'ai pu recueillir, ajoute-t-il, les gens ne font pas automatiquement le rapport entre toi et moi.

Et c'est probablement pour cette raison qu'à ma connaissance, il n'a jamais mis le pied dans mon école secondaire – jusqu'à aujourd'hui du moins.

— Tu veux que je parle à Kenny, c'est ça ?

— Il te dira peut-être des choses qu'il ne me confierait pas à moi.

Il lève la main pour attirer l'attention du serveur.

— Mais tu ne jugeras pas nécessairement utile d'en parler à ta mère, dit-il.

— Bien entendu.

Il tend le bras par-dessus la table et pose sa main sur une des miennes.

— Je ne te demanderais jamais de faire quoi que ce soit si c'était dangereux ou risquait de t'attirer des ennuis, tu sais ?

Je sais.

— Carl Hanover est un vieux copain. Et tu es sur place.

— Pas de problème, papa. Je suis heureuse de pouvoir te donner un coup de main.

Je suis sincère. Et peut-être est-ce aussi pour soulager ma conscience que j'accepte la mission, parce que malgré ce qu'a dit mon père, je me sens encore responsable de la fugue de Trisha.

Il me presse la main.

— Allez, viens. Je te ramène.

Nous filons à la maison dans la Porsche noire de papa, la stéréo beuglant du bon vieux rock'n'roll. Mon père vient d'acheter les grands succès d'AC/DC qu'il fait jouer à plein volume tout le long du trajet. Ma mère n'approuverait pas. Elle est de l'école ABBA ou Céline Dion. Pour ma part, je serais plutôt sur la même longueur d'ondes que mon père.



Je vois ma mère sortir par la porte latérale quand mon père engage l'auto dans l'allée. Elle transporte un gros sac vert qu'elle laisse tomber dans une poubelle. Elle se retourne et contemple la Porsche paternelle. Mon père coupe le moteur.

— Papa...

Je lui adresse un regard suppliant et l'implore silencieusement. *Renonce. Ne descends pas de voiture.*

*N'essaie pas d'entrer dans la maison. N'embête pas maman. Ne fais rien qui puisse la contrarier, comme lui servir ton sourire enjôleur ou tenter de lui donner un petit baiser sur la joue.* Mais il ne doit pas avoir compris. Il ouvre sa portière à la volée et s'avance dans l'allée. Je m'empresse de descendre à mon tour.

Mon père adresse un sourire à ma mère. Il est toujours réjoui de la voir. En général, ma mère ne partage pas son enthousiasme.

— Patti, dit-il. Tu es resplendissante. Comme toujours.

J'attends qu'elle le corrige comme elle le fait chaque fois qu'il ne l'appelle pas Patricia. Je m'attends à la voir croiser les bras sur sa poitrine et lui décocher un coup d'œil sévère en guise d'avertissement. Je m'attends à l'entendre le remercier de m'avoir ramenée, sur un ton signifiant qu'il perd son temps, que son charme n'a plus aucun effet sur elle.

Elle ne fait rien de tel. De ses yeux bleus, elle observe mon père aimablement, presque affectueusement, même si je sais que je dois me tromper. Elle dit : « Salut, Mac ! » Elle le regarde, le *regarde* vraiment, plutôt que de le congédier d'un bref coup d'œil comme elle le fait d'habitude. Elle s'attarde si longtemps sur lui que je me demande si elle voit quelque chose qui a échappé à mon attention. Mais non, c'est toujours le bon vieux Mac Hunter – un grand bonhomme à l'épaisse chevelure noire qui grisonne très légèrement. Un bel homme (même moi, je peux m'en rendre

compte) qui a des fossettes quand il sourit. Un gars mince et en forme pour son âge, sans la moindre trace de ventre : mon père fréquente la salle de gymnastique quatre ou cinq fois par semaine et court régulièrement ses dix kilomètres. Il s'habille avec soin, également, bien qu'aujourd'hui il porte un jeans et un t-shirt sous son blouson de cuir noir. Il attire toujours le regard des femmes, qui reluquent l'annulaire de sa main gauche à la recherche d'une éventuelle alliance, ce qu'il ne porte pas, bien sûr.

Mon père réagit à l'accueil inhabituel de ma mère de la même façon que moi. Son sourire s'efface légèrement. Il fait un pas vers elle sans qu'elle recule aussitôt ou lui enjoigne de battre en retraite, et son sourire s'évanouit complètement.

— Est-ce que ça va bien, Patti ?

Elle secoue la tête, non pas pour nier qu'elle aille bien mais plutôt comme si elle émergeait d'une sorte de rêverie.

— Bien sûr, répond-elle. Pourquoi cette question ?  
Elle se tourne vers moi.

— As-tu des devoirs à faire, Robyn ?  
Je hoche la tête.

— Alors rentre t'y mettre. Il est tard.  
Elle se tourne à nouveau vers mon père.

— Bonne nuit, Mac.

Elle remonte le sentier qui mène à la porte et entre dans la maison.

Mon père me regarde.

— Qu'est-ce qu'elle a, ta mère ? me demande-t-il.

— Rien, autant que je sache. Sa journée a été longue, je présume.

J'essaie d'avoir l'air sincère. Ma mère ne me pardonnerait jamais si je révélais à mon père le plus menu détail sur la petite pause que Ted et elle ont décidé de prendre.

Mon père lève les yeux vers la maison.

— Je sais qu'elle n'aime pas que tu me parles d'elle, dit-il. Mais s'il y a un problème, si elle a besoin d'aide, de quoi que ce soit... dis-lui...

Il s'interrompt pour se tourner vers moi.

— Dis-lui qu'elle peut compter sur moi. Elle peut me demander ce qu'elle veut, sans rien me devoir en retour. D'accord, Robbie ?

— D'accord.

Il s'attarde encore un peu dans l'allée, le visage tourné vers la maison comme une fleur se tourne vers le soleil. Puis il remonte dans sa voiture, fait gronder le moteur et sort de l'allée en marche arrière.

## 7

Il y a des jours où je me laisse porter par le courant. *Que sera sera*. Arrivera ce qui arrivera. Ne résiste pas. Peu importe.

Il y en a d'autres où j'ai un plan d'action. Un but. Des objectifs. Des jours comme aujourd'hui. Je compte bien rendre à mon père le service que je lui ai promis. Je vais tâcher de découvrir si Kenny Merchant sait quelque chose à propos de Trisha Carnegie. Plus précisément, lui demander s'il sait où elle peut bien se trouver et pourquoi elle a fugué. Mon père s'intéresse davantage à la première question. J'aimerais avoir la réponse à la seconde parce que quoi qu'ait pu dire mon père, je ne parviens pas à chasser de mon esprit l'impression que mes paroles ont été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, l'élément déclencheur qui a fait fuguer Trisha. Si j'avais été plus indulgente, si je m'étais montrée compréhensive quand elle m'a dit que sa mère était malade, si j'avais pris la peine de lui demander de quoi souffrait sa mère, si j'avais essayé de

me mettre une minute dans ses souliers, peut-être n'aurait-elle pas fugué ni rendu sa (pauvre) mère déjà souffrante malade d'inquiétude.

J'avais prévu aborder Kenny à peu près en ces termes: «Salut, Kenny. Trisha est dans ma classe d'histoire, nous avons travaillé ensemble sur un projet et avons eu un petit malentendu. (*Vous voyez? J'étais prête et disposée à assumer une part de responsabilité.*) Il faut que je lui parle, c'est important. As-tu une idée de l'endroit où je pourrais la trouver?» Et il aurait répondu... eh bien je ne sais pas trop ce qu'il aurait répondu. Mais j'espérais que ce soit quelque chose d'utile.

Seulement voilà, les choses se sont mises en branle autrement:

— Bon sang, Robyn, tu n'aurais pas pu nous garder des places? grogne Morgan.

Elle arrive dans ma direction en transportant sur un plateau un bol de chili végétarien, une tranche de pain de blé entier, une bouteille de jus de pomme et son porte-monnaie. Je me tiens pour ma part à l'entrée de la cafétéria, à la recherche de Kenny Merchant. Je viens de le repérer, dans la queue devant la caisse, et il y a trois personnes devant lui.

— Tiens-moi ça une minute, tu veux? fait Morgan.

Elle me fourre le plateau dans les mains, ramasse son porte-monnaie et entreprend de le ranger dans le minuscule sac à dos qui lui sert de sac à main.

— Regarde si tu peux nous trouver deux places assises, ajoute-t-elle en sortant un miroir de poche.

Kenny est à présent en deuxième position dans la queue.

Morgan s'examine dans le miroir et fait la grimace.

— Un bouton, ronchonnes-t-elle. Je n'arrive pas à y croire. Je me nettoie la peau chaque matin et chaque soir, et voilà que j'ai un bouton.

Kenny est arrivé à la caisse et paie son sandwich « sous-marin » enrobé de plastique. Puis il s'écarte, fait demi-tour et se dirige vers la sortie.

— Morgan ?

— Comment se fait-il que je ne te voie jamais de bouton sur la figure ? me demande-t-elle.

À l'entendre, on croirait que j'ai fait un pacte avec le diable.

— Morgan, reprends ça.

Je lui tends son plateau et tourne les talons sans prendre le temps de vérifier si elle l'a bien en mains. J'entends une sorte de hoquet suivi d'un fracas. Morgan pousse un juron et crie mon nom. Mais j'ai déjà franchi la porte de la cafétéria, lancée aux trousses de Kenny.

Ce n'est pas qu'il soit spécialement grand, mais il fait de longues foulées. Il est déjà arrivé au milieu du couloir quand je réussis à le repérer. Il a encore disparu quand j'atteins l'endroit où il était quand je l'ai aperçu.

— Hunter ! lance une voix, celle de M. Dormer, un vice-principal. On ne court pas dans les couloirs !

Je freine et m'arrête en murmurant des excuses, puis repars en marche rapide.

Quand je gagne la porte de sortie au fond du couloir, Kenny s'est volatilisé. Je balaie la cour du regard. J'aperçois des grappes d'élèves éparpillées çà et là, mais aucune trace de Kenny. C'est vraiment frustrant, je l'avais presque à portée de main à la cafétéria. Et maintenant, vu qu'il ne suit aucun de mes cours, je ne risque guère de tomber sur lui cet après-midi. Je pourrais essayer de lui mettre la main dessus à la fin des classes, mais l'école compte une demi-douzaine de portes de sortie et je n'ai pas la moindre idée de celle qu'il empruntera, ce qui veut dire que j'ai bien des chances de le manquer.

C'est alors que la fortune me sourit.

Je fais demi-tour pour rentrer dans l'école quand je l'aperçois. Il est assis en haut des gradins qui bordent le terrain d'athlétisme.

Je traverse le terrain et entreprends de gravir les paliers dans sa direction. Il est occupé à manger méthodiquement le sandwich qu'il a acheté à la cafétéria. Il m'entend monter et baisse les yeux vers moi. Je lui adresse un sourire, pour lui montrer que je viens en amie et le mettre dans de bonnes dispositions. Il me regarde sans broncher et prend une autre bouchée de son sandwich. Il mâche la bouche entrouverte. Je suis maintenant tout près de lui.

— Salut !

Pas de réponse.

— Je m'appelle Robyn.

*Et après?* semble me signifier le regard qu'il me lance tandis qu'il mord de nouveau dans son sandwich. Il garde le silence.

— Je cherche Trisha Carnegie. Nous sommes ensemble en classe d'histoire. Nous avons travaillé sur un projet commun et avons eu... disons un petit problème.

Je lui souris encore. *Regarde, Kenny. Vois-tu combien je suis amicale et inoffensive?*

— Je voulais te demander si tu sais où je pourrais la rejoindre.

Kenny avale sa bouchée, puis enveloppe le reste de son sandwich, c'est-à-dire pas grand-chose, et le glisse dans la poche de son blouson. Puis il se lève et commence à redescendre les marches jusqu'au terrain de sport. Sans me regarder une seule fois et sans répondre.

— Hé!

Je me lance à sa poursuite.

— Hé, attends une minute!

Mais il ne m'attend pas même une seconde. Il se dirige à grands pas vers la porte d'entrée. Je me précipite à ses trousses. Pas question qu'il me traite comme si je n'existais pas. J'ai bien l'intention de le talonner jusqu'à ce qu'il me dise quelque chose, n'importe quoi.

Il disparaît par une porte à mi-couloir. Je le serre de près et tends la main pour pousser la porte et entrer à sa suite. Mais je la laisse aussitôt retomber en lisant

les mots imprimés au pochoir sur le panneau : *Vestiaire des garçons*. Je recule de quelques pas et attends. Je dois faire le pied de grue depuis près d'une dizaine de minutes quand deux choses me viennent à l'esprit : *primo*, si un gars comme Kenny Merchant ne veut pas parler, il ne parlera pas, même s'il doit manquer tous les cours de l'après-midi ; *secundo*, le vestiaire des garçons a une autre porte d'accès, celle qui donne sur le gymnase. Je vais vérifier. Kenny n'y est pas. Il a probablement filé depuis longtemps.

— Bon, dis-moi si j'ai bien compris, récapitule Morgan.

Je viens de la rejoindre dans la salle de toilettes des filles du second étage. Elle s'efforce sans grand succès de faire disparaître la tache de chili végétarien qui macule son jeans kaki.

— Tu m'as balancé mon plateau à la tête pour te lancer aux trousses de *Kenny Merchant* ?

Elle frotte la tache avec une serviette en papier mouillée et du savon. À ce que je peux voir, elle ne fait qu'empirer les choses.

— J'avais quelque chose à lui demander.

— Depuis quand fréquentes-tu Kenny Merchant ?

Elle frotte si vigoureusement que la serviette de papier commence à se désintégrer.

— Ce type est si étrange, poursuit-elle. Lui et Trisha font la paire. Le roi et la reine du bizarre. Je les ai vus ensemble, une fois, assis par terre.

Elle cesse de récurer son jeans et reste pensive un instant.

— Penses-tu que j'aurais dû en parler à ton père quand il m'a posé des questions sur Trisha ?

— Parce que tu as parlé à mon père ? Comment se fait-il que tu ne m'aies rien dit ?

— Il est venu ici hier poser des questions sur Trisha et demander qui étaient ses copains. Et comment se fait-il que *toi*, tu ne m'aies pas dit qu'il la cherchait ?

Je lui demande de m'excuser, puis lui raconte la visite du beau-père de Trisha.

— Penses-tu que je devrais parler de Kenny à ton père ? demande Morgan quand j'ai terminé.

— Il est déjà au courant. Il a tenté de parler à Kenny.

— Tenté ? fait Morgan.

Elle fronce les sourcils, puis me sourit, les yeux brillants d'excitation.

— C'est pour ça que tu essayais de le rattraper, hein ? Tu travailles pour ton père, c'est ça ? Tu espionnes pour lui.

— Je n'espionne personne. Et je ne travaille pas pour lui. Je lui ai simplement dit que j'allais chercher à me renseigner, c'est tout.

— Crois-tu que Kenny sait où est Trisha ?

— Aucune idée.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Rien. Pas un mot.



L'un des avantages de sortir – disons de *peut-être* sortir – avec un garçon placé sous garde en milieu ouvert, c'est qu'on sait toujours où il se trouve ou, du moins, où il est censé se trouver. Lorsqu'il quitte Somerset, Nick a toujours en poche un laissez-passer signé par le directeur du centre. Il lui en faut un pour se rendre à l'école, qui stipule que le lundi, le jeudi et le vendredi, il doit être rentré à Somerset une heure après la fin des cours pour faire ses devoirs, s'acquitter d'autres tâches et participer aux rencontres de groupe. Le mercredi après-midi et le mercredi soir, il fait du porte-à-porte et distribue des prospectus publicitaires et des journaux de quartier. Son laissez-passer précise alors qu'il doit téléphoner à Somerset en arrivant à l'endroit où il réceptionne les journaux, puis rappeler deux heures plus tard et rentrer à Somerset à l'heure du couvre-feu, fixée à vingt heures tous les soirs de la semaine. Il en a un autre le samedi, pour son deuxième emploi rémunéré qui consiste à promener deux et parfois trois chiens, y compris une bête massive nommée Orion. Ce sont toutes les heures où il a travaillé disons « bénévolement » au refuge pour animaux qui lui ont valu de décrocher cet emploi. Et maintenant, parce qu'il a une conduite irréprochable et va bientôt sortir de Somerset, il peut obtenir un laissez-passer lui donnant droit à deux heures de liberté le dimanche – à *condition* qu'il ait accompli tout ce qu'il avait à faire.

Il lui arrive de m'appeler et nous nous donnons alors rendez-vous. Et chaque mardi, il a l'autorisation d'aller souper chez sa tante. Nick n'a plus de parents. Il compte aller vivre chez elle une fois sorti de Somerset.

Nous sommes mardi et comme je me fais du souci pour lui, je décide après l'école de prendre l'autobus pour me rendre chez sa tante. Durant le trajet, je repense à son comportement la dernière fois que nous nous sommes vus. Quelque chose ne tournait pas rond. Était-ce à cause de moi? À cause de Beej? Ou y avait-il autre chose qui le tracassait? Si oui, quoi?

Je descends de l'autobus et reste quelques minutes plantée sur le trottoir, en me demandant comment engager la conversation. *Salut, Nick! Comment vas-tu, Nick? Alors, Nick, est-ce qu'on sort ensemble, oui ou non?*

Mais oui, c'est ça.

S'il y a une question qui risque à tout coup de faire fuir un gars dans la direction opposée, c'est bien celle-là. Morgan affirme que les garçons ont la phobie de l'engagement. Si l'on veut savoir où on en est avec eux, il faut prendre grand soin de ne pas les effrayer, et donc manœuvrer de manière indirecte. C'est pourquoi je m'arrête en chemin dans un dépanneur et y achète le dernier numéro du magazine *Spécial Chiens*. Nick adore les chiens. Il compte bien en avoir un une fois installé chez sa tante. Je vais lui dire qu'en voyant le magazine, j'ai pensé qu'il aimerait le lire. Je verrai ensuite comment les choses vont s'enclencher.

J'ai à peine gravi la moitié des marches du perron branlant que j'entends un craquement suivi, une fraction de seconde plus tard, par un fracas de verre brisé. Puis j'entends une voix irritée, une voix masculine.

— Regarde ce que tu as fait !

J'hésite à continuer.

— Ramasse-moi ça avant que ta tante arrive ! ajoute la même voix.

Une voix profonde et rauque, une voix de fumeur.

J'entends un autre bruit sec – pas un craquement ni le bruit de quelque chose qui se brise, cette fois, plutôt celui d'une gifle ou d'une claque, suivi d'un autre son que je ne parviens pas à identifier mais qui m'avertit sans le moindre doute qu'il y a un problème.

— Dis donc ! reprend la voix rauque. Où crois-tu aller comme ça ?

Je m'écarte de la porte au moment précis où elle s'ouvre à la volée. Nick surgit sur le perron et manque de peu d'entrer en collision avec moi. Il me regarde, mais d'un drôle d'air, comme s'il ne me voyait pas vraiment.

— Hé ! répète la voix.

Une ombre envahit la vitre de la porte. Puis celle-ci s'ouvre encore et un homme apparaît. Un homme corpulent vêtu d'un t-shirt blanc et d'un jeans. Il tend le bras pour agripper Nick, mais bat en retraite en m'apercevant.

— Qu'est-ce que tu veux ? me demande-t-il.

Il me fixe droit dans les yeux comme s'il me mettait au défi de battre des paupières ou de détourner le regard. J'en ignore la raison, mais ce type me déplaît d'emblée.

— Je suis une amie de Nick.

Nick secoue la tête dans ma direction. Pourquoi ? Pour nier que je sois son amie ? Non, ce n'est pas ça. Il secoue la tête et me regarde comme s'il ne voulait pas que je dise quoi que ce soit, comme s'il ne voulait pas que je sois là, peut-être.

L'homme fait un pas sur le perron. Il est aussi grand que mon père mais en beaucoup plus enveloppé. Il ferait un excellent videur de boîte de nuit ou un lutteur champion de la WWE. Il donne également l'impression de pouvoir se transformer en brute de première classe, s'il n'en est pas déjà une. Il m'inspecte soigneusement des pieds à la tête.

— Désolé, chérie, mais Nick ne peut pas aller jouer dehors, fait-il.

Il a prononcé le mot « jouer » comme s'il s'agissait de la dernière chose à laquelle on voudrait voir ses enfants se livrer.

— Il lui reste des choses à faire à l'intérieur, ajoute-t-il.

Je lance un coup d'œil à Nick. Il soutient son coude gauche de la main droite et foudroie l'homme du regard. Puis il tourne les talons et commence à descendre les marches. L'homme se penche pour le saisir en

me poussant hors de son chemin. Il empoigne Nick par le bras gauche. Nick pousse un hurlement.

— Tu rentres ! fait l'homme. Tout de suite !

— Vous lui faites mal, lui dis-je.

Sans lâcher Nick, l'homme reporte son attention sur moi.

— Décampe, mon chou, avant que...

Il n'a pas le temps de finir que Nick se libère de son emprise, m'attrape la main et me fait dégringoler les marches en trombe. Il s'élançe dans la rue en me tirant derrière lui. Il se met à courir à toutes jambes pendant si longtemps que je sens mes poumons sur le point d'éclater. Il maintient le rythme jusqu'à ce que nous atteignons un parc qui longe la berge d'une rivière qui serpente au cœur de la ville. Il m'entraîne au milieu du parc, loin des artères, des autos et des maisons. Il ne ralentit l'allure que lorsque le vacarme de la circulation a disparu, mais sans pour autant cesser de courir.

— Nick, laisse-moi reprendre mon souffle, lui dis-je, hors d'haleine.

J'ai beau faire du jogging deux fois par semaine, je n'ai rien d'une championne de sprint. Je dégage ma main de la sienne et me plie en deux, le souffle court, le cœur affolé. Puis je titube jusqu'à un banc qui fait face à la rivière et m'effondre dessus.

— Qui est ce type, Nick ? Qu'est-il arrivé ?

Nick me fait face, la poitrine haletante, le visage gris et tiré. Il replace sa main en écharpe, pour soutenir son coude gauche.

— C'est le copain de tante Beverly.

— Tu ne m'as jamais parlé de lui.

— Ils se fréquentent depuis quelque temps, me dit-il d'un air sinistre. Mais si j'en crois ma tante, c'est sérieux à présent. Elle dit qu'elle pense peut-être faire sa vie avec lui.

— Eh bien, comme dit le proverbe, « l'amour est aveugle ».

Le gros costaud à la voix rauque ne correspond pas exactement à l'idée que je me fais de l'être cher. Mais pour citer un autre proverbe, « il faut de tout pour faire un monde ».

— Elle dit qu'il lui apporte des fleurs, poursuit Nick d'un ton amer. Il fait des travaux dans la maison pour elle – apparemment, il est bon bricoleur. Il l'emmène danser.

— Le rêve incarné de toutes les femmes !

Je tente d'imaginer cette brute épaisse en train de valser avec la tante de Nick sur une piste de danse. Impossible.

— Elle est folle de lui, reprend Nick.

D'un geste hésitant, il essaie de bouger son bras gauche mais grimace aussitôt de douleur.

— Assieds-toi, Nick.

Il ne bouge pas.

— S'il te plaît.

Il s'approche et je lui prends la main – la bonne – pour ensuite l'attirer jusqu'au banc. Il s'assoit.

— Fais-moi voir.

J'entreprends de relever sa manche gauche et entra-perçois une vilaine ecchymose quand il pousse un hoquet de douleur et retire violemment son bras.

— Tu devrais peut-être faire examiner ça, Nick.

— Ce n'est rien.

— Tu es tout pâle.

Il garde le silence. J'aurais autant d'effet si je m'adressais à un arbre.

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? J'ai entendu un grand bruit.

— Je me suis cogné dans quelque chose.

J'attends qu'il m'en dise plus et dois finalement me résoudre à lui tirer les vers du nez.

— Quand je suis arrivé chez tante Bev, Glen m'a dit qu'elle était chez le coiffeur, commence-t-il. Il m'a annoncé qu'ils sortaient ensemble ce soir.

— Ils sortent un *mardi* soir ?

Je connais la tante de Nick. C'est une femme gentille et à mon avis, elle se préoccupe vraiment de son neveu.

— Ils vont fêter leurs deux mois de relation, précise Nick.

— Et ta tante ne t'a pas prévenu ?

— Glen prétend qu'elle a laissé un message à Somerset. Mais on ne me l'a jamais transmis.

Il a l'air furieux et blessé.

— On aurait dit que Glen et toi étiez en train de vous battre. Physiquement.

— Je suis tombé, répond-il, les yeux rivés au sol pour éviter mon regard.

— Est-ce qu'il t'a fait mal ?

Pas de réponse.

— Ce bleu sur ton bras, il date d'au moins deux jours.

Il est impossible de croire qu'un bleu de cette couleur soit le résultat de l'altercation dont je viens d'être indirectement témoin. Je revois Nick enfiler son blouson dans le restaurant mexicain et me demande s'il l'a fait pour cacher cette ecchymose sur son bras.

— Qu'est-il arrivé, Nick ? Comment as-tu écopé de ce bleu ?

Il se relève d'un bond.

— Et qu'est-ce que tu fiches ici, toi, d'abord ? explose-t-il. Tu te pointes sans qu'on t'y invite et tu te mets à me bombarder de questions...

— Je n'ai...

— Je ne m'entends pas avec ce type, d'accord ? Je ne l'aime pas et il me le rend bien. Et alors ?

— Mais si ta tante envisage sérieusement de...

— Si elle est sérieuse, c'est son affaire. Ça ne me regarde pas.

— Oui, mais...

— Il faut que je file, coupe Nick.

— Mais...

Il tourne les talons et s'engage sur le sentier qui longe la berge. Je me lève à mon tour et me lance à ses trousses. Quand je le rattrape, il fait comme si je n'étais

pas là et poursuit sa route en braquant les yeux droit devant lui. Mais au bout de deux minutes, il ralentit le pas et me prend la main. Il la garde dans la sienne jusqu'à ce que nous arrivions à l'arrêt d'autobus.

— Tu retournes chez ta tante ?

— Non, je crois que je vais rentrer à Somerset.

— Tu es sûr de ne pas vouloir montrer ce bras à un médecin ? Il y a une clinique sans rendez-vous rue Franklin. À dix minutes en autobus. Je t'accompagnerai.

Il secoue la tête.

— Si ça me fait encore mal tout à l'heure, je demanderai à Selma d'y jeter un coup d'œil.

Selma est une des intervenantes à demeure de Somerset. Nick semble bien l'aimer. Il me lâche la main et m'entoure de son bras.

— Ne t'inquiète pas pour moi, d'accord ? Je peux prendre soin de moi tout seul.

J'aime quand il me tient ainsi contre lui, si près que je peux sentir la chaleur de son corps. Je suis moins heureuse quand il s'écarte de moi pour grimper dans l'autobus, surtout quand je lui vois une expression aussi sombre sur le visage.

## 8

La main de Billy s'abat sur la mienne comme la mâchoire d'un piège se referme sur un rat.

— Bon sang, Billy...

— La voilà !

Il me prend le bras, les yeux tournés vers l'entrée de la cafétéria. Plantée sur le seuil, Morgan balaie les lieux du regard à notre recherche. Elle nous repère, fait un signe de la main et se dirige vers nous.

— Tu es sûre que c'est ce que je dois faire ? demande Billy.

Je vois la sueur perler sur son front.

— Billy, tout ce que je t'ai dit, c'est de...

— Des pastilles mentholées ! Robyn, as-tu des pastilles à la menthe ?

— Détends-toi, Billy. Ce n'est que Morgan. Depuis quand te soucies-tu de ton haleine quand tu es avec elle ?

D'autant plus qu'il a généralement l'haleine fraîche – l'un des bienfaits associés à un régime alimentaire végétalien.

Il se lève précipitamment en heurtant la table et je dois rattraper ma bouteille de jus pour éviter qu'elle dégringole.

— Morgan ! s'exclame-t-il comme s'il était stupéfait de la voir, comme si nous ne nous retrouvions pas tous les jours à midi à la cafétéria de l'école.

— Salut, Billy, répond-elle distraitement.

C'est à peine si elle le gratifie d'un coup d'œil, puis elle lance son sac sur la table et se met à fouiller dedans.

Billy essuie de la main son front moite et j'aperçois une auréole de transpiration sous son aisselle. Pauvre gars, il a vraiment le trac.

— On nous a rendu nos dissertations d'anglais, annonce Morgan en tirant un paquet de feuilles de son sac pour le jeter devant moi. Je n'arrive pas à y croire. As-tu une idée du travail que m'a demandé ce truc ? Et regarde la note qu'il m'a collée. Non mais, regarde !

Le *il* en question est M. Turturro, le prof d'anglais de Morgan, frais émoulu de la Faculté des sciences de l'éducation. Un bébé, le qualifie Morgan. Un bébé avec une (brève) carrière dans les ligues mineures de baseball. Selon la rumeur, il était bon receveur mais piètre coureur, ce qui expliquerait pourquoi il n'est plus dans les ligues mineures et n'a même jamais frôlé la porte d'entrée des ligues majeures. Il avait été surnommé la Tortue à l'époque de sa carrière sportive, et bien entendu, tous les élèves de l'école ont repris ce surnom à leur compte.

— Je veux dire, ce type est un sportif, poursuit Morgan. Un prof d'éducation physique. Qui est le génie qui a décidé qu'il devait aussi enseigner l'anglais? Qu'est-ce qu'un *sportif* peut bien comprendre à la littérature?

Je ramasse les feuilles froissées qu'elle m'a jetées sous le nez, les lisse du plat de la main et déchiffre la note inscrite en rouge dans le coin supérieur droit.

— B plus, Morgan. Ce n'est pas si mal.

— Pas si mal? Je n'ai jamais eu B plus de ma vie!

C'est vrai. Morgan n'affiche pas seulement une moyenne de notes A : elle ne récolte que des A. Pour tout sans exception : essais, dissertations trimestrielles, examens, tests et interrogations écrites. Elle se montre généralement modeste sur ses performances. La plupart du temps, on la voit lire sa note, hausser les épaules, afficher un demi-sourire (parfois suffisant) sans prononcer une parole. Après tout, qu'aurait-elle à dire? Elle s'applique toujours à faire comme si, pour elle, un A supplémentaire n'était qu'une bagatelle. Mais à la voir réagir maintenant, on comprend que si elle n'attache effectivement guère d'importance aux A, les B, en revanche, et même les B plus, sont une autre paire de manches.

— L'année scolaire ne fait que commencer, lui dis-je. À présent que tu sais comment M. Turturro note les travaux, tu feras mieux la prochaine fois.

— La prochaine fois? Mais j'ai fait mieux cette fois! Cette dissertation est géniale.

Bonjour la modestie !

— Voici un devoir qui mérite un A plus, ajoute-t-elle. Pas un B plus. Je n'arrive pas à comprendre ce type. C'est un *sportif*, non ?

Billy se décide à cet instant à mettre son grain de sel.

— Sais-tu ce dont tu as besoin, Morgan ? Tu as besoin de te sortir l'école de la tête.

Je dois accorder à Billy que son enchaînement est habile. Dommage qu'il ait choisi le mauvais moment.

Morgan le fusille du regard.

— Ce dont *j'ai besoin*, Billy, c'est que la Tortue me donne la note que je mérite ! Voilà ce dont j'ai besoin.

— Ouais, mais il ne va pas la changer...

Morgan lui décoche un regard susceptible de transformer de la lave en ébullition en roche congelée, dure et glacée. Troublé, il se tourne vers moi. Je crois qu'il cherche du soutien ou des encouragements. Je secoue la tête. J'essaie de le dissuader, je le jure. Mais Billy n'y prête pas attention. Il se redresse sur sa chaise et prend une profonde inspiration.

— Morgan, aimerais-tu sortir avec moi en fin de semaine ?

Morgan a les yeux tournés vers moi quand il lance son invitation. Elle a la bouche entrouverte, comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose. Elle reste ainsi quelques secondes, puis, lentement, détourne ses yeux des miens pour les planter dans ceux de Billy.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

La question pourrait sembler anodine si on ne s'en tenait qu'aux seuls mots. Mais vu le ton sur lequel Morgane l'a posée, on a plutôt l'impression qu'elle vient d'accuser Billy d'un crime haineux.

Le visage de Billy passe du rose au rouge, puis au pourpre.

— J'ai dit... je voulais savoir si...

— Tu m'as demandé de sortir avec toi ? fait Morgan, à la fois incrédule et indignée.

Billy bafouille et hoche la tête.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je vis la pire journée de ma vie, déclare Morgan, ce qui me rappelle que tout est relatif. Et tout ce que tu trouves à faire, c'est de blaguer ? Parce que tu blaguais, hein, Billy ?

— Allons, Morgan, lui dis-je.

Morgan est ma meilleure amie. Billy est mon meilleur ami aussi, mais c'est un garçon, si bien que c'est peut-être Morgan qui passe en premier. Je la connais depuis toujours et je sais qu'elle n'est pas parfaite. Personne ne l'est. Je sais également qu'il lui arrive d'être un peu trop centrée sur sa propre personne, ce qui la rend passablement myope. Je suis prête à parier qu'elle ne remarque pas ce qui, à moi, me saute aux yeux – à savoir que Billy a l'air d'avoir reçu une giflle. Une giflle cuisante. De sa main à elle.

Il a encore les joues écarlates. Il me dévisage comme si c'était moi qui lui avais ordonné de se lancer dans ce qui s'est révélé être une mission suicide. Il se lève. Je fais comme si Morgan n'avait pas vu l'air qu'il affichait.

— Billy...

Mais il s'écarte en trébuchant de notre table et sort en trombe de la cafétéria. Je me tourne vers Morgan, qui braque sur moi un regard franchement désapprobateur.

— C'est toi qui lui as donné cette idée ! m'accuse-t-elle. Ne le nie pas. C'est écrit sur ton visage.

Elle m'arrache des mains sa dissertation *A plus* notée *B plus* et l'enfourne dans son sac.

— Morgan, j'ai...

Mais c'est à son dos que je m'adresse tandis qu'elle se faufile entre les tables en direction de la sortie.

Super !

Je suis en train de reboucher ma bouteille de jus quand je prends conscience que quelqu'un m'observe depuis l'autre extrémité de la salle. Kenny Merchant. La fille assise à côté de lui me toise d'un œil mauvais.

Je glisse la bouteille de jus dans mon sac, me lève et m'engage entre les tables en direction de Kenny. Je m'attends plus ou moins à le voir se lever et filer à mon approche. Pourquoi pas ? Je commence à en avoir l'habitude, tout le monde me fuit. Mais il ne bouge pas. La fille – Alison quelque chose ; je l'ai déjà vue mais ne la connais pas – lui dit quelques mots. Il lui répond sans orienter la tête vers elle, mais ses paroles ont tout un effet. Elle se redresse comme si on l'avait poignardée dans le dos, parle encore, sans obtenir de réponse cette fois. Puis elle se lève et adresse encore quelques

mots à Kenny. Il garde toujours le silence. Elle passe à côté de moi et me lance un regard assassin.

Je regarde Kenny.

— Salut.

Je n'espère pas de réponse et je n'en obtiens pas.

— Écoute, à propos de Trisha...

— Tu n'es pas une amie à elle, coupe-t-il.

C'est une affirmation, pas une question.

— Je n'ai jamais prétendu l'être. Je t'ai dit que nous faisons un projet ensemble et que nous avons eu un problème...

— Ouais, bon, je ne sais rien sur elle, alors arrête de me poser des questions.

— Tu sais qu'elle a disparu, non ?

S'il le sait, il semble s'en moquer éperdument. Ou s'il ne s'en moque pas, il se garde bien de le montrer. Il est impossible de déchiffrer son expression.

— Ses parents sont fous d'inquiétude. Sa mère est malade.

Pas de réaction.

— Il lui est peut-être arrivé quelque chose. Ça te laisse froid ?

— Je te l'ai déjà dit, je ne sais rien sur elle.

Bien sûr. Tout comme il ignore que je ne suis pas une amie de Trisha.

— Ne m'adresse plus la parole, ajoute-t-il. Cesse de me poser des questions. Et ne t'avise pas de me suivre. C'est compris ?

Je le regarde une dernière fois avant de tourner les talons pour m'éloigner. Cette prof qu'a rencontrée mon père avait peut-être raison. Elle a pu voir Trisha et Kenny parler ensemble. Mais j'ai du mal à croire que leur entretien ait été plus plaisant que celui que je viens d'avoir. Kenny Merchant n'est pas exactement l'amabilité incarnée.

Je me fraie un chemin vers la sortie de la cafétéria quand j'ai soudain la sensation, comme un frisson sur la nuque, que quelqu'un a les yeux fixés sur mon dos. Je me retourne mais ne vois partout que des élèves – des élèves qui sortent, des élèves qui entrent, d'autres qui traînent devant l'entrée et ne semblent pas me prêter la moindre attention. Ils vont tous par deux, par trois ou en groupes plus nombreux – excepté une personne qui se tient toute seule. Alison, la fille que j'ai vue en compagnie de Kenny. Elle s'affaire à fouiller dans son sac. Je commence à pivoter sur les talons en gardant toujours la tête dans sa direction. Il y a dans son attitude quelque chose de gauche qui m'intrigue. Cette fois, nos regards se croisent parce qu'elle a les yeux rivés sur moi. Elle continue de me dévisager, condescendante, comme si elle me mettait au défi de faire quelque chose, mais je ne vois pas ce dont il peut s'agir et pourquoi cela devrait m'intéresser. Je me retourne et m'éloigne.

— Hé! lance une voix.

Quelqu'un me donne un coup sur l'épaule. Je fais volte-face, furieuse. C'est Alison, avec son air méprisant

et hautain, à la différence que cette fois, on dirait qu'elle me jauge.

— Ne t'approche pas de lui, compris ? fait-elle.

— Quoi ?

De qui parle-t-elle ?

— Tu veux parler de Kenny ?

— Tu n'es pas son genre, répond-elle. Tu n'as pas la moindre chance avec lui. Tu sais où il vivait avant ?

Elle prend une pause théâtrale avant de poursuivre.

— À Somerset.

Tiens donc ! L'une des rumeurs qui circulent sur Kenny serait donc fondée.

— Tu sais ce qu'est Somerset ? ajoute Alison.

— Oui, je le sais.

Elle m'examine de plus près, étonnée de ma réponse, je présume. Puis je lis ce qu'il y a dans ses yeux. Elle croit vraiment que je m'intéresse à Kenny. Elle est jalouse. Et les gens ne sont jaloux que lorsqu'ils manquent d'assurance. Il est clair qu'elle a le béguin pour Kenny, mais elle n'est pas convaincue que ce sentiment soit réciproque. Alors elle cherche à établir son territoire en s'efforçant de m'éloigner de lui. Elle n'agirait pas ainsi si elle ne me considérait pas comme une menace. Je me demande si elle voit également Trisha comme une menace.

— Et Trisha Carnegie ?

— Quoi, Trisha Carnegie ? rétorque-t-elle.

— Penses-tu qu'elle a une chance, *elle*, avec Kenny ? Son expression se fait encore plus hargneuse.

— Je ne sais pas pourquoi il perd son temps avec elle, déclare-t-elle.

— Alors il s'intéresse à elle ?

La question me vaut un regard noir.

— Non.

Puis son visage s'adoucit.

— Du moins pas comme tu le crois.

Mais elle n'en semble pas si certaine.

— Il s'intéresse à *moi*, ajoute-t-elle. Nous sortons ensemble.

Elle me toise encore.

— C'est vrai que tu ne lui cours pas après ? demande-t-elle.

— Jamais de la vie.

Et parce que ma réponse peut être mal interprétée, j'ajoute aussitôt :

— Même si je suis sûre qu'il peut être très gentil.

— Il a ses qualités, confirme-t-elle avec un soupçon de sourire.

— Écoute, Alison. Je ne m'intéresse pas à Kenny. Je m'intéresse à Trisha. Tu as entendu l'annonce durant l'appel vendredi dernier, n'est-ce pas ? Elle a disparu. Sa mère est très inquiète.

Alison émet un ricanement moqueur.

— Ouais, j'ai entendu l'annonce. Mais je ne sais pas où elle est et je m'en fiche. À mon avis, elle est cinglée. Elle parle toute seule, tu sais ? Je l'ai vue dans le couloir marmonner dans sa barbe comme une de ces vieilles clochardes qu'on voit au centre-ville. Comme si le reste

du monde n'existait pas pour elle. Quand elle est sortie en courant l'autre matin, la semaine dernière, elle m'est rentrée dedans. Elle a failli me faire tomber. Et tu sais quoi ? Elle ne s'est pas arrêtée ni excusée. Rien. Si elle a disparu, bon débarras.

— Comment ça, elle est sortie en courant ?

— Je viens de te le dire. Je l'ai vue fouiller dans son casier, et puis bang !, elle a dévalé le couloir à toutes jambes et m'est rentrée dedans.

— Quand était-ce ?

— Quelle importance ?

— Est-ce que c'était mercredi dernier ? Mercredi matin ?

Elle me lance un regard surpris.

— Ouais, fait-elle. Juste après la dernière cloche.

Juste après que je me sois fâchée contre elle. Après que je lui ai dit que je me foutais pas mal que sa mère soit malade, que tout le monde s'en fichait.

— Tu l'as vue quitter l'école ?

— Je viens de te le dire, non ?

— L'as-tu revue par la suite ?

— Non, répond-elle avec impatience. Pourquoi ?

— Sa mère est malade. Gravement malade. Et le fait qu'elle se fasse du souci pour Trisha n'arrange pas les choses. J'ai promis de donner un coup de main pour la retrouver.

C'est la vérité. Je l'ai promis à mon père. Si Alison a l'impression que c'est à la mère de Trisha que je l'ai promis, tant pis pour elle.

— J'ai entendu dire que quelqu'un avait vu Trisha et Kenny ensemble. J'ai pensé qu'il pouvait être au courant de quelque chose.

Elle hausse les épaules.

— Kenny ne raconte jamais de potins sur les autres, finit-elle par dire. Il respecte leur vie privée, tu comprends ?

Bon sang, je croirais entendre Nick.

— Mais j'ai l'impression qu'il a rencontré Trisha avant, reprend-elle.

— *Avant ?* Avant quoi ? Avant qu'il soit transféré ici, tu veux dire ?

Elle hoche la tête.

— J'ai entendu parler d'elle. On raconte que c'est une reine de la fugue. Il y a un problème à la maison alors boum ! elle disparaît dans la rue. C'est peut-être dans la rue qu'elle a fait la connaissance de Kenny, d'ailleurs. Il y a vécu un moment, lui aussi.

Une autre rumeur sur Kenny qui semble se vérifier.

— J'ai comme l'impression qu'il s'identifie à elle, ajoute-t-elle.

Si je me fie à mes deux brèves rencontres avec Kenny, je trouve difficile de croire qu'il puisse s'identifier à qui que ce soit. Il fait plutôt l'effet d'être un garçon hostile et indifférent.

— En quoi pourrait-il s'identifier à Trisha ? Qu'ont-ils en commun ?

— Ils ont tous les deux des parents pourris, répond Alison. C'est pour cette raison qu'ils fuguent. En tout

cas, c'est ce qui faisait fuguer Kenny. Son père est un vrai salaud. Il boit et ça le rend vraiment mauvais. Il n'arrêtait pas de dire à Kenny qu'il était stupide et bon à rien, des trucs comme ça. Rien de tel pour développer l'estime de soi de son garçon, n'est-ce pas? Et sa mère n'est guère mieux. À douze ans, Kenny avait déjà fugué une dizaine de fois. Par la suite, il s'est arrangé pour ne jamais se faire renvoyer chez lui.

— Ce qui signifie?

Elle me lance un autre regard impatient.

— Je te l'ai *déjà* dit! Il a séjourné à Somerset. Il vit dans un autre foyer de groupe à présent, tu sais, un appartement pour les jeunes qui ne peuvent pas vivre chez leurs parents pour une raison ou une autre. Il s'est un peu calmé. Il vient à l'école. La plupart du temps, en tout cas.

Voilà qui explique bien des choses concernant Kenny. Mais quelque chose ne colle pas...

— Les parents de Trisha ne sont pas comme ceux de Kenny, dis-je. Elle fugue quand elle se fâche contre sa mère, pas parce que ses parents la maltraitent. Son beau-père a l'air d'un gars sympathique.

— Ouais, *il en a l'air*, rétorque Alison en secouant la tête. Tu ne connais jamais vraiment les gens tant que tu ne vis pas avec eux. J'ai surpris Kenny et Trisha ensemble une fois. Elle était en train de geindre à propos de son beau-père. Je n'ai pas entendu tous les détails, mais bon sang, elle en voulait vraiment à sa

mère d'avoir épousé ce type. Elle ne réagirait pas comme ça s'il était si gentil, n'est-ce pas ? Je parierais n'importe quoi que c'est à cause de lui qu'elle a fugué.

À moins que ce soit à cause de quelqu'un d'autre qu'elle n'aime pas. Moi, par exemple.

— Penses-tu que Kenny sait où se trouve Trisha ?

— S'il le sait, il ne le dira à personne.

— Pas même à toi, si *tu* lui demandes ?

— Sûrement pas. Si Kenny sait où elle est et qu'il veut que je le sache, il va me le dire. Sinon, ajoute-t-elle en haussant les épaules. Je te l'ai dit. Kenny protège sa vie privée, et il respecte celle des autres.

Je me mets à penser à Nick, qui ressemblait beaucoup à Kenny quand j'ai fait sa connaissance et qui lui ressemble probablement encore aux yeux de bien des gens. Je me demande si Kenny révèle à Alison une facette de sa personnalité qu'il cache au reste du monde. Cela ne me surprendrait pas.

— Peut-être pourrais-tu dire à Kenny que la mère de Trisha se fait vraiment du souci. Tu sais, si jamais il la rencontre, il pourra lui en parler.

— Ce ne sont pas mes oignons, répond Alison.

Elle m'examine encore quelques secondes avant de secouer finalement la tête pour ensuite s'éloigner.



En sortant de l'école cet après-midi-là, j'ai la surprise de trouver Nick qui m'attend à mon arrêt d'autobus.

Mais je ne suis pas étonnée de lui voir le bras gauche en écharpe.

— Une fracture ?

— Une foulure, c'est tout.

— Seras-tu capable de distribuer tes journaux ?

Le mercredi après l'école, Nick se présente à un point de chute pour charger des paquets de journaux dans un panier à roulettes. Il tire le chariot d'une main et lance de l'autre les journaux roulés sur le pas de porte des maisons.

— Je me débrouillerai, répond-il.

— Ne devrais-tu pas être en route à l'heure qu'il est ?

Ce n'est pas que je ne veuille pas le voir.

— J'ai un peu d'avance, me dit-il. Viens.

Il m'emmène dans un petit restaurant situé de l'autre côté de la rue, en face de l'école. À l'heure de midi et presque tous les jours après les heures de cours, il est pris d'assaut par les élèves. Mais aujourd'hui, pour une raison ou une autre, l'endroit est tranquille. Nous achetons des colas au comptoir que nous emportons jusqu'à un box situé au fond – Nick adore les box du fond. Je me glisse sur la banquette et Nick s'assoit en face de moi.

— Je regrette d'avoir agi comme je l'ai fait, d'accord ? commence Nick.

Il s'attend peut-être à m'entendre dire d'accord, bien sûr, aucun problème. Il y a des gens comme ça. Ils se conduisent comme des imbéciles et quand ils

viennent présenter leurs excuses, ils s'attendent à ce qu'on efface tout. *Je me suis excusé, d'accord? Que veux-tu de plus?*

Je sirote mon Coke.

Nick se penche vers moi par-dessus la table. C'est la première fois depuis un bon bout de temps qu'il me prête réellement attention.

— Hé, Robyn? J'ai dit que j'étais désolé. Alors tout va bien, non?

— C'est agréable d'entendre quelqu'un présenter des excuses plutôt que de me dire de m'occuper de mes oignons ou de me planter là sans un mot. Ce qui, au cas où cela t'intéresserait, est le genre de traitement qu'on m'a servi toute la semaine.

— Je suis vraiment désolé, dit-il.

Bon sang, quand il plonge comme ça ses yeux violets dans les miens, je ne peux que le croire.

— Je deviens tellement enragé, par moments.

Ce n'est pas la première fois qu'il admet devant moi qu'il a de la difficulté à gérer sa colère.

— Mais je fais un effort, je fais tout ce que je peux.

Il tend le bras et pose sa main, sa main droite, sur la mienne.

— Je sais, Nick. J'ai eu une mauvaise journée, c'est tout. Morgan m'a envoyée paître. Billy me traite comme si j'étais Judas. Et ce garçon, Kenny Merchant, m'a dit d'aller me faire pendre ailleurs.

Et je le vois, pendant une seconde: cet éclat de surprise dans ses yeux, comme un éclair dans un ciel

d'été – on croit l'avoir vu, mais avant qu'on en ait la certitude, il s'est évanoui.

— Tu le connais, Nick ?

— Qui ça ? fait-il comme s'il n'avait pas bien entendu.

J'aurais probablement cru à sa sincérité si je n'avais pas surpris cet éclair dans ses yeux.

— Kenny Merchant. Tu le connais ?

— Pourquoi ?

— *Pourquoi* ? Parce qu'il sait peut-être quelque chose sur une fille qui a disparu.

Je lui raconte l'histoire. En entendant le nom de Trisha, il baisse les yeux vers la table.

— Comme ça, tu le connais ?

Il hausse les épaules, mais il le fait tout de guingois parce que seule son épaule droite se lève.

— Non, répond-il.

— Ah bon ? Parce qu'il a résidé à Somerset, lui aussi.

Quiconque nous observerait pourrait croire qu'il me regarde droit dans les yeux. Mais ce n'est pas le cas. Ce n'est plus le cas. Son regard a légèrement dérapé vers la droite pour ne pas croiser le mien.

— Il devait y être avant que j'arrive, fait-il.

— Tu es sûr ?

Nick se crispe, apparemment furieux que je mette en doute ses paroles.

— Le père de Trisha est un ami du mien.

Nick aime bien mon père. Je crois même qu'il l'admire. Mais il n'en démord pas.

— Désolé, dit-il, mais je ne connais pas de Kenny je ne sais qui. Il faut que j'aille travailler.

Il lève son verre – de la main droite – et le vide. Puis il se lève et sort de la monnaie de sa poche arrière. Toujours avec la main droite. Il jette quelques pièces sur la table.

— Qu'est-ce que tu leur as dit, Nick ?

— Dit quoi ?

— Devine, Nick. Ce qui est arrivé à ton bras.

— Robyn, il ne faut pas que j'arrive en retard. Je vais avoir des ennuis.

Je me lève et lui emboîte le pas jusqu'à l'extérieur du restaurant.

— Leur as-tu dit ce qu'il t'avait fait ?

— Dit à qui ?

— Aux intervenants de Somerset.

Je m'efforce de ne pas perdre patience.

— Leur as-tu dit ce que Glen t'a fait ? Tu pourrais le signaler, Nick. S'il t'a brutalisé, tu pourrais porter plainte.

— Robyn, laisse-moi tranquille avec ça, tu veux ? fait-il.

Il semble contrarié.

— Ils ont bien dû te demander comment c'était arrivé.

— Je te l'ai déjà dit. Je suis tombé. Pas de quoi faire une histoire.

— Nick, je l'ai entendu chez ta tante. Je l'ai rencontré, tu t'en souviens ?

Son autobus s'approche en roulant pesamment. Nick fait un pas vers moi et me donne un léger baiser. Il a les lèvres douces et tendres, et je l'enlace gentiment, pour ne pas lui faire mal.

— Je te rappelle plus tard, me dit-il. Si je peux, d'accord ?

— D'accord.

Je le regarde grimper dans l'autobus, sa main droite soutenant son bras gauche en écharpe jusqu'à ce qu'il doive montrer sa carte de transport. Puis je le vois se retourner et remonter l'allée centrale pour s'asseoir près de la fenêtre. Il me regarde tandis que l'autobus démarre. Il me regarde et me fait même un sourire, et je me dis qu'il doit penser que je l'ai cru. Il doit penser que j'ignore qu'il ment. Mais je sais qu'il ment. À propos de Kenny, à propos de Glen, et quand il prétend être tombé. J'en ai la certitude.

## 9

En rentrant à la maison, je trouve ma mère en peignoir, blottie dans le canapé, les cheveux enveloppés dans une serviette. La télévision est allumée, à ma grande surprise. Ma mère ne regarde guère la télé, et encore moins les reprises d'émissions comiques. Mais c'est pourtant ce qu'elle fait quand j'arrive. Elle est aussi en train d'avalier de la crème glacée qu'elle puise à la cuiller directement dans le pot, autre chose qu'elle ne fait jamais. Ou du moins, qu'elle ne fait plus depuis la période qui a suivi sa rupture avec mon père. Elle m'affirmait à l'époque que cette séparation était la meilleure chose à faire, mais elle pleurait beaucoup quand elle croyait que je ne pouvais pas l'entendre (tard le soir, surtout) et elle a avalé suffisamment de crème glacée pour rafraîchir le gosier des habitants d'une petite ville pendant tout un été. Il lui a fallu deux mois d'exercices acharnés au gymnase pour faire fondre tous les grammes superflus qui s'étaient logés sur son postérieur et ses cuisses.

— Ted et toi prenez toujours une pause, maman ?

— Je ne tiens pas vraiment à en parler, Robyn.

Elle engouffre une autre cuillerée de crème glacée.

Le problème, c'est que moi je tiens à en parler.

— Est-ce que Ted a rompu, maman ? Est-ce que c'est pour cette raison que tu te conduis comme ça ?

Je ne vois pas quoi d'autre pourrait la rendre aussi malheureuse.

Elle empoigne la télécommande et éteint la télé. Puis, elle remet le couvercle sur le pot de crème glacée, se lève et gagne la cuisine. Je lui emboîte le pas.

— C'est ce qui s'est passé, maman ? Ted t'a larguée ?

Elle replace le pot de crème glacée dans le congélateur avant de se tourner vers moi.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas en parler, Robyn. Point à la ligne.

Elle semble impatiente et contrariée que quelqu'un – moi en l'occurrence – ait interrompu sa petite orgie de télé et de crème glacée. Elle affiche de plus en plus souvent cette attitude depuis quelque temps. Je n'aime pas ça et je ne vois pas pourquoi je devrais m'en accommoder.

— Je m'en vais chez papa.

— Non, tu restes ici.

— Je peux aller chez papa quand ça me plaît.

— Tu es restée chez lui toute la fin de semaine et tu y es allée deux fois cette semaine après l'école. Tu devrais passer davantage de temps avec moi.

— Pourquoi? Pour te regarder broyer du noir et m’entendre répondre, chaque fois que je te demande ce qui se passe, que tu ne veux pas en parler?

Elle s’adoucit un peu.

— Je suis désolée, dit-elle. Écoute, pourquoi n’irions-nous pas souper quelque part, seulement toi et moi? Il y a longtemps que nous ne l’avons pas fait. Je vais m’habiller. Qu’en penses-tu?

J’accepte la proposition. Plus pour lui faire plaisir que parce qu’il y a la moindre chance qu’elle me confie ce qui ne va pas. Je fais bien de ne pas nourrir d’attentes.

Nick m’appelle sur mon cellulaire pendant notre sortie au restaurant, mais j’ai laissé mon téléphone à la maison parce que je voulais que rien ne vienne interrompre notre soirée ensemble. Mais il se trouve que n’importe quelle interruption (ouragan force huit, tornade dévastatrice...) serait la bienvenue. Ma mère n’est pas d’humeur bavarde – sur quelque sujet que ce soit.

En rentrant à la maison, j’écoute le message que m’a laissé Nick. Il doit passer demain au centre-ville après l’école, sur son trajet de retour à Somerset. Il m’indique l’endroit où il sera et me demande si on peut s’y retrouver. Il ajoute que si ça m’est impossible, ce n’est pas grave. Je ne sais pas trop ce que je dois en penser.



Le lendemain matin, j’ai rendez-vous chez le dentiste, et je n’ai donc pas à me rendre à l’école à la

première heure. Il est presque midi quand j'en sors, les dents resplendissantes, si bien qu'au lieu de filer directement à l'école, je fais un arrêt chez mon père. Je suis convaincue que M. Jarvis lui a dit quelque chose à propos de Nick. J'ai envie de lui demander de quoi il s'agit. Et je tiens à lui poser la question en personne, pour lire sur son visage s'il cherche à s'esquiver.

Comme il ne répond pas à mon coup de sonnette, j'entre avec ma clef. Il est absent et je me prépare un casse-croûte. Il n'est toujours pas apparu quand j'ai terminé mon repas, et je redescends. Je sors sur le trottoir et vois un homme sortir d'une voiture garée tout près. C'est Carl Hanover. Il se force à sourire, mais je remarque ses yeux profondément cernés et ses traits fatigués. Je l'imagine assis près du téléphone aux côtés de son épouse malade, attendant qu'il sonne, voulant *désespérément* l'entendre sonner.

— Bonjour, Robyn. J'ai parlé à ton père l'autre jour. Il m'a dit que tu allais te renseigner à l'école, savoir si quelqu'un a entendu parler de Trisha ou a une idée de l'endroit où elle peut se trouver. Tu ne peux pas savoir à quel point Denise et moi apprécions ton geste.

Je lui explique que je n'ai rien pu trouver. J'évite de lui parler de Kenny parce que je me suis par deux fois cassé le nez sur son mutisme et je ne tiens pas à ce que M. Hanover nourrisse de faux espoirs.

— Quoi qu'il en soit, nous apprécions ton aide, Robyn.

Il tire une enveloppe de sa poche.

— J'allais justement déposer ça pour ton père. Je lui ai déjà donné une photo de Trisha, mais elle n'était pas très bonne. Elle ne s'est jamais fait photographier à l'école. Voici quelques photos que sa mère a prises. J'ai pensé qu'elles pourraient être utiles.

— Mon père n'est pas chez lui. Mais si vous voulez, je pourrai les lui remettre plus tard.

Un vrai sourire éclaire son visage triste aux traits tirés.

— Tu le ferais ?

Il me tend l'enveloppe.

— Sa mère n'en dort pratiquement plus. Elle espère encore que Trisha va appeler, en vain.

Il secoue la tête.

— Je parie que tu n'as jamais donné à tes parents l'occasion de se faire du souci, hein ?

Je lui réponds que je n'en suis pas si sûre.



En arrivant à l'école, je pars à la recherche de Morgan et Billy. J'ai appelé Morgan à deux reprises hier soir, mais elle ne m'a pas rappelée. Je me demande si elle m'en veut encore. J'ai également téléphoné à Billy, avec le même résultat. Je me fais encore plus de souci pour Billy. J'ai l'habitude de voir Morgan monter sur ses grands chevaux – il y a bien des choses qui la mettent en colère. Mais je n'ai pas l'habitude de voir

Billy paraître aussi blessé et aussi humilié. J'aimerais me rassurer en constatant qu'il va bien.

Je ne les trouve ni l'un ni l'autre.

Je pense encore à eux tandis que j'attends au coin de la rue où Nick m'a donné rendez-vous. Arrivée avec quelques minutes d'avance, j'inspecte les rues bondées dans l'espoir de repérer un beau garçon élancé qui a le bras gauche en écharpe. Mais c'est Kenny Merchant que j'aperçois. Il descend nonchalamment la rue dans ma direction. Après mon entretien avec Alison, j'ai la conviction que si quelqu'un a une idée de l'endroit où se cache Trisha, ce ne peut être que lui. Il est tout près de moi à présent, mais ne m'a pas remarquée. Je me place en travers de son chemin.

— Hé! proteste-t-il, contrarié de rencontrer un obstacle.

Puis il me reconnaît. Il secoue la tête et cherche à me contourner.

— Il faut que je parle à Trisha et je crois que tu sais où elle est.

Il poursuit son chemin comme s'il ne m'avait pas entendue. Bon sang, je commence à en avoir assez de ses manières de rustre. Je l'agrippe par le bras.

— Allez, Kenny, il faut que tu me dises où elle est. C'est important. Sinon...

— Sinon quoi? Qu'est-ce que tu vas faire, hein?

Il n'est pas beaucoup plus grand que moi, mais a l'air du genre de gars à ne pas craindre la bagarre, et peut-être même à aimer ça.

— Tu vas appeler les flics? À ton aise. Je leur dirai la même chose que ce que je t'ai dit: j'ignore où elle est. Et tu veux savoir? Ils s'en fichent. Ils ne sont même pas à sa recherche. Elle n'a rien fait de mal.

J'aimerais lui dire que s'il continue à se taire, la mère de Trisha ne s'en remettra pas. J'aimerais lui parler de l'état de santé de sa mère, au cas où il ignorerait qu'elle est gravement malade. J'aimerais faire appel à sa compassion. Je serais même prête à croire, après ce que m'a dit Alison, qu'il est capable de compassion. Mais je ne sais plus si cela en vaut la peine.

Je le regarde droit dans les yeux.

— Tu as l'air plutôt au courant, Kenny. Tu as l'air d'en savoir, des choses, pour quelqu'un qui prétend ne rien savoir.

Il me lance un regard dur et glacial. Son expression me rappelle celle de Nick quand il est en colère. Puis Kenny fait un geste que jamais Nick ne se serait permis. Il m'attrape par le collet, brutalement, et m'attire vers lui, si près que je sens son haleine sur mon visage et aperçois les paillettes noires dans ses yeux brun terne.

— Ne t'approche plus de moi, lâche-t-il. Tu as compris?

Il me repousse si violemment que j'en perds l'équilibre. Je fais des moulinets avec les bras à la recherche d'un point d'appui. En vain. Je me sens basculer en arrière et me ramasse un peu sur moi-même pour atterrir sur le derrière ou même sur le dos, plutôt que sur la tête.

Mais je ne touche pas le trottoir. Quelqu'un m'atrape au vol par la taille et stoppe ma chute. Puis, ce même quelqu'un me remet sur mes pieds.

— Où est-ce que tu te crois, à agir comme ça ?

C'est la voix de Nick. Et il adresse cette question à Kenny, pas à moi.

— En quoi ça te regarde ? rétorque Kenny.

Je sens se crispier le bras de Nick autour de ma taille. Nick doit avoir l'air menaçant parce que je vois Kenny reculer, mais seulement d'un demi-pas.

— Elle était en train de me casser les pieds, d'accord ? Même si ça ne te regarde pas, je peux te dire que c'est une sacrée emmerdeuse !

Tiens donc. Nick m'avait dit ne pas connaître Kenny. Mais Kenny, lui, semble bien connaître Nick.

— Quand tu bouscules ma petite amie, ça me regarde ! réplique Nick.

*Sa petite amie !* Je m'écarte légèrement pour regarder Nick. Il me tient encore fermement par la taille. Même avec son bras en écharpe, il a l'air féroce. Il est plus grand que Kenny, un peu plus costaud aussi. Il dévisage Kenny comme s'il le mettait au défi de tenter un geste – n'importe lequel.

— Je n'ai rien, dis-je à Nick dans un murmure.

— Tu vois ? fait Kenny qui a retrouvé sa morgue et avance d'un pas. Elle n'a mal nulle part. Alors où est le problème ?

— Si tu remets la main sur elle, il y en aura un, de problème, rétorque Nick.

Il soutient le regard de Kenny pendant quelques secondes et c'est Kenny qui le premier détourne les yeux. Il me fusille du regard, peut-être dans l'espoir de m'intimider, car de toute évidence, il n'impressionne pas Nick.

— Tu as compris ? insiste ce dernier.

— Ouais, j'ai compris.

Ils se défont encore du regard jusqu'à ce que Kenny cligne des paupières et tourne les talons pour ensuite s'éloigner. Nick le suit des yeux un moment avant de me relâcher. Il m'inspecte de pied en cap.

— Il t'a fait mal ? demande-t-il.

Je secoue la tête. Je repense à ce qu'il a dit. Petite amie. Il a parlé de moi comme de sa petite amie.

— Viens, me dit-il.

Il glisse encore son bras droit autour de ma taille et m'entraîne vers un café. Nous entrons, commandons un chocolat chaud pour moi et un café ordinaire pour lui, et nous allons nous asseoir près de la fenêtre. Je n'arrête pas de penser à ce qu'il a dit, à ces deux mots glorieux que j'aimerais tant le réentendre prononcer. Ce qu'il aurait peut-être fait si j'avais voulu qu'on en reste là.

— Je croyais que tu ne connaissais pas Kenny Merchant, Nick.

Nick ne semble ni gêné ni honteux de se faire prendre en flagrant délit de mensonge. Mais il ne s'esquive pas, cette fois. Il me regarde droit dans les yeux.

— J'ai une dette envers lui. Quand un gars t'a rendu service et que quelqu'un se met à poser des questions sur lui, tu tiens ta langue.

— Qu'est-ce que c'est que ça? Un genre de code d'honneur viril?

Il secoue la tête en poussant un soupir, comme si je n'avais rien compris, comme si nous vivions dans deux mondes totalement différents. Ce qui est le cas, je présume.

— Il y avait deux types au centre où je résidais avant d'être placé à Somerset. Des gars violents, tu sais. De vraies brutes. Quand je suis arrivé, ils m'ont fait la vie dure. *Mais vraiment* dure. Tu vois ce que je veux dire, Robyn?

Je l'imagine très bien, à l'entendre insister ainsi.

— Il n'y avait pas de personnel sur place?

Nick se met à rire, mais son rire n'a rien de joyeux.

— Rien à redire sur le personnel, répond-il. Mais ils ne pouvaient pas être partout à la fois. Ils ne pouvaient pas surveiller toutes les chambres toute la nuit. Ils ne pouvaient pas surveiller tout le temps les douches. Ni la buanderie. Tu comprends?

Je vois le tableau.

— Kenny m'a défendu, poursuit Nick. Il connaît Joey, par l'entremise de son cousin.

Joey est le demi-frère de Nick. Il purge une peine de prison après avoir été reconnu coupable de négligence criminelle ayant causé la mort.

— Kenny n'était pas obligé de m'aider, mais il l'a fait. Et quand un gars se donne du mal pour toi, tu lui dois quelque chose.

— Je pense qu'il doit savoir où est Trisha.

Nick secoue la tête.

— Tu ne peux pas continuer à te mêler de la vie des autres comme tu le fais, me dit-il.

— Je te demande pardon ?

— Les gens n'ont pas tous besoin que tu te mêles de leurs affaires. Dans mon cas, d'accord, c'était une bonne chose, je pense, et j'apprécie que tu l'aies fait.

J'ai tiré Nick du pétrin – d'un *sérieux* pétrin – il y a deux mois.

— Tu *penses*? Et que veux-tu dire, par *les gens*? À t'entendre, on dirait que je passe mon temps à fouiner dans les affaires des autres.

Franchement, j'estime que j'en ai fait autant que Kenny pour lui, sinon plus. Mais de toute évidence, il n'éprouve pas à mon égard autant de gratitude qu'il en ressent pour Kenny.

Il cherche à prendre ma main, que je retire aussitôt de la table pour la poser sur mon genou. Il secoue encore la tête.

— Tu m'as empêché de commettre une bêtise et je t'en suis reconnaissant, me dit-il. Sincèrement. Mais tu as tendance à te mêler de choses qui ne te regardent pas, comme cette histoire de fille disparue ou ce truc avec Glen...

— Glen, qui t'a tordu le bras ou qui t'a frappé ou qui a fait ce qui te vaut ce bras en écharpe? Glen à qui tu dois probablement aussi ce joli bleu sur ton avant-bras? C'est ça que tu appelles un *truc*?

Il me dévisage un instant.

— Je ne peux jamais dire si c'est ta mère ou ton père qu'on croirait entendre quand tu parles ainsi. Je pense que c'est une combinaison des deux.

— Une fille a disparu, Nick.

Pas de réaction.

J'attrape mon sac et en retire l'enveloppe que m'a remise M. Hanover. Je l'ouvre et en retire une photo de Trisha que je plaque sur la table sous ses yeux.

— Voilà. Voilà la fille dont je parle, pour que nous nous comprenions bien. C'est une fille en chair et en os, avec des parents en chair et en os qui sont malades d'inquiétude.

Nick baisse les yeux sur la photo.

— Tu veux dire *un parent*, dit-il sans lever le nez. Au singulier. Sa mère. Le gars, ce n'est pas son vrai père, n'est-ce pas?

— Et alors? Tu crois que seuls les *vrais* pères aiment leurs enfants?

Comme je connais Nick, et son expérience personnelle, c'est probablement son opinion. Mais... attendez un peu!

— Comment le sais-tu? À moins que tu ne connaisses pas Trisha Carnegie comme tu ne connais pas Kenny Merchant?

Il relève ses yeux violets de la photographie pour les poser sur moi.

— Ton père est quelqu'un de super, Robyn. Et je ne le dis pas parce qu'il a réussi, ou parce qu'il est drôle et qu'il est juste – je parle de son attitude envers les gens. Je le trouve super parce qu'il se soucie de toi. Il t'aime vraiment. Et ta mère ? Elle est intelligente et peut donner du fil à retordre à n'importe qui, mais elle t'adore elle aussi. Je crois qu'il n'y a rien qu'elle ne ferait pas pour toi. Sais-tu ce que cela fait de toi ?

— Quoi donc ? Essaies-tu de me dire que je suis une enfant gâtée ?

— J'essaie de te dire que tu as de la chance. Tu as de la chance d'avoir deux parents qui se soucient plus de ce qui t'arrive que de ce qui leur arrive à eux. Il y a bien des jeunes que je connais, des jeunes de Somerset, des jeunes qui fréquentent la halte-rencontre du centre-ville, qui n'ont pas cette chance. Beaucoup se sont enfuis de chez eux parce qu'un parent, quand ce n'est pas les deux, ne peut pas les supporter, se fiche pas mal de ce qui peut leur arriver, ou bien ne veut tout simplement plus les voir dans le décor, point à la ligne. Certains n'ont même pas de parents. Certains ont été ballottés de foyer d'accueil en famille d'accueil durant toute leur vie. Personne au monde ne s'intéresse à leur sort.

Il me tend de nouveau la main, mais je refuse encore de la prendre.

— Robyn, t'es-tu demandé une seconde si cette fille que tu cherches n'avait pas une bonne raison de fuguer ?

— Sais-tu où elle se trouve, Nick ?

Il me regarde droit dans les yeux.

— Non, répond-il tout net, sans une fraction de seconde d'hésitation. Mais pour parler franchement, même si je le savais, je ne pense pas que je le dirais, à toi ou à quiconque, à moins qu'elle m'en donne l'autorisation.

— Merci bien pour la confiance.

— As-tu déjà fugué, Robyn ?

— Bien sûr que non.

— Eh bien moi, je l'ai fait. Bien des fois. Je fuguais généralement quand j'avais trop la frousse de rester à la maison, tu sais, à cause du type avec qui vivait ma mère.

Il parle de son beau-père. De l'homme qui aimait tabasser les autres. De l'homme à qui Nick doit la cicatrice qui lui barre le côté droit du visage en diagonale. De l'homme qui a fait de Nick un orphelin.

— Je fuguais et je m'arrangeais pour rester au large le plus longtemps possible. Et tu sais, Robyn ? Si quelqu'un de ma connaissance avait dit à mon beau-père où j'étais...

Il secoue la tête avant de poursuivre.

— Tu n'as aucune idée de ce qui peut se passer dans la famille de Trisha, tout comme tu ne sais rien de ce qui se passe réellement chez ma tante.

Hé, minute! Qu'est-ce qu'il insinue?

— Mais tu dois respecter les autres et leur vie privée, reprend-il. Comprendre qu'ils ont des raisons d'agir comme ils le font.

— Et sa mère, alors? Elle va vraiment très mal.

— C'est sa mère à *elle*, pas la tienne. C'est donc à *elle* de décider.

— Allons, Nick. Tu *connais* Kenny. Et je suis persuadée que Kenny est au courant de quelque chose. Tu pourrais m'aider à savoir ce qu'il cache.

Il secoue la tête.

— J'ai une autre raison de la chercher, Nick. Une raison personnelle...

C'est alors que j'aperçois Beej. Elle franchit le seuil du restaurant au moment où Nick tourne la tête vers la fenêtre. Elle réajuste la courroie de son sac à dos usé et se dirige vers notre table, ses yeux passant en alternance de moi à Nick pour se poser encore sur moi. Elle tend la main pour toucher l'épaule de Nick et attirer son attention quand son regard tombe sur la photo de Trisha posée sur la table entre nous deux. Elle interrompt son geste à mi-parcours et fixe la photo, bouche bée. Elle ne parvient pas à en détacher les yeux. Elle la connaît, me dis-je. Beej connaît Trisha Carnegie. Mais par quel hasard?

Je repense à ma première rencontre avec Beej. Elle était assise devant l'entrée de la halte-rencontre et quelqu'un avait sifflé. J'avais tourné la tête et aperçu une silhouette familière – Kenny – sur le trottoir d'en

face. Il était resté planté là, le temps d'avaler un hot-dog, puis s'était éloigné. À l'époque, je n'avais pas fait le rapprochement. Il ne m'était même pas venu à l'esprit que c'était peut-être lui qui avait sifflé. Mais aussitôt après le départ de Kenny, Beej avait annoncé qu'elle devait s'en aller. Allait-elle retrouver quelqu'un ?

Trisha connaît Kenny.

Kenny a vécu un certain temps dans la rue.

Beej passe beaucoup de temps dans la rue.

Connaît-elle Kenny, elle aussi ?

Le jour où je l'ai rencontrée, était-ce pour aller retrouver Kenny qu'elle a décampé ? Le sifflement était-il un signal ?

Beej lève les yeux de la photo de Trisha pour les baisser sur Nick, qui vient de se rendre compte d'une présence derrière lui, sans savoir encore de qui il s'agit. Il se retourne sur sa chaise et Beej le fixe dans les yeux en secouant lentement la tête, comme si elle refusait de croire ce qu'elle pensait voir. Elle me décoche un regard signifiant clairement qu'elle me tient responsable, puis commence à battre en retraite, tandis que Nick se redresse sur sa chaise.

— Beej ?

Il ne semble pas comprendre pourquoi elle s'éloigne ainsi. Il regarde dans la même direction qu'elle, vers la photo posée sur la table, et écarquille les yeux.

— Hé, Beej...

Elle tourne les talons et sort en vitesse du restaurant. Nick quitte la table et se lance à sa poursuite. Ils se sont

tous deux volatilisés quand je sors à mon tour sur le trottoir. J'attends dix, quinze-vingt minutes, persuadée que Nick va revenir. Mais il ne réapparaît pas.



Je suis installée dans le coin séjour du loft de mon père quand celui-ci arrive. Ma présence chez lui semble un peu l'étonner.

— T'es-tu disputée avec ta mère ? me demande-t-il.

— Non. Pourquoi ?

— Cette mine que tu fais. Quelque chose ne va pas.

Je lui tends l'enveloppe contenant des photos de Trisha que Carl Hanover m'a confiée. C'est pour la lui remettre que je suis passée chez lui.

Il jette un coup d'œil sur les photos.

— Tu es sûre que tout va bien entre ta mère et toi ? insiste-t-il.

— Papa, je te l'ai dit. Nous ne nous sommes pas disputées.

— Alors, elle va bien, n'est-ce pas ? Parce que l'autre soir, elle paraissait soucieuse, je l'ai bien vu.

— Elle va bien, papa.

Mais je ne peux pas m'en empêcher. Je détourne les yeux un quart de seconde et il le remarque – rien ne lui échappe. Il devine aussitôt que je ne lui dis pas toute la vérité. Il n'insiste pas, toutefois, car il sait aussi que ma mère tient farouchement à sa vie privée et que je lui ai promis de la respecter.

— Alors, si ça ne concerne pas ta mère, qu'est-ce qui te tracasse, Robbie ?

Son inquiétude et son intérêt me semblent sincères, mais je garde le silence et là encore, il n'insiste pas.

— Il est tard, dit-il. As-tu faim ? Je vais préparer le souper.

Il se dirige vers la cuisine et je lui emboîte le pas. Je le regarde inventorier le contenu du réfrigérateur.

— Une omelette, ça te dit ? Avec une salade. Du pain légèrement grillé, comme tu l'aimes ?

Il sort des œufs, des champignons et du fromage.

— C'est à propos de Nick, lui dis-je enfin.

— Ah bon ? répond-il sans paraître surpris.

— On t'a parlé de lui, hein, papa ? Je le sais à ta façon de réagir chaque fois que je mentionne son nom.

Mon père pose tous ses ingrédients sur le plan de travail et se tourne vers moi. Il a soudain la mine si grave que la peur me gagne.

— Je ne sais pas grand-chose, Robbie. J'ai seulement entendu dire que tout ne marche pas comme sur des roulettes pour lui, ces temps-ci.

— Que veux-tu dire ? Qu'est-ce qu'on t'a raconté ?

— Tu sais que je l'aime bien, n'est-ce pas, Robbie ? Il a commis quelques jolies bêtises, mais je pense qu'il a un bon fond. Tu le sais, hein ?

J'acquiesce, mais je me sens un peu nauséuse.

— Et je sais que tu l'aimes bien, poursuit mon père. Que tu l'aimes peut-être beaucoup. Mais tu connais

aussi ses antécédents et tu en sais assez sur ses... euh... *problèmes* pour être consciente que parfois, Nick ne se facilite pas vraiment la tâche.

Je n'y tiens plus.

— Qu'est-ce qu'on t'a raconté, papa ? Est-ce que cela a un rapport avec un type qui s'appelle Glen ?

Mon père me regarde avec stupéfaction.

— Nick t'a parlé de lui ? me demande-t-il.

— Je l'ai moi-même rencontré. Et j'ai dit à Nick qu'à sa place, je le signalerais à la police.

Une expression étrange passe sur le visage de mon père.

— Robbie, me dit-il, Glen *fait partie* de la police. C'est ce que j'ai appris.

*Hein ?*

— Je l'ai rencontré, papa. D'une certaine manière, disons. Ce type est un *flic* ?

— Agent patrouilleur, répond mon père. Et il est compétent.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

— Que Nick et sa tante ne s'entendent pas si bien que ça. Et que Nick ne sera peut-être pas apte à vivre chez elle quand il sortira de Somerset. Il devra peut-être aller demeurer en foyer de groupe. Nick n'a guère connu la stabilité ces dernières années, Robbie. Peut-être ne sait-il pas comment s'y prendre.

— C'est ce que *Glen* raconte.

— Robbie...

— T'a-t-il dit qu'il avait blessé Nick ?

Mon père fronce les sourcils.

— Blessé ? Comment ça ?

— Ils se sont bagarrés, je ne sais trop. Nick a le bras tout amoché.

Mon père me lance un drôle de regard.

— Qu'est-ce qu'il y a, papa ?

— Nick et Glen se sont battus ?

Je hoche la tête.

— Qui a commencé ?

— Je n'en sais rien.

— Comme je connais Nick, cela pourrait très bien être lui.

— Papa !

Je n'arrive pas à croire qu'il puisse dire une chose pareille. Qu'il rejette la faute sur Nick.

— Tout ce que je dis, Robbie, c'est qu'il y a toujours deux versions dans une histoire et nous ne les connaissons pas toutes les deux. Mais je sais que Glen Ross est un policier respecté et que Nick est un ado qui a du mal à dominer sa colère.

Il ajoute d'une voix plus douce.

— Quand je te dis que j'aime bien Nick, je ne mens pas. Je crois qu'il a beaucoup de potentiel.

— *Potentiel ?*

— Mais je pense également que tu devrais faire attention.

— *Attention à quoi ?* Crois-tu vraiment que Nick pourrait s'en prendre à moi ?

— Physiquement, tu veux dire ? répond mon père, perplexe. Non, mais je crois qu'il pourrait te briser le cœur.

Pourquoi me sort-il ce genre de choses ? Nourrirait-il les mêmes craintes que ma mère ? Préférerait-il que je sorte avec quelqu'un de plus... normal ? Et pourquoi est-il si prompt à conclure que le problème vient de Nick et non de ce flic ?

— Je n'essaie pas de te dissuader de sortir avec Nick, Robbie. Je ne prétends pas qu'il va te faire du mal. Je ne mens pas quand je te dis que je l'aime bien. Si je pouvais trouver un moyen de l'aider, je le ferais. Je veux uniquement te conseiller d'être prudente. Tu es ma fille. Je t'aime énormément et ne veux pas te voir souffrir. D'accord ?

Je lui réponds « d'accord », même si je suis loin de partager son avis.

Je me laisse convaincre de donner un coup de main à la préparation du repas. J'émince les champignons et râpe le fromage, et tandis que mon père fait cuire l'omelette, je prépare la salade. Mais je ne peux m'empêcher de penser à Nick durant toutes ces opérations, de songer à ses difficultés avec sa tante et à ses chances de régler ces problèmes avant de quitter Somerset, et au rôle que peut jouer Glen dans cette histoire. Je me fais du souci pour Nick. Il s'est donné tant de mal pour repartir du bon pied, il mérite vraiment que la vie lui réserve quelque chose de bien. J'aimerais le voir heureux, pour une fois.

Je mets de côté ces réflexions en m'attablant avec mon père devant le repas. J'ai le sentiment d'en avoir suffisamment entendu au sujet de Nick et j'engage la conversation sur l'affaire Carmine Doig.

— As-tu déniché quelque chose, papa ?

— Tu veux savoir si j'ai pu établir qu'il s'agissait effectivement d'un accident ?

Il hausse les épaules et enfourne un morceau de pain.

— La police se fie au rapport du chef pompier, qui qualifie l'incendie d'accidentel. En ce qui les concerne, l'affaire est classée. Je ne peux pas demander de précisions au chef pompier, puisqu'il est mort. J'ai tenté de convaincre la compagnie d'assurances de reconsidérer le dossier. Elle a déboursé une somme énorme. Mais ils ne veulent rien me dire. Ils se défilent tout le temps.

Cela me surprend.

— Maman dit toujours que tu serais capable de soutirer une confession à un curé.

— Je le pourrais si le curé en question était bien disposé à mon égard, répond mon père. J'ai eu quelques échanges avec le responsable du dossier. Disons simplement que la seule chose qu'il ferait pour moi serait d'envoyer des fleurs à mon enterrement.

— J'ai l'impression que tu es insatisfait autant du rapport du chef pompier que de la façon dont la compagnie d'assurances a traité la demande d'indemnité.

— Il y a quelque chose de louche dans le déroulement de toute cette affaire.

— Que veux-tu dire ?

— Un grand nombre de propriétaires placent leurs chevaux en pension chez Doig. Cinq chevaux ont péri dans l'incendie. Quinze autres en ont réchappé.

Il avale une autre bouchée de pain.

— Sur les quinze rescapés, quatorze appartiennent à d'autres propriétaires. Sur les cinq qui sont morts, quatre appartenait à Carmine Doig.

— Et alors ?

— Il y a ce garçon d'écurie qui habite dans un chalet au bout de la propriété. Il a raconté qu'il dormait quand l'incendie a éclaté. Il a dit que lorsqu'il est arrivé à l'écurie, ça flambait de partout et la fumée avait tout envahi.

— Ils n'avaient pas installé un système d'extinction automatique, avec tous ces chevaux ?

— Il y avait bien un réseau d'extincteurs, répond mon père. Mais il ne fonctionnait pas, il était en réparation. Entretien de routine. D'ailleurs, le chef pompier a indiqué dans son rapport que le feu avait pris dans l'équipement que les réparateurs avaient laissé sur place.

— Et le détecteur de fumée ?

— L'alarme s'est déclenchée. En plus de l'écurie et du chalet du garçon d'écurie, la propriété compte aussi une maison – une sorte de manoir, en fait. La famille Doig y séjourne parfois. Il arrive aussi que des propriétaires de chevaux y résident quelque temps. Un concierge y habite en permanence. Il était sur les lieux

cette nuit-là. C'est lui qui a appelé le service d'incendie. Mais la propriété de Doig se trouve en pleine campagne. Le poste de pompiers le plus proche est à vingt kilomètres, et il s'agit de pompiers volontaires. Ils connaissent leur boulot, mais il leur faut du temps pour arriver. Pendant que tout le monde attendait le camion d'incendie, le garçon d'écurie a commencé à faire sortir les chevaux. C'est ce qu'il m'a dit.

— Et tu ne le crois pas ?

— Je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas commencé par évacuer les chevaux de Doig. Après tout, Doig est son patron. Il a raconté que les stalles de ces chevaux se trouvaient tout au fond de l'écurie et qu'il a présumé que l'entraîneur s'occupait d'eux.

— Et tu en doutes ?

— Je lui ai demandé s'il avait vu l'entraîneur. Il m'a répondu qu'il faisait sombre et que la confusion régnait. Des chevaux affolés partout, beaucoup de fumée et des gens sur place qui n'arrangeaient pas les choses – un propriétaire et sa femme en visite, des gens de Floride, ainsi que le directeur d'une des firmes de construction de Doig. Ils ne savaient absolument pas comment s'y prendre pour maîtriser des chevaux pris de panique. Le garçon d'écurie raconte qu'il n'a pensé qu'à faire sortir le plus grand nombre de bêtes possible, et c'est ce qu'il a fait.

J'attends. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui le rend suspicieux.

— Les policiers ont rencontré ce gars. Ils ont aussi interrogé le chef pompier. Tout comme l'expert en sinistres.

— L'expert en sinistres ?

— La personne qui a le dernier mot sur l'issue d'une réclamation, qui décide si la compagnie d'assurances va dédommager l'assuré et détermine le montant qu'elle va lui verser.

— Et que s'est-il passé ? Est-ce que le garçon d'écurie a raconté une version différente à chacune de ces personnes ?

— Je sais ce qu'il a dit aux policiers et au chef pompier – j'ai lu les rapports. Je ne sais pas trop ce qu'il a raconté à l'expert en sinistres, mais je ne vois pas pourquoi son témoignage aurait été différent.

Je ne saisis pas.

— Son histoire tient donc la route, alors ?

— Oui, s'il dit la vérité, répond mon père en avalant une bouchée d'omelette.

Voilà qui répond à ma question. De toute évidence, mon père a des soupçons.

— Quelle partie de son témoignage te semble louche ?

— Je n'en suis pas sûr. Pour être franc, je ne suis même pas certain qu'il mente. Ce n'est pas tant ce qu'il a dit qui me gêne, c'est plutôt sa façon de me le dire. Il m'a semblé terriblement nerveux pour un gars qui débite la même histoire pour la cinquième, peut-être la dixième fois.

L'interphone se met à bourdonner. Mon père se lève et va répondre à la personne qui a sonné en bas. Cette fois, je reconnais la voix. C'est Carl Hanover. Mon père me lance un coup d'œil, comme s'il voulait s'excuser de cette interruption. Puis il appuie sur le bouton qui actionne l'ouverture de la porte d'en bas et invite Carl Hanover à monter.

Je ne crois pas qu'on puisse avoir une mine plus défaite que celle qu'affiche M. Hanover en pénétrant dans le loft de mon père.

— Désolé, Mac, dit-il. J'aurais dû t'appeler, mais j'étais dans le quartier et... Je n'arrive pas à me concentrer sur quoi que ce soit, on dirait.

Mon père lui dit de ne pas s'inquiéter et lui demande s'il veut manger quelque chose. M. Hanover décline l'invitation.

— Que dirais-tu d'un café ? lui propose mon père.

M. Hanover accepte et s'assoit à la table tandis que mon père va lui en chercher une tasse. Il fixe sur moi des yeux rougis et larmoyants, et j'en déduis que le pauvre gars n'a pas dormi depuis des jours. Trisha a beau en vouloir à sa mère de l'avoir épousé, et même si Kenny sympathise avec elle (quoiqu'il soit difficile d'imaginer Kenny sympathiser avec quiconque), le regard angoissé de cet homme me semble authentique et me touche.

Mon père pose une tasse de café devant lui.

— J'aimerais pouvoir t'annoncer que j'ai trouvé quelque chose, Carl, mais si je veux être franc, je dois

admettre que mes recherches n'ont rien donné. J'ai suivi la démarche habituelle – j'ai vérifié auprès de sa banque si Trisha avait utilisé sa carte bancaire. Elle ne l'a pas fait. Je suis allé dans tous les endroits que selon toi elle fréquente – le centre commercial, la bibliothèque, le parc au bord du lac. Personne ne se souvient d'avoir vu quelqu'un correspondant à la description que je leur ai donnée. J'ai également parlé à des gens qui passent beaucoup de temps dans la rue – des chauffeurs de taxi ou d'autobus, des livreurs de journaux... Personne ne l'a vue. Ou bien elle traîne ailleurs que dans le centre-ville, ou alors elle s'arrange pour rester à couvert.

À mesure que mon père débite son rapport, Carl Hanover semble se ratatiner sur sa chaise. Il enveloppe de ses deux mains sa tasse de café fumant. Je me demande comment réagirait mon père si jamais je disparaissais. Il ressemblerait beaucoup à M. Hanover, je suppose. Je songe également à ce qu'on doit ressentir à la place de M. Hanover, un homme que sa belle-fille n'a jamais accepté et dont la femme, déjà malade, est éprouvée physiquement par la fugue de sa fille. Sans compter que lui aussi doit se faire du souci pour Trisha.

— Robyn a cherché à glaner des renseignements auprès des élèves de l'école, ajoute mon père, mais elle a fait chou blanc. N'est-ce pas, Robbie ?

Je n'ai pas encore parlé de Kenny Merchant à mon père. Je ne lui ai pas parlé non plus de la réaction qu'a eue Beej en apercevant la photo de Trisha. Je cherche

à me convaincre que c'est parce qu'il n'y a pas vraiment grand-chose à en dire, mais ce n'est pas la vraie raison. J'ai surtout pensé à ce que m'a dit Nick – que les gens ont des motifs pour agir comme ils le font, et qu'on doit les respecter ; qu'il s'agit des affaires de Trisha, et non des miennes ; que c'est à Trisha de décider de rentrer chez elle ou non. J'ai aussi réfléchi à ce que Nick m'a dit à propos de mes parents, de ma vie de famille radicalement différente de celle que lui-même, Kenny ou Beej – et peut-être Trisha – ont connue.

Je revois aussi cette scène où Nick m'a rattrapé au vol et m'a serrée contre lui en disant à Kenny : *Quand tu bouscules ma petite amie, ça me regarde ! Si tu remets la main sur elle, il va y en avoir un, problème.* Nick qui m'a tenue contre lui, qui a lancé un avertissement – des menaces ? – à Kenny. Puis, je repense aux paroles de Nick, quand il a admis que même s'il savait où se trouvait Trisha, il ne m'en dirait rien. Autrement dit, quand il s'agit pour lui de quelque chose d'important, d'une affaire de principes, Nick ne me fait pas entièrement confiance. Pas encore. Et il ne m'accordera peut-être jamais sa confiance si je fais part de mes soupçons à mon père ou à M. Hanover.

Je repense à la question de mon père : *Qui a commencé ? Comme je connais Nick, cela pourrait très bien être lui.* Mon père qui est probablement persuadé que cela ne peut être que Nick, parce que sinon, il lui faudrait blâmer Glen, le bon flic. Et bien entendu, un flic, disons un ex-flic, est toujours prêt à croire un collègue

sur parole ou du moins à lui laisser le bénéfice du doute.

— Robbie? me relance mon père. Je viens de dire à Carl que tu n'avais rien trouvé à l'école. C'est bien ça?

— C'est ça.

Je fais la même erreur que tout à l'heure. J'oublie, juste une seconde, à qui je m'adresse et plutôt que regarder mon père droit dans les yeux, je garde le nez baissé sur mon assiette. Et quand je relève la tête, je le vois fixer sur moi un regard sévère, un regard qui n'échappe pas non plus à M. Hanover.

— Si tu sais quelque chose, Robyn, me dit celui-ci, ou si tu connais quelqu'un susceptible de savoir quelque chose, ou même si tu ne fais que soupçonner quelqu'un de savoir où elle se trouve, j'aimerais que tu m'en parles.

Il lance un coup d'œil à mon père, qui se tourne vers moi.

— Robbie?

— S'il y a des gens qui savent quelque chose, papa, ils refusent de me dire quoi que ce soit.

Et parce que c'est la pure vérité – bon sang, ça ne peut être plus vrai! –, je suis capable de soutenir le regard de mon père qui cherche à deviner si je cache quelque chose.

Mon père se carre contre le dossier de sa chaise et M. Hanover paraît dépité. Mon père ne me quitte pas des yeux. Il ne cherche pas à discuter, il n'insiste pas, mais je sais que ma réponse ne le satisfait pas.

— Tu devrais peut-être t'adresser de nouveau à la police, Carl, dit-il.

M. Hanover secoue la tête.

— J'ai pensé faire un arrêt au poste en venant ici. Mais ils ne font que nous répéter la même chose – qu'elle est assez grande pour abandonner l'école et quitter la maison aussi, si ça lui chante.

— J'ai gardé certains contacts, dit mon père.

Il est trop modeste. Il est resté en contact avec des tas de gens. Des gens de la police.

— Je vais voir si je ne peux pas faire activer un peu les recherches.

— Je préférerais que tu t'en charges toi-même, Mac, dit M. Hanover. Denise aussi. Elle a l'impression que les policiers ne prennent pas l'affaire au sérieux. Et après toutes les histoires abracadabrantes que leur a racontées Trisha...

Il pousse un soupir.

— Tout ce que je veux, ajoute-t-il, c'est connaître l'endroit où je peux la trouver pour au moins essayer de lui parler.

— Bien sûr, fait mon père. Si c'est ce que tu veux...

Puis, il ajoute :

— J'aurais besoin de ton aide pour autre chose, Carl, ajoute-t-il. J'ai essayé d'obtenir un rendez-vous avec Trevor Bailey.

Qui est Trevor Bailey ?

M. Hanover cligne des paupières.

— Trevor? Qu'est-ce que tu lui veux, à Trevor? demande-t-il.

— Je fais enquête sur l'incendie survenu chez Doig. Si j'ai bien compris, c'était lui l'expert en sinistres chargé du dossier. Tu travailles avec lui, non?

Je tombe des nues. Voilà que M. Hanover serait relié de près ou de loin à l'enquête que mène mon père. Cela expliquerait-il le regard que lui a lancé Vern, l'autre jour à *La Folie*, quand mon père a mentionné son nom pour la première fois?

M. Hanover hoche la tête.

— J'enquête pour le compte d'un client, précise mon père, mais je me heurte à un mur de silence. Apparemment, ton patron a fait passer le mot et personne ne veut me parler.

— Je ne comprends pas, fait M. Hanover. Je ne comprends pas qu'il y ait matière à enquêter...

— Trevor t'en a-t-il touché un mot, Carl? T'en a-t-il parlé?

— Non. Je n'ai pas passé beaucoup de temps au bureau depuis la rechute de Denise. Que se passe-t-il, Mac? Es-tu en train de me dire que tu ne crois pas à la thèse de l'accident? Parce que si j'ai bien compris, le chef pompier a conclu que...

— Il faut que je parle à Trevor Bailey, l'interrompt mon père. J'ai quelques questions à lui poser. J'aimerais également savoir s'il a parlé à Howie Maritz et si oui, ce que celui-ci lui a dit.

M. Hanover répond qu'il va voir ce qu'il peut faire. Puis il ajoute qu'il doit filer.

— Juste une minute, lui dit mon père qui se lève et l'escorte jusqu'à la porte d'entrée.

Pendant que je commence à débarrasser la table, mon père accompagne M. Hanover sur le palier et les deux hommes y restent un petit moment. Je les entends parler sans pouvoir saisir un mot de leur conversation. Puis, mon père rentre. Il s'abstient de me poser d'autres questions à propos de Trisha. Ensemble, nous remettons la cuisine en ordre. Mon père fait jouer de la musique pendant notre ménage. Quand tout est fini, je jette un coup d'œil à ma montre.

— Il faut que je rentre.

— J'aimerais bien pouvoir te reconduire, Robbie, mais j'avais déjà quelque chose de prévu.

— Aucun problème, papa.

Je ne suis pas passée chez mon père uniquement pour lui remettre les photos de Trisha. J'avais une autre raison de faire un tour dans son quartier. Et c'est pour cette raison que je ne veux pas qu'il me raccompagne à la maison. Et je ne tiens pas à lui dire où je compte aller.

— Je vais prendre l'autobus. De toute façon, je dois faire un saut chez Morgan. J'ai des notes à lui emprunter.

C'est un mensonge, mais cela le dissuadera de modifier son programme de la soirée pour me reconduire à la maison.

— Tu es sûre que ça va aller ? me demande-t-il.

Je lève les yeux au ciel.

— On dirait que je ne suis jamais rentrée toute seule. Bien sûr que ça ira.

Il pose un baiser sur mes cheveux et me conseille d'être prudente.



Il faut quinze minutes à pied pour se rendre du loft de mon père, situé dans la zone aujourd'hui branchée d'un quartier défavorisé, jusqu'à l'école secondaire qui, elle, se trouve dans la partie non rénovée du quartier. Les fenêtres du gymnase de l'école sont éclairées. Je m'engage sur le terrain de stationnement attendant au gymnase en me demandant comment amorcer la conversation une fois sur place. J'ai réfléchi pendant tout le trajet à ce que j'allais dire et si oui ou non, je devais dire quoi que ce soit. C'est sûrement pour cette raison que j'oublie les règles de sécurité que mon père m'a enseignées: toujours surveiller s'il y a quelqu'un dans la rue – devant, derrière, à droite et à gauche. Garder l'œil ouvert pour repérer quiconque semble s'intéresser à vous. Toujours vérifier s'il y a des magasins ouverts et des fenêtres éclairées au cas où vous auriez besoin d'aide. Ne jamais baisser la garde, surtout quand il fait noir. Ne jamais traverser des endroits déserts, comme les terrains de stationnement vides, la nuit.

Je ne pense pas une seconde aux consignes de sécurité jusqu'à ce que j'entende un bruit derrière moi.

Je me retourne et vois une automobile s'engager sur le terrain de stationnement et se diriger vers moi. Je presse le pas en direction de la porte du gymnase. La voiture accélère et vient droit sur moi. Je presse encore le pas. C'est à cet instant que je prends conscience que j'ai fait exactement le contraire de ce que mon père m'a enseigné. J'ai baissé ma garde. J'ai enfreint un certain nombre d'autres règles, aussi. Je suis dans un terrain de stationnement obscur, où seules sont garées deux autos. Il y a de la lumière dans le gymnase, mais elle ne perce que par d'étroites fenêtres perchées tout en haut d'un solide mur de brique. Je suis incapable de voir à l'intérieur et, bien entendu, de vérifier si quelqu'un, en admettant qu'il y ait quelqu'un, peut voir ce qui se passe à l'extérieur. Je mesure également à quel point l'endroit est isolé. Il y a bien des maisons dans le voisinage, mais aucune ne donne directement sur le terrain de stationnement. Je sens mon cœur s'affoler, puis s'arrêter net quand l'auto me contourne en décrivant un cercle pour s'arrêter devant moi, me bloquant l'accès à l'entrée du gymnase et m'aveuglant avec ses phares. La porte du conducteur s'ouvre, mais aucune lampe ne s'allume à l'intérieur de l'habitacle, si bien que je ne peux distinguer le visage de l'automobiliste. Quand il se place devant les phares, je ne vois qu'une silhouette immense et sombre.

J'aurais dû écouter mon père. J'aurais dû, à tout le moins, lui dire la vérité sur l'endroit où j'allais.

Selon mon père, il n'y a rien de pire, quand on est en mauvaise posture, que de céder à la panique. Quand cela se produit, dit-il, la première chose à faire est de prendre une profonde inspiration. La seconde, de faire le point, de mesurer à quoi on a affaire, de réfléchir posément. Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut prendre une décision rationnelle.

Je prends une profonde inspiration – puis une autre et encore une autre. Je récapitule : je suis seule sur un terrain de stationnement obscur et désert. Je suis face à face – ou plutôt face à une ombre – avec un inconnu dont j'ignore les intentions. Quelle est la chose rationnelle à faire ?

Les conseils de mon père ont du bon. En me forçant à respirer profondément et à prendre le temps de réfléchir, je fais redémarrer mes neurones. Un autre conseil paternel me revient à l'esprit : « Quand tu es en danger, *réellement* en danger, crie *Au feu!* » Un appel au secours ne provoque pas toujours une réaction, dit

mon père, parce que trop souvent, les gens croient à une blague ou refusent d'être mêlés à quoi que ce soit. Mais tout le monde redoute les incendies et crier au feu attire toujours l'attention, à condition que quelqu'un vous entende.

Je lève les yeux vers les fenêtres éclairées du gymnase. Toutes sont fermées, car la nuit est fraîche, mais pourtant, si je crie assez fort... J'ouvre la bouche.

— Robyn ? fait la silhouette sombre.

Elle fait un pas de côté pour que je puisse distinguer à qui j'ai affaire.

— M. Hanover ?

Bon sang, après tout le bien que j'ai pensé de lui ! J'ai même compati à sa douleur. Et pour me remercier, il me fait pratiquement mourir de frousse.

— Je passais par là et j'ai cru t'apercevoir. Je ne voulais pas t'effrayer.

*M'effrayer ?* Disons plutôt me terrifier !

— Ça va, lui dis-je, même si ce n'est pas le cas.

— Écoute, je sais que tu as dit à ton père que tes démarches à l'école n'avaient rien donné. Mais je ne suis pas assez vieux pour avoir oublié comment on raisonne à ton âge. On se sent davantage solidaire de ses camarades que de ses parents.

Je distingue un peu mieux son visage à présent. Il arbore la même expression qu'il avait tout à l'heure, chez mon père – une mine inquiète, triste et apeurée. Il n'a vraiment rien d'effrayant.

Il plonge la main dans sa poche et en tire une enveloppe.

— La mère de Trisha a rédigé ce mot hier soir, poursuit-il. Elle est si mal et si inquiète. Elle n'en dort plus. C'est pourquoi elle a écrit une lettre à Trisha. Je lui ai dit qu'il n'y avait aucun moyen de la lui faire parvenir, mais elle a répondu qu'elle avait besoin de mettre les choses par écrit. D'expliquer à Trisha ce qu'elle ressent. Et j'ai pensé... que s'il y avait la moindre chance que tu puisses faire passer cette lettre à Trisha, je t'en serais infiniment reconnaissant. Nous le serions tous les deux.

Il me tend l'enveloppe.

— Prends-la. Si tu ne peux pas la lui transmettre, pas de problème. Je comprendrai. Mais sa mère...

Sa voix se brise. Il tourne la tête et se passe la main sur les yeux. Je prends conscience qu'il ne veut pas que je le voie pleurer.

— Prends-la. Je t'en prie. Si tu peux la convaincre d'écrire une réponse – ou encore mieux, de tout simplement téléphoner à la maison, pour qu'on sache qu'elle va bien –, sa mère n'en demandera pas plus. Et si tu la vois mais que tu ne peux pas la convaincre d'appeler, tu pourras quand même nous donner de ses nouvelles.

Je baisse les yeux sur l'enveloppe.

— Je ne sais pas où elle est.

C'est la pure vérité.

— Je ne vois pas comment je pourrais lui faire parvenir cette lettre.

Enfin, disons que j'en ai peut-être une petite idée.

Il me tend toujours l'enveloppe, comme si c'était la seule lueur d'espoir au cœur de la nuit.

— Même la plus infime des chances, insiste-t-il.

Je fais un pas vers lui et saisis l'enveloppe.

— M. Hanover, je ne sais vraiment pas si je peux être utile à quelque chose.

— Merci, répond-il comme s'il ne m'avait pas entendue ou n'avait pas voulu entendre. Merci !

Il demeure planté là un court instant et j'attends qu'il ajoute quelque chose, mais il n'ouvre pas la bouche. Puis il me salue d'un signe de tête et me remercie encore d'une voix douce avant de tourner les talons. Il regagne sa voiture et s'éloigne.

Je reste un instant dans le noir devant le gymnase, l'enveloppe à la main. Puis je me dirige vers la porte d'entrée de l'édifice, et une fois à l'intérieur, je l'inspecte de plus près. C'est une enveloppe couleur crème, au papier lisse et épais. Du papier apparemment luxueux. Elle ne contient pas uniquement une lettre. Je sens en la tâtant un objet rond et plat. Je me demande bien de quoi il peut s'agir. Je me demande aussi ce que dit la lettre. Je glisse l'enveloppe dans mon sac à dos et pousse la porte d'entrée du gymnase. J'entends aussitôt le *toum ! toum ! toum !* d'un ballon de basket que l'on fait dribbler, puis une clameur qui monte dans la salle. Quelqu'un vient probablement de

marquer un panier. Je jette un coup d'œil par le petit hublot de la porte et j'entends un coup de sifflet. Une autre clameur monte de l'extrémité des gradins. Fin du match.

Je le cherche des yeux sur le banc de l'entraîneur de l'équipe gagnante et l'aperçois – un homme courtaud à la calvitie précoce et au teint rose, le nez chaussé de lunettes à monture en or qu'il a attachées derrière sa nuque avec une bande élastique, pour ne pas les perdre en courant le long du terrain, je présume. Ma présence semble le surprendre, ce qui ne l'empêche pas de me faire signe en souriant. Il discute encore un peu avec les membres de son équipe, puis vient me rejoindre au pas de course.

— Robyn, quel bon vent t'amène? fait-il tout en jetant un coup d'œil derrière mon épaule, comme s'il espérait voir quelqu'un d'autre en ma compagnie. Comme s'il espérait voir ma mère.

— Salut, Ted! Je passais dans le coin.

Il me regarde, déconcerté. Puis, il hoche la tête.

— Oh, j'y suis! Mac.

Ted sait que mon père habite dans le quartier. Et au grand dam de ma mère, Ted se permet même de trouver mon père sympathique. Ted est comme ça: il aime tout le monde.

— Est-ce qu'on peut se parler, Ted?

Il regarde encore autour de lui, et semble une fois de plus déçu que je sois seule.

— Bien sûr, Robyn. Si ça ne t'ennuie pas de m'attendre.

— Pas de problème.

Il faut quelques minutes aux deux équipes pour se calmer et pour que tout le monde se serre la main. Ensuite, joueurs et entraîneurs regagnent le vestiaire et les spectateurs commencent à désertir les lieux. Quand Ted réapparaît en tenue de ville, je suis toute seule dans le gymnase.

— Et si je te reconduisais chez toi ? propose Ted. On pourrait parler en chemin.

Devant mon hésitation, il me fixe, puis pousse un soupir.

— Je vois.

— Que vois-tu ?

— Ta mère ignore que tu es ici, c'est ça ?

Je hausse les épaules.

— D'accord. Et si je te reconduisais *presque* chez toi ?

J'accepte et nous sortons ensemble du gymnase pour gagner le terrain de stationnement. Pendant la première partie du trajet, nous parlons du match de basket – comment il s'est déroulé, qui était le meilleur joueur de son équipe, quelles chances a l'équipe de disputer les championnats locaux, si on peut ou non espérer qu'elle accède aux matchs de qualification pour la coupe régionale.

— Et comment va ta mère ? me demande finalement Ted.

Je lui réponds qu'elle va bien.

Il me lance un coup d'œil. Peut-être pour s'assurer que je ne mens pas. À moins qu'il essaie d'évaluer jusqu'à quel point je suis au courant.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Ted ?

— De quoi parles-tu ?

— Entre maman et toi.

— Je pense que c'est à ta mère qu'il faut poser la question.

— Elle ne veut rien me dire.

— Dans ce cas..., répond Ted qui soulève les épaules en signe d'impuissance.

— Est-ce que tu as rompu, Ted ?

La voiture fait un léger écart. Je m'agrippe au tableau de bord tandis que Ted redresse le véhicule.

— C'est ça qu'elle t'a raconté ?

— Elle ne m'a rien raconté du tout. Mais je ne suis pas aveugle. Je vois bien qu'elle est sens dessus dessous. C'est pourquoi j'en ai déduit que c'était la seule explication. Ça ne me regarde pas, je sais, mais...

Ted hasarde un autre coup d'œil dans ma direction. Il fait extrêmement attention à sa conduite à présent. Les rues transversales défilent les unes après les autres.

— Je lui ai demandé de m'épouser, déclare-t-il quand nous avons passé une douzaine de coins de rue.

Heureusement que c'est Ted qui tient le volant et non pas *moi*, car la voiture aurait fait une autre embarquée pour foncer probablement droit dans un fossé.

— C'est vrai, Ted ?

Il a la mine plutôt sombre pour un homme qui vient de faire sa demande. À moins que...

— Elle t'a dit non, c'est ça ?

— Elle a commencé par me dire qu'elle devait réfléchir. Franchement, elle est tombée des nues quand je lui ai proposé de m'épouser. Et elle n'a pas eu l'air agréablement surprise. Et ce n'était même pas de la surprise pure et simple. J'ai eu l'impression que je venais de lui larguer une bombe sur la tête.

Il secoue la tête.

— Je t'avoue, Robyn, que ce n'est pas la réaction que j'espérais. Et depuis...

Il hausse les épaules.

— Depuis, j'ai parlé à sa secrétaire et j'ai laissé des messages sur sa boîte vocale, mais je ne lui ai pas parlé. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Elle ne retourne pas mes appels.

— Oh !

Il tourne encore les yeux vers moi.

— Alors, comment va-t-elle ?

Je ne sais pas trop quoi répondre.

— Elle m'a dit que vous aviez tous les deux décidé de prendre une pause.

— Une pause ?

— J'ai pensé que tu l'avais quittée et qu'elle ne voulait pas me le dire franchement.

J'aperçois l'ombre d'un sourire amer sur ses lèvres, et je me sens triste pour lui.

— Elle est malheureuse, Ted.

Il me jette un regard tout en assimilant ce que je viens de dire. Il s'efforce d'afficher la mine de circonstance, mais je vois bien qu'il a du mal à réprimer un sourire. J'ai une excellente idée de ce qui se passe dans sa tête. Si elle est malheureuse, c'est qu'elle est attachée à lui, doit-il penser. Cela veut peut-être même dire qu'elle étudie sa proposition, parce que si elle avait déjà pris sa décision et que la réponse était négative, si elle avait décrété qu'elle n'était pas amoureuse de lui, alors pourquoi serait-elle malheureuse ?

— Elle a besoin de temps, j'imagine, dit Ted. Il m'arrive d'oublier.

— D'oublier quoi ?

— Ce qu'elle a vécu avec ton père.

Oh ! Je regarde les rues et les maisons familières.

— Tu peux me déposer ici, Ted.



Ma mère vient à ma rencontre dès que je pousse la porte.

— J'ai essayé de te rejoindre, mais tu as encore dû éteindre ton cellulaire. J'ai été obligée d'appeler ton père pour savoir où tu étais. J'ai aussi appelé Morgan, ajoute-t-elle.

Oh, oh ! J'ai oublié de demander à Morgan de me couvrir. Rien d'étonnant que ma mère ait cet air pincé et inquiet. Rien d'étonnant qu'elle ait les bras croisés sur la poitrine.

— Où étais-tu ?

— J'ai presque seize ans, tu sais ?

Voilà le genre de réponse qu'il faut absolument éviter quand on connaît un tant soit peu les avocats. Les avocats sont des maniaques de la précision. Quand ils posent une question, ils s'attendent à ce qu'on y réponde autrement que par une autre question. Les avocats n'aiment pas qu'on se défile.

Les yeux bleus de ma mère s'étrécissent jusqu'à devenir deux points laser.

— Où - étais - tu ?

— Maman, bon sang, ce n'est pas comme si j'avais disparu de la surface terrestre ! Je ne suis plus un bébé.

— Vas-tu me répondre ou faut-il que je me voie obligée de te priver de sortie ?

Hé, minute !

— Me priver de sortie ? Et pourquoi ?

— Pour avoir menti à ton père.

— Si c'est à lui que j'ai menti, c'est à *lui* de me punir.

— Ça peut toujours s'arranger.

— C'est ça ! Comme si tu allais te donner la peine d'engager une conversation – la *moindre* conversation – avec lui !

Son expression change instantanément et de façon spectaculaire, la colère cédant la place au choc puis à la douleur, puis à je ne sais pas trop quoi. Mais ma mère connaît bien les ficelles de son métier. Elle a plaidé en cour des centaines de fois et a eu son lot de

mauvaises surprises. Elle s'en remet toujours. Mon père dit qu'elle est prompte à retomber sur ses pieds.

— Pour la dernière fois, vas-tu me dire où tu étais ?

— Tu n'es pas la seule à avoir une vie privée, maman.

— Très bien. Tu es privée de sortie cette fin de semaine.

— Maman...

— Continue comme ça et ce sera toute la semaine.

— Ce n'est pas juste !

— Ne me force pas à le faire, Robyn.

Bon sang, quelle humeur ! Je recense toutes les méchancetés que je pourrais lui sortir, en commençant par les motifs de son divorce et, tant qu'à aller jusqu'au bout, lui dire combien Ted a de la chance (en cette minute précise, en l'occurrence) qu'elle ait décliné sa proposition (même si elle n'a pas officiellement dit non, du moins pas encore). Je la foudroie du regard, mais je tiens ma langue. Je pourrais clarifier les choses en lui révélant exactement où j'étais... mais c'est impossible. Je ne peux pas. Si je lui dis la vérité – surtout maintenant –, elle risque de se fâcher et de se mettre dans une colère noire, mais pour une autre raison. Je l'entends d'ici : *De quel droit oses-tu aller parler à Ted derrière mon dos ? De quel droit oses-tu fouiner dans ma vie privée ? Aimerais-tu ça que je... ?*

Je tourne les talons et file dans ma chambre. J'ai bien envie de claquer la porte, mais je me retiens. Je sors mon cellulaire de mon sac pour appeler mon père.

— Robbie, Dieu soit loué ! fait-il. Ta mère m'a appelé, deux fois. Elle m'a dit que tu n'es pas allée chez Morgan. Elle s'est inquiétée de ne pas pouvoir te joindre.

Il fallait qu'elle soit morte d'inquiétude pour se résoudre à appeler mon père.

— Je suis désolée, papa.

— J'espère que tu as présenté des excuses à ta mère, également.

Je ne l'ai pas fait, mais je m'abstiens de le lui dire.

— Écoute, Robbie, je sais qu'elle a un peu tendance à te surprotéger.

*Un peu tendance ?*

— À l'avenir, poursuit mon père, évite de couper ton téléphone. Pour qu'elle ne se fasse pas de mauvais sang, tu sais.

— D'accord. Elle m'a privée de sortie toute la fin de semaine.

La ligne reste un instant silencieuse avant que mon père reprenne la parole.

— Veux-tu que je lui parle ? me demande-t-il.

Je sais que ça n'arrangera sûrement pas les choses et je décline son offre.

— Tu sais, papa, je suis tombée sur M. Hanover en rentrant à la maison. Il m'a remis une lettre. Il m'a dit que si je pouvais faire quoi que ce soit pour la faire parvenir à Trisha, il m'en serait très reconnaissant.

Silence au bout de la ligne.

— Pourquoi a-t-il fait ça, papa ? Je lui ai pourtant bien dit que je ne savais rien.

Toujours pas de réponse. Hésite-t-il ?

— Il se cramponne probablement à la moindre petite chance que tu puisses prendre contact avec Trisha.

Ce n'est pas ce qu'il aurait logiquement dû me répondre. Il aurait dû me demander : « Penses-tu pouvoir le faire ? »

— Mais je ne sais rien du tout, lui dis-je pour qu'il n'y ait pas de confusion.

— Il est désespéré, Robbie. Il m'a dit que l'état de Denise avait empiré et que ça n'augure rien de bon.

— Que veux-tu dire ?

— Le cancer gagne du terrain, Robbie. Je ne peux même pas commencer à imaginer ce que peut vivre Carl actuellement.

Puis, il me dit qu'il m'aime. Je remarque que contrairement à ma mère, il n'insiste pas pour que je lui révèle où j'étais. J'en conclus qu'il me fait confiance. Et j'en conclus que ce n'est pas le cas de ma mère.

Je contemple le plafond quelques minutes. Puis, j'appelle Morgan.

— J'ai gaffé, me dit-elle aussitôt. Désolée. Quand ta mère a appelé, j'aurais dû lui dire que tu avais déjà filé ou que tu étais à la salle de bains ou Dieu sait quoi. Elle m'a prise au dépourvu. Dès que j'ai deviné qu'il y avait un problème, j'ai essayé de t'appeler.

Bon sang, ou je me résigne à endurer la sonnerie que mon père a choisie pour moi, ou je change de sonnerie.

— Est-ce que ça va, Robbyn ?

Je trouve étrange qu'elle doive poser la question.

— Tu n'es pas fâchée contre *moi*, Morgan ?

— Pourquoi devrais-je être fâchée ?

J'attends.

— Bon, d'accord. Je t'en ai voulu, c'est vrai. À cause du regard que t'a lancé Billy. J'ai cru que tu l'avais encouragé à le faire. Puis, une fois calmée, j'ai réfléchi et j'ai pensé, hé, minute, jamais Robyn n'aurait incité Billy à me demander de sortir avec lui. C'est Billy qui a pris l'initiative, parce qu'il est en manque d'affection.

— Tu crois que Billy est *en manque d'affection* ?  
Première nouvelle. Mais c'est ton ami !

— Tu es mon amie, toi aussi, mais je ne veux pas sortir avec toi non plus.

— Es-tu en train de me dire que je suis *moi aussi* en manque d'affection ?

J'entends un long soupir sur la ligne.

— Je dis que l'amitié est une chose et la chimie, une autre.

Ah bon.

— Lui as-tu reparlé ?

— Pas encore.

— Vas-tu le faire ?

Un autre silence, suivi d'un autre soupir, encore plus profond.

— Il faudrait bien. J'imagine que je lui dois bien ça. J'aurais probablement dû réagir autrement, mais il m'a coincée.

— Il ne l'a pas fait exprès, Morgan. Il avait le trac. Et quoi que tu penses de ce qu'il a fait, Morgan, Billy reste Billy.

— Je sais, répond-elle. Je vais lui parler. Promis.

— Préviens-moi s'il faut du soutien psychologique de crise – pour l'un ou pour l'autre.

J'ai l'impression que la journée de demain s'annonce chargée. Et je n'ai même pas encore décidé de ce que je vais faire de la lettre que M. Hanover m'a confiée.

Allongée dans le noir, l'oreille aux aguets, je me demande ce que fabrique ma mère et si elle va faire un arrêt par ma chambre pour me parler en montant se coucher, peut-être même (on peut bien rêver) pour venir s'excuser. La maison devient progressivement silencieuse. J'entends le bruissement des pas de ma mère qui monte les marches couvertes de moquette. Puis un silence. J'en déduis qu'elle s'arrête devant ma porte. Puis j'entends le bruit sec de la porte de sa chambre qui se referme au bout du couloir, et ma colère remonte.

Finalement, je laisse mes pensées dériver vers la lettre que m'a remise M. Hanover. Je me demande ce que la mère de Trisha a bien pu écrire. Peut-être s'agit-il d'un message que Trisha aimerait lire : *Chérie, je t'aime et tu me manques, j'ai besoin de toi. Peu importe le problème, reviens, je t'en prie, et nous allons le régler, je sais que nous y arriverons.* À moins que sa mère lui

adresse des reproches dont elle se passerait bien : *Comment oses-tu me traiter ainsi, comment oses-tu me faire mourir d'inquiétude, si tu m'aimes, rentre à la maison, sinon...*

Je me demande quel genre de personne est la mère de Trisha et comment elle compose avec sa maladie, surtout maintenant.

Je m'interroge encore davantage sur Trisha. Quel genre de fille disparaît ainsi quand sa mère va si mal ? Quel genre de fille ne prend même pas la peine de téléphoner pour rassurer sa mère ? Imaginons, à titre d'exemple, que ma mère ait épousé un gars que je ne peux pas sentir. Serais-je fâchée au point de fuguer ? Si j'avais fugué et que ma mère était tombée malade – aussi malade qu'on puisse l'imaginer –, resterais-je terrée dans mon coin ? Serais-je assez sans-cœur pour inquiéter ma mère au point d'aggraver encore son état ? Et si j'agissais ainsi, qu'est-ce que cela révélerait de ma personnalité ?

Et M. Hanover ? Supposons encore, à titre d'exemple, qu'il ne soit pas le meilleur des beaux-pères au monde. Il reste que la mère de Trisha l'aime – elle l'a épousé, n'est-ce pas ? Et de toute évidence, il se préoccupe assez de sa femme pour faire des pieds et des mains afin de retrouver Trisha ou, tout au moins, de la mettre en contact avec sa mère et apaiser les inquiétudes de celle-ci. Voilà quelques bons points à mettre à son crédit, non ?

Je sors la lettre de mon sac. Je la tourne et la retourne dans mes mains en me demandant quel est cet objet glissé dans l'enveloppe. Un petit souvenir symbolique, peut-être ? Une babiole que sa mère a dû joindre à son mot pour Trisha. Mais quoi ? Je pense à la bouilloire électrique de la cuisine, aux nuages de vapeur qu'elle produit, et aux miracles que peut faire la vapeur quand on veut décoller une enveloppe. Puis je replace la lettre dans mon sac et poursuis mes réflexions.



Le lendemain matin, à mon réveil, ce n'est pas ma mère qui m'attend dans la cuisine, mais un mot posé sur la table. *Réunion matinale*, a-t-elle griffonné de son écriture carrée et précise. *De retour à huit heures ce soir*. J'avale un verre de jus d'orange et prépare mon sac d'école. L'enveloppe que M. Hanover m'a remise est toujours à l'intérieur. Je décide de l'y laisser jusqu'à ce que j'aie une idée de ce que je vais en faire. Je verrouille la porte de la maison et prends le chemin de l'école.

Billy m'attend au bout de la rue, la mine solennelle, son corps longiligne à moitié caché par un lampadaire. Je lui demande comment il va.

— N'as-tu jamais souhaité faire un retour dans le passé ? me demande-t-il.

— Tu veux dire en permanence ? Refaire sa vie à une autre époque ?

En voilà un bon moyen d'échapper à ses problèmes!  
— Non, je te parle de reculer de vingt-quatre heures.  
Revivre la journée de la veille sans commettre une bourde colossale.

— Oh! Bien sûr. C'est le genre de choses que je souhaite tout le temps.

Il ajuste son pas au mien.

— J'ai tout fichu en l'air avec Morgan.

— Je n'irais pas jusque-là.

— Elle me déteste, Robyn.

— Elle t'aime bien, Billy – comme un *ami*.

— En plein le genre de chose qu'un gars veut entendre.

— C'est peut-être le courant électrique qui ne passe pas...

— De son côté, tu veux dire!

Il marche en traînant les pieds à côté de moi et garde le silence le temps que nous longions plusieurs pâtés de maisons.

— Robyn? Je crois que je suis amoureux d'elle.

— Je ne sais pas quoi te dire, Billy.

— Qu'est-ce que j'ai qui cloche? Pourquoi ne m'aime-t-elle pas?

— Elle...

— Je veux dire, pourquoi ne m'aime-t-elle pas autrement qu'en simple ami?

— Je n'ai pas de réponse, Billy. Mais elle reste ton amie. Ce n'est pas rien, non?

Il branle la tête d'un air sinistre.

— Tu as de la chance, Robyn. Tu as Nick.

C'est vrai.

Je parviens à passer à travers la journée. Je réussis même à me débrouiller lors d'une interrogation écrite d'histoire. Je n'aurais pourtant pas parié grand-chose sur mes chances d'obtenir une note convenable. La lettre que M. Hanover m'a donnée ne me sort pas de la tête et je ne cesse de me demander ce que je dois en faire et à qui je pourrais bien demander conseil.

Je quitte l'école dès que la cloche a sonné et entreprends de traverser la ville jusqu'à Somerset. J'arrive à temps pour voir plusieurs pensionnaires rentrer de l'école. Je reconnais l'un d'entre eux comme lui-même me voit.

— Salut, Antoine!

Je ne l'ai pas revu depuis l'été – il ne fréquente pas la même école que Nick –, mais il m'adresse un sourire.

— Tu cherches Nick? demande-t-il.

Je hoche la tête.

— Il avait rendez-vous avec son travailleur social et Ed.

Antoine est aussi grand que Nick, mais en plus costaud, et il porte les cheveux ras et des vêtements amples. Il a la peau chocolat clair et de magnifiques yeux bleus. Je ne l'avais guère apprécié lors de notre première rencontre. Le sentiment était d'ailleurs réciproque. Même s'il me semble à présent mieux disposé

à mon égard, j'ai encore de la difficulté à déchiffrer ce qui se passe derrière son étonnant regard. Mon père a élaboré une théorie sur les garçons comme Antoine. Il dit qu'ils ont été désillusionnés une fois de trop et que depuis, ils dissimulent ce qu'ils ressentent. La plupart du temps, ils agissent comme s'ils se fichaient de tout ce qui pouvait arriver, parce qu'en jouant les indifférents, ils ne peuvent plus être déçus de rien. Ce qui signifie que si on veut savoir comment va Antoine, il faut lui poser la question et comme à pile ou face, on a une chance sur deux d'obtenir une réponse.

Voici ma question du jour :

— Antoine, est-ce que Nick a des problèmes ?

Je vois son visage se fermer aussitôt.

— Que veux-tu dire ?

Ce qu'on peut traduire par : *Jusqu'à quel point es-tu au courant ?*

— J'ai rencontré Glen, Antoine. Je sais que c'est un flic.

Les traits d'Antoine se détendent un peu, mais il secoue la tête.

— Tu sais que je ne peux pas parler à la place de Nick. C'est à lui de dire ce qu'il veut qu'on sache.

— Je ne veux pas que tu me parles de lui. Je veux simplement savoir si tu penses qu'il va pouvoir sortir d'ici dans deux semaines comme il est censé le faire, s'il va pouvoir rentrer chez lui.

— Je crois qu'il va sortir d'ici à la date prévue, répond Antoine. Quant à rentrer chez lui...

Il hausse les épaules.

— Où est-ce, chez lui, d'ailleurs ? ajoute-t-il.

Bonne question.

— Sais-tu à quelle heure il va revenir ?

Il fait non de la tête.

— Il faut que j'y aille, dit-il. On m'attend.

Je le suis des yeux tandis qu'il remonte l'allée jusqu'à la porte d'entrée pour ensuite disparaître à l'intérieur. Je reviens sur mes pas jusqu'à l'arrêt d'autobus, à un demi-pâté de maisons de là. Il y a un banc et je m'y assois pour attendre. C'est une belle journée d'automne. Le feuillage des chênes et des érables qui bordent la rue a commencé à virer au rouge, à l'orange et au jaune. Je vois un homme, quelques maisons plus loin, occupé à ratisser les feuilles tombées sur sa pelouse. De l'autre côté de la rue, des enfants jouent au ballon dans un petit parc. Je tourne la tête dans l'autre sens et vois un autre homme, assis dans une voiture grise, occupé à lire le journal. Même si Somerset est situé dans un quartier résidentiel, la rue est desservie par une ligne d'autobus et la circulation automobile y est dense. Je tourne la tête chaque fois que j'entends une voiture arriver. J'attends près d'une heure avant d'en voir une dont l'aspect m'est familier. Elle se gare dans l'allée devant Somerset et je me dirige vers elle.

— Bonjour, Robyn, lance M. Jarvis en descendant du véhicule.

Il semble à la fois étonné et pas vraiment surpris de me voir.

Je lui rends son salut, puis dirige mon attention vers Nick, qui descend à son tour côté passager.

— Bon, fait M. Jarvis dont le regard passe en alternance de moi à Nick. Je compte sur toi, Nick. Tu rentres dès que tu en as fini ici, d'accord ?

Nick me dévisage. Il s'efforce de paraître *cool*, d'afficher la même indifférence qu'Antoine, mais n'y parvient pas. Nick n'est pas Antoine. Il n'aime pas nécessairement révéler ce qui lui trotte dans la tête, mais bon sang qu'il a du mal à dissimuler ce qu'il ressent !

— Ouais, répond-il à M. Jarvis. J'arrive tout de suite.

M. Jarvis pénètre à l'intérieur de l'immeuble. Je contourne la voiture pour rejoindre Nick. Il commence par éviter mon regard, puis glisse sa main dans la mienne.

— Je suis retourné au café à ta recherche, dit-il. Tu étais déjà partie.

— Je t'ai attendu une demi-heure.

— Je suis désolé, mais Beej est... émotive, tu sais ?

Je n'en sais rien et ne peux pas dire que les états d'âme de Beej m'intéressent le moins du monde, mais je préfère tenir ma langue.

— Il m'a fallu du temps pour la rassurer, précise-t-il.

— Comment t'entends-tu avec ta tante ?

Ma question semble le prendre de court.

— Ma tante ?

— Tu es censé aller vivre chez elle dans deux semaines, pas vrai ?

Il détourne les yeux de l'allée pour les diriger vers la rue.

— J'ai pensé que j'allais peut-être m'installer ailleurs.

— Ah oui ? Où ça ?

Il lève les épaules comme si cela n'avait aucune importance.

— Peut-être dans un foyer de groupe.

— Mais tu résides déjà en foyer de groupe, Nick. Tu me répètes depuis que je te connais que tu meurs d'envie d'en sortir.

— Mais c'est différent. Je vis ici parce que j'y suis *obligé*. Je te parle d'un autre genre de foyer, tu sais, un groupe de jeunes qui vivent ensemble en appartement supervisé, avec des règles moins strictes.

— Crois-tu que tu t'y plairas ?

Il hausse encore les épaules.

— Penses-tu t'y plaire davantage que chez ta tante ?

Il me regarde droit dans les yeux.

— Je pense que ce sera mieux pour moi.

— À cause de Glen ?

— Laisse tomber, Robyn...

— Je t'aime sincèrement, Nick. Je me soucie de ce qui t'arrive. Mais tu agis tout le temps comme si tu ne me faisais pas confiance.

Il me regarde longuement. Je vois ses traits se durcir et ses narines palpiter. Puis sa respiration ralentit et il secoue la tête.

— Si je vais vivre chez ma tante, il va y avoir du vilain. Elle adore Glen, mais lui ne veut pas me voir dans le décor. Je ne l'aime pas et il me le rend bien. Et à chaque fois qu'il se met en colère – ce qu'il fait toujours quand je suis là-bas –, elle se met en colère elle aussi. Contre moi. Elle me dit de mieux me conduire. De ne pas contrarier Glen. Elle dit qu'elle en a assez de vivre seule, qu'elle est très attachée à lui et qu'elle veut tout faire pour que leur relation tienne. Si je vais vivre là-bas, elle va simplement finir par regretter de m'avoir offert son toit au départ. De toute façon, je parie que Glen va se débrouiller pour qu'elle me mette à la porte. Mais si je vais vivre ailleurs que chez elle, peut-être va-t-elle rester ma tante, peut-être pourrais-je aller la voir de temps en temps, et peut-être va-t-elle encore m'aimer.

Il me regarde et je n'ai aucune difficulté à mesurer à quel point il souffre.

— Je ne veux pas qu'elle se mette à me haïr, Robyn.

J'entoure sa taille de mes bras. Il ne s'écarte pas. Puis, il m'enlace de son bras valide et m'attire contre lui. Je sens son menton posé doucement sur mes cheveux. C'est bon.

— Nick ?

— Mmmm ?

J'aime sentir sa chaleur quand il me serre contre sa poitrine. J'aime le savoir heureux, comme un chat qui

ronronne. Je regrette d'avoir peut-être à gâcher cet instant.

— Le beau-père de Trisha m'a remis une lettre, Nick. Une lettre écrite par sa mère. Il m'a demandé s'il y avait un moyen de la lui faire parvenir.

Je sens son corps se crispier.

— Que lui as-tu raconté ? demande-t-il.

— Rien.

Il s'écarte de moi.

— Alors pourquoi t'a-t-il donné une lettre à remettre à Trisha ?

— Je lui ai bien dit, quand il me l'a donnée, que je ne voyais pas ce que je pouvais faire. Je ne lui ai rien dit d'autre. Comment aurais-je pu lui dire quoi que ce soit ? Je ne sais *rien*.

Nick ne me quitte pas des yeux.

— Mais je pense que Kenny sait quelque chose, et Beej aussi.

Il recule encore et me dévisage avec froideur.

— Allons donc, Nick. La mère de Trisha est gravement malade. Elle veut simplement savoir si sa fille va bien. Tout ce qui m'intéresse, c'est de remettre cette lettre à Trisha. C'est tout. Lui donner la lettre et la laisser décider de ce qu'elle va en faire.

Comme il ne semble pas disposé à m'offrir ses services, je mets cartes sur table.

— J'ai besoin de ton aide, Nick.

— Cette histoire ne me regarde pas, répond-il. Et elle ne te regarde pas non plus.

— Trisha est dans ma classe d'histoire.

— Ah ouais ? Et alors ? rétorque-t-il avec irritation.

— Alors, nous avons travaillé ensemble sur un projet. Mais elle n'a pas fait grand-chose, probablement parce que sa mère était si mal. J'aurais pu me montrer compréhensive, mais je ne l'ai pas fait.

Je raconte à Nick ce qui s'est passé. Il me regarde bizarrement. Comme s'il avait du mal à m'imaginer agir en parfaite garce. Je me sens incapable de le regarder dans les yeux.

— Et c'est justement ce jour-là qu'elle a fugué.

Je lève les yeux vers lui.

— Au restaurant, dit-il, avant l'arrivée de Beej, tu m'as dit que tu avais une raison personnelle de vouloir la trouver. C'était ça, ta raison ?

J'acquiesce d'un mouvement de la tête.

— Je pense que Kenny Merchant a peut-être une idée de l'endroit où elle se trouve. Et *je sais* que Beej est au courant de quelque chose. Je la regardais quand elle a aperçu la photo de Trisha. J'ai vu son expression. C'est pour cette raison qu'elle a déguerpi du restaurant, n'est-ce pas ? Et pourquoi t'a-t-il fallu tant de temps pour réussir à la calmer ? Elle croyait que tu allais me divulguer des choses, pas vrai ?

Il ne me quitte pas des yeux.

— Je ne sais pas où elle est.

— Mais Beej le sait, elle, n'est-ce pas ?

Il ne répond pas.

— J'aurais pu en parler à mon père, mais je ne l'ai pas fait. Je ne lui ai pas dit un mot.

*Pas encore.*

— Je sais bien que tu estimes que ça ne me regarde pas, Nick, et peut-être as-tu raison. Mais je me sens coupable vis-à-vis de Trisha. Tu dis que c'est à elle de décider ce qu'elle veut faire. Je suis d'accord avec toi. Mais, tu sais, je m'inquiète pour sa mère. C'est pour cette raison que j'aimerais lui remettre la lettre – pour qu'elle puisse se rendre compte par elle-même de ce que vit sa mère et décide en toute connaissance de cause de ce qu'elle va faire. Je peux la rencontrer à l'endroit qu'elle choisira.

— Et peut-être qu'en lui remettant la lettre, tu pourras lui présenter tes excuses, c'est ça ?

Je sens le rouge me monter aux joues.

— Peut-être.

— Hé, Robyn ?

Je relève les yeux vers lui.

— Penses-tu vraiment que quelqu'un fuguerait et disparaîtrait si longtemps uniquement parce que tu lui as sorti des paroles stupides ?

— Tout le monde dit qu'elle fugue chaque fois qu'elle est contrariée ou irritée.

Nick ne paraît pas convaincu.

— Même si je n'en suis qu'en partie responsable, je tiens quand même à m'excuser. Je ne te demande rien d'autre que de parler à Beej.

Il secoue la tête.

— Ce ne sont pas mes oignons.

— As-tu parlé à Trisha ?

— Je ne l'ai jamais rencontrée. Je ne veux pas être mêlé à cette histoire.

— Peux-tu le demander à Beej ? S'il te plaît ?

— Et si elle refuse, que vas-tu faire ? Le dire à ton père ? Pour qu'il se lance à ses trousses, même si tu n'as pas la moindre idée de ce qui s'est passé ni des raisons qui ont poussé Trisha à fuguer ?

Je tourne les yeux vers la rue, vers ce quartier plaisant et paisible. L'homme qui ratissait sa pelouse tout à l'heure s'affaire à déposer des sacs de papier remplis de feuilles mortes sur le trottoir pour le ramassage. Les enfants qui jouaient à la balle font maintenant les fous sur les balançoires. Le type assis dans sa voiture n'a pas bougé, toujours plongé dans son journal.

— Je te propose un marché, finit par me dire Nick. Je vais demander à Beej – lui demander, c'est tout – si elle peut transmettre ton message à Trisha. Si elle dit non, on n'en parle plus. Si elle me dit qu'elle sait où est Trisha et qu'elle peut lui livrer le message, ce sera à Trisha de décider quoi faire. Tu entends, Robyn ? Ce sera à *elle*, pas à toi. Et tu dois me promettre que quoi qu'elle réponde, tu ne raconteras rien à ton père, pas un mot sur Trisha, pas un mot sur Beej, pas un mot sur Kenny. D'accord ?

Ses yeux violets cherchent les miens tandis que je réfléchis. Et si Trisha refuse ? Et si Beej révèle qu'elle sait effectivement où se cache Trisha ? Pourrais-je

honnêtement taire ce renseignement à mon père ?  
Serait-ce une bonne chose à faire ?

Quelqu'un appelle Nick. C'est M. Jarvis, planté sur le seuil de Somerset. Nick lui fait signe de la main et lui crie qu'il vient tout de suite. Puis il se retourne vers moi et attend ma réponse.

— Marché conclu, Nick.

J'arrive à la maison cinq minutes avant le retour de ma mère. Je lui trouve l'air fatigué en la voyant entrer. Elle pose à terre son attaché-case bourré de papiers, laisse tomber ses clés dans la coupe posée sur le petit guéridon de l'entrée, puis ôte sa veste qu'elle suspend dans la penderie. Je l'observe depuis la porte de la cuisine, où je suis allée inspecter le contenu du réfrigérateur en prévision du souper. Elle se débarrasse de ses souliers. J'attends dans l'espoir qu'elle s'excuse pour la veille au soir ou, à tout le moins, qu'elle revienne sur sa décision de me priver de sortie.

— As-tu déjà soupé ? me demande-t-elle plutôt.

— J'allais me préparer un sandwich.

— Bonne idée, parce que je n'ai pas le cœur à cuisiner. Je vais plutôt prendre un bain.

*Encore un bain ?* Ma mère fait généralement partie des gens qui ne sont satisfaits que s'ils ont consacré chaque minute de leur journée à une activité productive. Les bains sont réservés aux cas où elle est morte

de fatigue ou alors déprimée. Elle avait mariné dans d'interminables bains lorsqu'elle et mon père s'apprêtaient à rompre et au moment de la séparation. À l'époque, elle suivait toujours le même programme : le bain, puis la robe de chambre et la serviette nouée en turban autour de la tête, et enfin la crème glacée.

Elle commence à gravir l'escalier et se retourne à mi-chemin.

— Tu es toujours privée de sortie.

D'accord, son humeur ne s'est pas améliorée. J'entre dans la cuisine et entreprends de me confectionner un sandwich quand mon père appelle.

— Courage, Robbie, me lance-t-il quand je lui répète ce que ma mère a dit. Ce n'est qu'une fin de semaine. Quand la sanction sera levée, nous ferons quelque chose d'amusant, d'accord ?

Je lui réponds d'accord, puis je raccroche et mets la dernière main à mon sandwich. J'en suis à ma première bouchée quand Morgan appelle.

— J'ai parlé à Billy, m'annonce-t-elle.

— Et puis ?...

Long soupir à l'autre bout du fil.

— Et puis je lui ai dit que j'avais énormément d'affection pour lui – en tant qu'ami. Et il est devenu écarlate, tu sais, comme il le fait toujours.

Je sais. Aussi écarlate qu'un ruban de Noël. Ou qu'un bonbon à la cerise.

— Nous allons au cinéma demain. Tu sais, entre copains. Tu ne voudrais pas nous accompagner,

par hasard, et m'aider à faire en sorte que Billy comprenne ?

— Ce serait avec plaisir, mais c'est impossible. Je suis privée de sortie.

Je lui raconte ce qui s'est passé et j'ajoute :

— Ne t'en fais pas, Morgan. Je suis sûre qu'il a compris.

— C'est un garçon adorable. Je ne veux tout simplement pas sortir avec lui.

— Passe une bonne soirée.

— D'accord. Et toi, sois sage.

Comme si je pouvais ne pas l'être, cloîtrée à la maison toute la fin de semaine !

Ma mère fait un arrêt dans ma chambre après son bain. Elle me dit qu'elle regrette d'avoir dû me punir. *Avoir dû !* Elle déclare que c'est le seul moyen auquel elle a pensé pour me faire comprendre qu'elle ne plaisantait pas. Pendant une seconde, je redoute qu'elle me dise que c'est pour mon bien. Dieu merci, elle s'en abstient.

Elle me rend visite dans ma chambre à la première heure le lendemain, vêtue de son tailleur d'avocate même si nous sommes samedi. Elle doit se rendre au bureau, m'explique-t-elle. Pour ensuite rencontrer un client.

— J'appellerai pour vérifier si tu es bien là.

— D'accord. Mais ne t'énerve pas si je ne réponds pas au téléphone. Essaie mon cellulaire, d'accord ?

Les yeux de ma mère s'étrécissent. Elle me regarde d'un air suspicieux.

Merci pour la confiance, maman.

— Je suis coincée ici toute la journée, non ? Toute la fin de semaine, en fait. Sans avoir rien à faire, pas vrai ? J'ai pensé que ce serait l'occasion idéale pour ranger le garage.

Elle plisse encore les yeux.

— Il n'y a pas de téléphone dans le garage, maman, et si tu m'appelles, je n'entendrai pas la sonnerie. Tu devras me joindre sur mon cellulaire.

Elle finit par hocher la tête.

— Il n'y a pas de quoi, maman.

— Merci, dit-elle.

Je compte sincèrement consacrer ma journée à remplir ma promesse. Je me rends même à l'intérieur du garage. Plantée dans le petit carré d'espace libre au milieu du fouillis, je me demande par où commencer et si je dois m'attendre à une interminable corvée, quand *Ta-DA, ta-DA, ta-da-da-da-da-da-DA*, mon cellulaire sonne. Je lève les yeux au ciel. Il n'y a rien comme la confiance maternelle.

Sauf que ce n'est pas ma mère.

C'est Nick.

— Elle est d'accord.

— Beej ?

— Elle m'a dit que Trisha voulait la lettre de sa mère. Viens me retrouver, je suis au centre-ville, à la

halte-rencontre. Je t'attends à l'extérieur. J'ai les chiens avec moi.

Il s'agit des chiens qu'il promène le samedi.

J'hésite. Je peux lui dire que cela devra attendre jusqu'à lundi, vu que je suis privée de sortie. Ou encore aller tout simplement le rejoindre. Avec un peu de chance – non, en planifiant bien les choses –, je serai rentrée bien avant le retour de ma mère et il me restera encore du temps pour avancer dans ma corvée de ménage. Et si ma mère téléphone pour s'assurer que je ne désobéis pas, elle devra m'appeler sur mon cellulaire. Elle ne saura jamais que j'ai quitté la maison.

— Hé, Robyn ? Tu es toujours là ?

— Oui.

— Beej dit que si tu veux remettre ta lettre, tu dois venir tout de suite.

Je réponds que je vais faire mon possible. Je ferme mon cellulaire, verrouille la porte du garage, glisse dans mon sac l'enveloppe que m'a remise M. Hanover et me dirige en hâte vers le premier arrêt d'autobus. Tout en pressant le pas sur le trottoir de ma rue, j'inspecte les maisons voisines au cas où une connaissance de ma mère serait en train de jardiner ou de monter en auto – toute personne susceptible de me voir et d'en parler ensuite. Je pourrais toujours raconter une histoire à ma mère : « Ouais, c'est à peu près à cette heure-là que j'ai filé à la quincaillerie pour acheter d'autres sacs à poubelle (*ne pas oublier d'acheter des sacs à*

*poubelle sur le chemin du retour*) ou, encore mieux, des gants de caoutchouc (*oublier les sacs à poubelle, acheter des gants*) parce que tu n'imagines pas les cochonneries empilées sous l'établi de papa, celui dont il ne s'est jamais servi. D'accord, je savais que je ne devais pas sortir, mais ce n'était qu'un bref aller-retour entre la quincaillerie et la maison et, crois-moi, cela n'avait rien d'une partie de plaisir. »

J'ai de la chance. Notre rue est tranquille pour un samedi matin. J'aperçois M<sup>me</sup> Giles sortir par la porte latérale de sa maison et se diriger vers la cour arrière. Je ne pense pas qu'elle m'ait vue. Je vois également un gars déguenillé descendre du perron des Rivard, couper par leur pelouse jusqu'au perron des Carling, glisser une poignée de prospectus dans leur boîte aux lettres, puis couper par la pelouse des Carling vers le perron de la maison voisine. Je vois une voiture garée devant l'une des entrées des Bellagio, mais ce n'est ni celle de M. Bellagio ni celle de sa femme. Ils ont chacun une Renault bleu nuit. Non, il s'agit d'une vieille bagnole grise, au volant de laquelle est assis un type portant des lunettes d'aviateur à verres miroir passablement démodées. Il semble consulter quelque chose sur un bloc-notes. Un vendeur de je ne sais quoi sûrement. À moins qu'il s'agisse d'un inspecteur du gaz ou de l'électricité, vous savez, quelqu'un qui relève les compteurs. À part lui, il n'y a pas âme qui vive.

J'ai encore de la chance avec l'autobus. Un véhicule arrive juste comme j'atteins l'arrêt. Nick m'attend sur

le trottoir devant la halte-rencontre. Deux gros chiens l'accompagnent. Il a toujours le bras gauche en écharpe et tient maladroitement les deux laisses d'une seule main. Je connais les deux chiens. L'un est le colosse noir nommé Orion dont s'occupait Nick au refuge pour animaux l'été dernier. L'autre est un berger allemand qui s'appelle Mignon. Le propriétaire doit avoir un certain sens de l'humour, parce que l'aspect de Mignon n'a rien à voir avec son nom. Nick m'a répété plus d'une fois que ces gros chiens étaient de vrais toutous et que jamais ils ne me feraient du mal, sans que cela change quoi que ce soit. Les chiens me rendent nerveuse. Les gros chiens me font peur.

— Viens, me dit Nick.

À peine avons-nous fait deux pas que retentit le *Ta-DA, ta-DA, Ta-da-da-da-da-DA* de mon cellulaire. Nick tourne la tête dans tous les sens, cherchant à localiser la source de la musique.

— C'est mon téléphone, Nick. Ne pose pas de question.

Je fouille dans mon sac pour sortir mon cellulaire et la panique me saisit. Nous sommes dans une rue achalandée du centre-ville. La personne qui appelle, qui qu'elle soit – ma mère, par exemple – va nécessairement entendre les bruits de fond et comprendre sur-le-champ que Dorothy n'est plus au Kansas<sup>1</sup>. Je jette un coup

---

1. Référence : *Le Magicien d'Oz*, dont l'héroïne, Dorothy, est originaire du Kansas.

d'œil autour de moi et repère une librairie offrant des livres au rabais et qui semble presque déserte.

— Je reviens tout de suite, Nick!

Je pénètre dans le magasin et réponds à l'appel, en m'efforçant d'ignorer le regard noir que me lance l'homme aux allures de lutin posté derrière la caisse.

— Oh, salut maman! Oui, oui, ça va bien. Il y a bien plus de désordre que je le pensais. Je ne sais pas si je vais pouvoir tout ranger en une seule journée.

Autant la préparer, au cas où elle ne trouverait pas le garage brillant de propreté à son retour.

Ma mère parle sur un ton plus aimable que lorsqu'elle a quitté la maison. Elle me dit de ne pas me faire de souci et ajoute que si je ne peux pas finir aujourd'hui, je pourrai terminer demain. Elle m'annonce qu'elle rentrera à dix-huit heures. Elle me propose de commander une pizza et me dit qu'elle passera peut-être louer quelques vidéos que nous pourrions regarder ensemble. Autrement dit, à sa façon, elle me présente finalement ses excuses.

Quand je sors de la librairie une fois la communication coupée, Nick arpente le trottoir avec impatience.

— Beej va croire que nous ne venons pas, dit-il.

Il me donne un coup de coude de son bras en écharpe. Je lui emboîte le pas et me mets à les suivre, lui et les chiens, le long de la rue. Nous tournons plusieurs coins de rue, mais j'hésite en voyant Nick s'engager dans une ruelle. À mes yeux, les ruelles du centre-ville ressemblent aux nuits d'hiver: longues,

obscur et désertes. Elles sont jonchées de conteneurs à ordures et de détritiques qui n'ont pas réussi à atteindre lesdites poubelles, et grouillent probablement de rats (bien que je n'en ai jamais vu un de ma vie, Dieu merci). Et les seuls êtres humains qu'on croise dans les ruelles sont des gens étranges, des sans-abri, des malades mentaux et des gens qui préfèrent se livrer à leurs activités à l'abri des regards.

— Viens, fait Nick.

Je ne bouge pas.

— Tu n'as rien à craindre, Robyn. Jamais je ne permettrais qu'il t'arrive quelque chose. Tout comme Orion et Mignon, d'ailleurs, ajoute-t-il en baissant les yeux vers les chiens.

Je marche sur les talons de Nick tout en m'efforçant de rester à bonne distance des chiens.

La ruelle, comme je le constate, débouche en fait sur tout un réseau d'autres ruelles qui longent ou contournent l'arrière de magasins, de restaurants et d'immeubles de bureaux. Nick me pilote comme s'il me faisait visiter sa propre maison, ce qui me rend songeuse. Moi qui pensais en savoir long sur lui, je découvre qu'il y a des choses que j'ignore. Je me demande bien, par exemple, comment il s'est débrouillé pour connaître les ruelles du centre-ville comme sa poche.

Finalement, j'aperçois Beej et son sac à dos plein à craquer émerger de l'arrière d'un conteneur à ordures. Elle lance des regards à la ronde, sourcils froncés,

comme si elle voulait s'assurer que je n'avais pas été suivie. Son expression ne change guère lorsque Nick lui dit qu'il n'y a rien à craindre, qu'elle peut me faire confiance. Ses yeux se promènent de ci, de là, inspectant chaque pouce carré de la ruelle. Elle tend la main.

— Passe-moi la lettre, m'ordonne-t-elle.

— Je préfère la remettre en mains propres à Trisha.

Les petits yeux de Beej se contractent. Son regard déjà ombrageux devient encore plus méfiant.

— Je savais bien qu'il y aurait une entourloupe ! Écoute, Trisha veut la lettre, mais elle ne tient pas à te voir. Elle ne t'aime pas et ne te fait pas confiance. D'accord ?

Je ne suis pas d'accord.

— J'aimerais la lui remettre en personne et pouvoir ensuite dire à ses parents qu'elle va bien. En plus, sa mère espère qu'elle lui répondra, qu'elle lui écrira un mot, tu sais, vu que Trisha n'a pas téléphoné ni donné de nouvelles depuis qu'elle est partie.

Beej me décoche un regard étrange. Elle secoue la tête.

— Si tu veux lui transmettre la lettre, il faut que tu passes par moi, s'obstine-t-elle. Si tu ne veux pas me la donner, pas de problème. Tu la gardes et on en reste là.

Je lance un regard suppliant à Nick, mais il se contente de hausser les épaules. Il n'a pas envie d'intervenir, et Beej n'a pas l'intention de céder.

— D'accord. Et si Nick t'accompagnait? Il pourra constater comment va Trisha et me le dire ensuite. Et je pourrai transmettre à ses parents.

Dans les yeux de Beej, la méfiance cède la place au mépris.

— Tu as un problème? Tu ne me fais pas confiance, tu crois que je te raconte des histoires?

— Parce que *toi*, tu *me* fais confiance, peut-être?

Elle sourit, mais il n'y a rien d'aimable dans son sourire.

— Bon, d'accord, fait-elle aussitôt, sans la moindre hésitation. Nick peut venir.

Parce que bien entendu, elle lui fait confiance, à lui.

Nick me tend les laisses des chiens et prend la lettre. Il la glisse dans sa poche, puis presse ma main dans la sienne.

— Attends-moi ici avec les chiens, d'accord? Je reviens le plus vite possible.

Je jette un coup d'œil sceptique sur les deux bêtes et inspecte avec plus de méfiance encore la ruelle jonchée d'ordures.

— Orion ne laissera personne s'en prendre à toi, me rassure Nick.

Je contemple le gros chien noir. Il m'avait terrifiée la première fois que je l'avais vu, et, à vrai dire, il me fait encore peur. Mais il s'est habitué à moi-même si la réciproque n'est pas vraie. Et Nick a totalement confiance en lui. J'opine de la tête. Nick et Beej s'éloignent pour disparaître à l'angle de la ruelle et je me rapproche du

conteneur. Chiens ou pas, je ne tiens pas à attirer l'attention et donner des idées à quelqu'un, ainsi plantée au fond de cette ruelle, loin, très loin de l'animation de la rue.

Je recule d'un pas. Orion se raidit soudain et se met à tirer sur sa laisse. Il me faut un instant avant de comprendre pourquoi. Plus loin, un homme en complet sombre traverse la ruelle. Orion tire dans sa direction et je dois empoigner fermement la laisse pour l'empêcher de bondir. Si l'homme était venu vers moi, jamais je n'aurais pu le retenir. Dieu merci, l'inconnu emprunte une autre direction. La même, en fait, que celle qu'ont empruntée Nick et Beej.

Il porte des lunettes d'aviateur.

L'homme assis dans la vieille auto grise garée devant la maison des Bellagio portait des lunettes d'aviateur. L'homme assis dans une voiture stationnée tout près de Somerset hier n'en portait pas, mais son véhicule était un vieux modèle gris, comme l'auto arrêtée à proximité de chez moi. Il était resté posté là tout le temps que j'attendais et n'avait pas bougé plus tard quand je discutais avec Nick – plus d'une heure au total.

Est-ce le même homme ?

Si ce n'est pas lui, que peut bien fabriquer un type en complet veston dans une ruelle, et pourquoi a-t-il pris la même direction que Nick et Beej ?

Je secoue la tête. Je ne suis pas dans un roman d'espionnage. Je suis ici parce que Trisha a déserté la maison familiale. D'accord, dans les films et à la télé,

quand on voit un type portant des lunettes de soleil à verres miroir posté ainsi dans une voiture, on pense aussitôt à de la filature. Mais on n'est pas au cinéma ici. On est dans la vie réelle – et on a affaire à un type bien réel qui a demandé à mon père de retrouver sa belle-fille qui a fugué. À mon père, qui excelle dans tout ce qu'il fait. À mon père qui savait que M. Hanover m'avait remis une lettre. À mon père qui n'avait pas semblé tout à fait convaincu que je disais la vérité. Qui s'était entretenu avec M. Hanover sur le palier pendant environ une heure avant que celui-ci apparaisse soudain sur le terrain de stationnement de l'école secondaire avec sa lettre. Mon père qui a la réputation de prendre tous les moyens pour parvenir à ses fins. Qui n'hésite pas à recourir à des subterfuges du genre introduire une fausse gardienne dans une maison pour récupérer deux enfants kidnappés par leur propre père. Qu'avait donc dit M. Hanover la première fois que je l'avais rencontré dans le loft de mon père? *La fin justifie les moyens, pas vrai, Mac?* Je songe à la lettre que m'a remise M. Hanover. Je repense au moment où il me l'a remise. Je me demande également pourquoi il l'a fait, et si cette histoire de lettre n'est pas tout simplement un prétexte. Et je sens la moutarde me monter au nez.

J'attache les laisses des chiens à la barre de métal poisseuse qui longe le conteneur, puis je m'élançe dans la ruelle aux troussees de l'homme aux lunettes d'aviateur.

Une fois parvenue au coin derrière lequel j'ai vu Nick et Beej disparaître, je fais halte et balaie soigneusement les alentours du regard. Pas de Nick. Pas de Beej. Pas d'inconnu aux lunettes. Je tourne à l'angle et remonte au petit trot cette ruelle transversale qui finit par déboucher sur une rue, qu'elle coupe pour se prolonger de l'autre côté. J'aperçois quelqu'un s'y enfoncer furtivement et s'éloigner de moi. Un homme vêtu d'un complet sombre. Je traverse la rue et me dissimule à l'entrée de la ruelle jusqu'à ce qu'il ait tourné à gauche.

Je cours jusqu'au coin derrière lequel il a disparu et fais encore halte. J'inspecte soigneusement les lieux et je l'aperçois qui avance d'un pas tranquille et régulier sans jamais se retourner. Pourquoi prendrait-il la peine de s'assurer que personne ne l'a pris en chasse ? En ce qui le concerne, c'est lui le chasseur.

Je le suis d'un bon pas tandis que nous obliquons vers l'est, puis vers le sud dans un quartier de logements sociaux et de refuges pour sans-abri. Les rues sont de plus en plus mal entretenues, flanquées de magasins à un dollar, de boutiques d'articles d'occasion tenues par des organismes de charité et d'échoppes de prêteurs sur gages. Les ruelles ne sont pas aussi désertes dans ce quartier de la ville et je regrette de ne pas avoir emmené Orion et Mignon. Je croise un homme édenté qui lève vers moi des yeux vitreux, puis deux hommes jeunes pas très rassurants qui me reluquent avec un intérêt beaucoup plus marqué. Je les

dépasse en hâte et poursuis mon chemin jusqu'à ce que je voie l'homme aux lunettes d'aviateur approcher de ce qui semble être un immeuble désaffecté. Les fenêtres des deux premiers étages sont condamnées à l'aide de planches et le revêtement de brique est couvert de graffitis. Je jette un coup d'œil depuis l'angle de la ruelle et vois l'homme pousser un panneau de contreplaqué mal fixé et s'introduire à l'intérieur. Nick et Beej ont dû pénétrer dans cet édifice. Je balaie les alentours du regard. Personne. Je m'approche furtivement de l'immeuble et m'introduis à l'intérieur par le même chemin qu'a emprunté l'homme aux lunettes d'aviateur.

Je me retrouve aussitôt plongée dans la pénombre. La seule clarté – plutôt parcimonieuse – provient de la cage d'escalier et des fenêtres aux vitres crasseuses du deuxième étage. Des détritrus de toute nature – papiers gras, canettes vides, emballages de barres chocolatées et autres rebus auxquels je ne veux pas penser et sur lesquels je tiens encore moins à m'attarder – jonchent le sol. L'air est vicié et la puanteur me rappelle la fois où, en camping, nous avons planté notre tente trop près des latrines. Je reste immobile, l'oreille tendue, en m'efforçant de respirer par la bouche et de réprimer un haut-le-cœur. Pas le moindre bruit. Non, attendez un peu ! J'entends une faible rumeur. À l'étage. Des voix ? Beej ? Nick ? Trisha ? À moins que ce soit l'homme aux lunettes noires ? Où est-il passé, au fait ?

Je commence à gravir l'escalier, lui aussi jonché de papiers gras, de canettes, de bouteilles et de... Je perçois un mouvement furtif sur la marche où je m'apprête à poser le pied. Je plaque une main sur ma bouche pour étouffer le cri qui me monte dans la gorge. Serait-ce... un rat? C'est aussi gros qu'un chat, mais bon sang, je n'ai jamais vu de chat avec une queue pareille. Et quand on sait qu'un rat n'est jamais seul...

Je reste figée sur place jusqu'à ce que le trottement cesse. Je ravale ma frayeur – en tout cas, je *tente* de le faire – et gravis sur la pointe des pieds les marches en direction du murmure. C'est une voix masculine. Croyant entendre celle de Nick, je jette un coup d'œil depuis l'angle de la cage d'escalier et aperçois l'homme en complet sombre dans un couloir. Il a glissé ses lunettes d'aviateur dans la poche de son veston et parle au téléphone à voix basse. Puis il referme son cellulaire et s'enfonce silencieusement dans le couloir. Je recule hors de vue, craignant qu'il se retourne. Je risque un nouveau coup d'œil et le vois ouvrir une porte au fond du couloir. Il la pousse d'un coup d'épaule et j'entends un cri suivi d'un hurlement. Je me précipite vers la porte.

L'homme au complet sombre a empoigné Trisha par le bras. Nick se cramponne à lui et tente de libérer Trisha de son emprise. Beej tient à la main l'enveloppe et une feuille de papier – la lettre, probablement – et tire sur ce qui me semble être le sac de Trisha. Elle se retourne et me dévisage quand je pénètre dans la pièce.

Trisha se tourne également et me lance un regard accusateur. Nick décoche un coup à l'homme au complet sombre, qui encaisse en vacillant sans pour autant lâcher le bras de Trisha. Celle-ci pousse un cri. Je vois l'homme serrer le poing pour ensuite frapper violemment Nick au ventre. Heureusement qu'il agrippe encore Trisha, parce qu'il a l'air furieux et j'ai l'impression que s'il avait eu les deux mains libres, il aurait bourré Nick de coups de poing. J'entends un bruit d'air qui s'échappe des poumons et vois Nick tomber à genoux, plié en deux.

Un martèlement de pas retentit soudain dans la cage d'escalier, puis au fond du couloir. Des pas qui se rapprochent. Deux hommes font irruption dans la pièce. L'un d'entre eux est Carl Hanover. Il balaie rapidement la scène du regard.

— Trisha, dit-il. Dieu soit loué.

Trisha écarquille les yeux en le voyant, puis se débat avec une frénésie redoublée.

M. Hanover se tourne vers moi.

— Robyn, je ne pourrai jamais te remercier assez de l'avoir trouvée. Ces hommes sont des amis. Je leur ai demandé de m'accompagner, pour veiller à ce que Trisha rentre saine et sauve à la maison.

Il se tourne vers Trisha.

— Allez, il est temps de rentrer.

Le regard de Beej se durcit. Nick, toujours à genoux, se retient d'une main sur le sol pour ne pas s'effondrer. Il lève les yeux vers moi. Une amère déception se lit sur

son visage. Trisha se débat toujours et Beej plonge vers elle pour saisir à nouveau son sac sur lequel elle se met à tirer comme si elle pensait ainsi arracher Trisha à l'emprise des deux hommes. L'un d'entre eux se retourne et repousse Beej, qui recule, perd l'équilibre et tombe brutalement sur le sol.

— En douceur, s'il vous plaît, lance M. Hanover. Ces jeunes essayaient simplement d'aider Trisha.

Il se tourne vers Beej.

— N'est-ce pas ?

Elle lui lance un regard noir que M. Hanover ne semble pas remarquer.

— Allez, viens, Trisha. J'ai une voiture en bas. Ta mère est si inquiète.

Trisha lui décoche un coup de pied. M. Hanover fait signe à l'homme en complet sombre et à son comparse. Tous deux empoignent Trisha. Elle se débat encore, mais avec moins de vigueur à présent.

— Ne les laissez pas m'emmener ! hurle-t-elle d'une voix aiguë. Je vous en prie !

C'est à Nick et à Beej que cet appel s'adresse, pas à moi.

— On te ramène à la maison avant que ta mère souffre encore davantage, dit M. Hanover.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? s'écrie Trisha.

— Parce que c'est *moi* qui lui ai fait quelque chose ? rétorque M. Hanover. Mais c'est ta fugue qui l'a conduite à l'hôpital.

— À l'hôpital? répète Trisha d'une voix sans timbre.

Son regard croise le mien tandis que les hommes l'escortent vers la porte. Elle ne semble plus m'en vouloir du tout. Je lis une expression toute différente sur son visage.

Beej se précipite vers les deux hommes qui l'emmènent.

— Hé, attendez une minute! hurle-t-elle en s'accrochant une fois de plus au sac de Trisha.

L'un des hommes se tourne vers M. Hanover, qui lui fait un signe de tête. Il écarte fermement Beej de son chemin et les deux acolytes font sortir Trisha de la pièce, en la traînant et en la soutenant tour à tour.

M. Hanover pose la main sur mon épaule.

— Merci, Robyn. Denise t'en sera si reconnaissante. Je ne dirais pas qu'elle est aveugle, qu'elle ne voit pas la conduite de Trisha, cette manie qu'elle a de tout le temps fuguer et toutes les idioties qu'elle raconte. Mais tu sais comment sont les mères. Elles aiment leurs enfants, quoi qu'ils fassent.

— Mon père m'a mise au courant, à propos de votre femme, lui dis-je. J'en suis désolée. J'espère qu'elle va guérir.

Je m'exprime avec maladresse, je sais, mais c'est tout ce que je trouve à lui dire.

Nick se remet laborieusement debout et se dirige d'un pas incertain vers la porte. Je crains un bref instant qu'il ne se lance à la poursuite de Trisha, quand

soudain, *paf!* Je sens ma joue cuire sous la violence de la gifle. Beej me vrille des yeux, du venin plein le regard.

— Trisha ne se trompait pas sur ton compte, crache-t-elle.

— Robyn..., commence M. Hanover.

— Ça va. Ne vous en faites pas.

Il hésite une seconde avant de quitter la pièce. Une fois qu'il a disparu, je me tourne vers Beej.

— Je n'aurais jamais pensé que cela allait se passer ainsi.

Beej me fusille encore du regard.

— Nick prétend que tu es intelligente, mais pour une fille intelligente, tu n'as pas beaucoup de jugeote. C'est toi qui les as conduits directement jusqu'à elle.

Elle brandit l'enveloppe sous mon nez.

— Une lettre! crache-t-elle avec mépris. As-tu au moins regardé ce qu'il y avait dans l'enveloppe?

— Bien sûr que non.

Beej lève les yeux au ciel et se tourne vers Nick.

— Tu sors vraiment avec cette fille?

— Écoute, lui dis-je, je sais que Trisha est ton amie...

— Mon *amie*? rétorque Beej en me regardant comme si j'avais perdu la tête. Je ne suis pas son amie! Cette fille a bien trop de problèmes pour être mon amie.

— Alors pourquoi m'as-tu giflée?

— Parce que grâce à toi, je viens de voir des affaires auxquelles je tiens disparaître par cette porte.

— De quoi parles-tu ?

— Trisha. Elle avait des trucs à moi dans son sac.

Je comprends à présent pourquoi Beej voulait tant s'emparer du sac de Trisha.

— Elle a emporté des affaires qui m'appartiennent et je ne pourrai jamais les récupérer.

Elle me lance l'enveloppe et la feuille de papier à la tête avant de sortir promptement de la pièce.

Je regarde la feuille. Elle est vierge, recto verso. Éberluée, je me tourne vers Nick.

— L'enveloppe, bafouille-t-il, d'une voix encore entrecoupée.

J'examine l'intérieur. Lorsque M. Hanover me l'avait remise, j'avais senti un objet à l'intérieur. Je vois à présent de quoi il s'agit. Un petit disque plat. Qu'est-ce que c'est ? Je le sors de l'enveloppe, l'examine sous toutes les coutures, puis me tourne vers Nick.

— Un dispositif de pistage, dit-il. Je te parie tout ce que tu veux.

Je regarde l'objet avec des yeux ronds et revois mon père sortir sur le palier pour s'entretenir avec M. Hanover.

— Où sont les chiens ? demande Nick d'une voix morne, comme s'il me reprochait ce qui est arrivé.

— Là-bas, dans la ruelle où tu m'avais laissée. Nick, je te jure, jamais je n'aurais pensé que...

Mon téléphone sonne. Je fouille dans mon sac tandis que Nick se dirige vers la porte.

— Nick, attends !

Mon téléphone continue de sonner et Nick s'éloigne encore. Quand j'appuie sur la touche pour prendre la communication, Nick descend les premières marches de l'escalier.

— Allô ?

— Robyn ? répond la voix de ma mère Où es-tu ? Ne me dis pas que tu es dans le garage, parce que j'en sors à l'instant.

Quitte à me retrouver dans le pétrin, pourquoi faire les choses à moitié ? Je vais avoir des ennuis, de *sérieux* ennuis, avec ma mère. J'ai du mal à imaginer qu'il puisse m'arriver quelque chose de pire.

Je me trompe.

— Maman, je...

— Robyn, sais-tu où se trouve l'Hôpital général ?

— Oui, bien sûr, mais...

— Retrouve-moi là-bas. Aux urgences.

— Pourquoi, maman ? Que se passe-t-il ?

— Ton père s'y trouve. Il est blessé.

— Blessé ? Qu'est-il arrivé ?

— Je ne le sais pas encore. Rejoins-moi là-bas, Robyn.

Je descends l'escalier sans penser une seconde aux rats. J'oublie aussi combien j'étais furieuse quand j'ai compris que mon père avait probablement aidé M. Hanover à se servir de moi. Je n'ai qu'une idée en tête : savoir comment il s'est blessé et si c'est grave. Je dévale les marches et plonge dans la pénombre du rez-de-chaussée, panique quelques instants jusqu'à ce que je me repère, retrouve le panneau mal ajusté par où sortir pour ensuite contourner le conteneur à déchets d'un immeuble et remonter la ruelle à toutes jambes jusqu'à la prochaine rue. Arrivée au coin, je me mets à faire des signes frénétiques à la recherche désespérée d'un taxi. Ce n'est qu'une fois installée sur la banquette arrière, tandis que le taxi se fraie un chemin dans la circulation intense de ce samedi en mi-journée, que je songe au prix de la course. Je fouille dans mon sac, angoissée à l'idée de ne pas avoir suffisamment d'argent sur moi pour payer le chauffeur. La panique me reprend et j'imagine le chauffeur m'enfermer dans son

véhicule et appeler la police, pendant que mon père gît à l'hôpital aux urgences. Il se trouve que je me fais du souci pour rien. Henri Saint-Onge m'attend devant la porte des urgences. Elle se précipite vers mon taxi à la seconde où il se gare et tend de l'argent au chauffeur.

— Ta mère est à l'intérieur, dit-elle en m'ouvrant la porte. Viens.

Henri – diminutif de Henrietta – est l'amie de Vern. Petite et boulotte, elle possède une garde-robe aussi originale qu'excentrique. C'est une artiste.

— Qu'est-il arrivé, Henri ? Comment va mon père ?

— Je n'en sais rien. La police a téléphoné. Ils cherchaient à rejoindre Vern, mais il est dans le nord, parti travailler pour un client. Il ne pourra pas attraper de vol avant tard ce soir. Les policiers m'ont dit que ton père avait été sérieusement tabassé. Il est inconscient.

Je ravale péniblement ma salive. Inconscient... cela n'augure rien de bon et peut même signifier de graves lésions.

— Quand ils ont appelé, ils m'ont dit qu'ils avaient appelé l'ambulance et que ton père était en route pour l'hôpital. Ils m'ont demandé qui ils devaient prévenir, et je leur ai donné les coordonnées de ta mère.

Elle paraît un peu inquiète.

— J'espère que j'ai bien fait, ajoute-t-elle. Elle semble pas mal secouée, étant donné les circonstances.

Trois années de séparation et un divorce datant d'un an, voilà les circonstances auxquelles Henri fait allusion.

Elle ne se trompe pas. Ma mère a le visage blême, les traits tirés et les yeux gonflés comme si elle venait de pleurer. Est-ce possible ?

— Maman, est-ce qu'on t'a dit quelque chose ? Est-ce qu'il va s'en sortir ?

— Je n'ai pas encore pu obtenir de renseignements, me répond-elle d'un ton irrité. Ils ne font que me répéter qu'ils m'informeront dès qu'ils en sauront plus.

— Je vais retourner aux nouvelles, dit Henri en s'éloignant.

Je m'assois à côté de ma mère.

— Je ne te demanderai même pas pourquoi tu n'étais pas où tu étais censée être, me dit-elle, encore furieuse.

Difficile de savoir si elle est en colère contre moi ou contre le monde en général. Probablement les deux.

— Henri m'a dit qu'on l'avait tabassé, maman. Elle dit que...

Je ne m'attendais pas à subitement fondre en larmes, ni à sentir mes lèvres se mettre à trembler.

Ma mère glisse son bras autour de mes épaules et me serre contre elle.

— Une fois, quand tu n'étais encore qu'un bébé, ton père a reçu un appel. Une bagarre générale dans un bar. La plupart des clients se sont dispersés à l'arrivée de la police. Mais il en est resté deux qui, je suppose, étaient trop saouls. L'un d'eux a attaqué ton père avec un tabouret de bar. Mac s'est retrouvé avec le nez et la mâchoire fracturés. Il est resté inconscient pendant des

heures. J'étais terrifiée. Mais il s'est remis très vite sur pied. Ton père est comme ça, Robyn.

Je devine malgré tout qu'elle est morte d'inquiétude, elle aussi.

Henri revient en compagnie d'un homme en complet veston qui adresse un sourire à ma mère.

— Patricia, dit-il. Cela fait un bail.

— Bonjour, Jim, répond ma mère.

Jim m'examine.

— Est-ce possible que tu sois Robyn ?

— Robyn, je te présente l'inspecteur Harwood.

— Inspecteur chef, à présent. J'ai travaillé avec ton père.

— Qu'est-il arrivé, Jim ? demande ma mère.

L'inspecteur Harwood s'assoit.

— Nous ne le saurons avec exactitude que lorsque nous aurons pu parler à Mac. Il a été retrouvé dans un ancien parc industriel. Son portefeuille a disparu. Aucune trace de son auto dans les parages. Nous ignorons s'il s'est rendu là-bas pour une raison ou une autre, ou s'il y a été emmené. Nous ne savons pas s'il s'agit d'une agression, de piraterie sur la route ou d'autre chose. Ce qui est sûr, c'est qu'il a eu de la chance qu'un agent de sécurité patrouille en auto dans le coin. Les deux assaillants qui tabassaient Mac ont décampé. Le gardien n'a pas pu voir dans quelle direction ils allaient ou s'ils conduisaient la voiture de Mac. Il a appelé les secours et commencé à administrer les premiers soins.

— Jim, quand vous dites qu'il peut s'agir d'autre chose, à quoi pensez-vous ? demande ma mère.

— Il se peut que cette agression soit liée à une affaire sur laquelle il travaille. Vern dit qu'il enquêtait sur l'incendie aux écuries de Doig.

Ma mère n'a pas l'air ravie.

— Et quand je pense que je me faisais du souci pour sa sécurité quand il travaillait dans la police ! dit-elle.

— Nous allons élucider cette histoire, Patricia. Ne vous inquiétez pas.

Mais nous nous inquiétons. Et plus l'attente s'éternise, plus l'angoisse grandit. Ce n'est qu'au bout d'interminables heures qu'une femme en blouse blanche et pantalon vert de chirurgien pénètre dans la salle d'attente pour venir parler à ma mère.

— M<sup>me</sup> Hunter ?

— M<sup>me</sup> Stone, rectifie ma mère. Nous sommes divorcés. Voici notre fille, Robyn. Comment va-t-il ? demande-t-elle ensuite comme si elle n'avait jamais divorcé.

La femme s'assoit à côté de ma mère.

— Il souffre d'une commotion cérébrale. Il a également une rupture de la rate et deux côtes fracturées.

Ma mère pâlit et je me mords les lèvres pour ne pas fondre en larmes.

— Nous l'avons plus ou moins stabilisé, ajoute le médecin. Il n'est pas dans un état critique, mais c'est grave. Nous allons le garder ici quelques jours.

— Est-ce que je peux le voir ?

— Quelques minutes, pas plus, répond la femme médecin en faisant signe à une infirmière. Il dort.



Ma mère devait espérer voir mon père se réveiller pendant notre visite. J'ai l'impression qu'elle aurait adoré le voir sourire, même si d'habitude, ses sourires la mettent hors d'elle. Elle prétend qu'il sourit comme ça pour convaincre les gens de son innocence ou de sa sincérité alors qu'en réalité (toujours selon ma mère), il ne réussit qu'à donner l'impression de cacher quelque chose.

Mon père ne se réveille pas. Je m'attends à ce que ma mère veuille rester à son chevet jusqu'à ce qu'il reprenne conscience. Plantée près du lit, elle le regarde intensément, les sourcils froncés, comme si elle essayait de se décider.

— Allez, viens, Robyn, finit-elle par dire. Mieux vaut rentrer à la maison.

— Mais...

— Tu as entendu ce qu'a dit le docteur. Il va se rétablir.

— Oui, mais...

— Il dort. Il va probablement dormir toute la nuit.

— Mais, maman...

— Tu pourras revenir demain.

Henri nous attend dans le couloir. Elle propose de nous reconduire à la maison. Ma mère décline son offre en lui disant qu'elle a sa voiture.

— Êtes-vous sûre de pouvoir conduire ? lui demande alors Henri.

La question semble prendre ma mère au dépourvu.

— Nous sommes divorcés, Henri, répond-elle comme s'il y avait un rapport.

Henri se contente de hocher la tête et déclare qu'elle va rester ici et attendre Vern, si ma mère n'y voit pas d'inconvénient.

— Pourquoi en verrais-je ? répond ma mère.

Elle reste silencieuse tout le long du trajet jusqu'à la maison.



À peine sommes-nous entrées que le téléphone se met à sonner. Ma mère le regarde fixement comme s'il s'agissait d'un serpent à sonnettes prêt à frapper.

— Prends l'appel, veux-tu, Robyn ? dit-elle d'une voix bizarre, comme si elle retenait son souffle en même temps qu'elle parlait.

Je retiens mon souffle, moi aussi. Je décroche en pensant : pourvu qu'il ne s'agisse pas de mauvaises nouvelles de l'hôpital. J'ignore ce à quoi ma mère pense, pour sa part.

— Oh, bonjour Ted !

Je me mets à sourire en entendant sa voix, aussi soulagée qu'à l'annonce du report d'une interrogation écrite de maths. Mais ma mère me regarde en secouant la tête. Je la vois chercher quelque chose sur le plan de travail. Un stylo. Elle secoue encore la tête et articule silencieusement à mon adresse *Je ne suis pas là*, tout en griffonnant quelque chose sur le dos d'une enveloppe.

— Euh... non, elle n'est pas rentrée, Ted.

Ma mère brandit l'enveloppe. *Ne lui parle pas de Mac.*

— Non, je ne sais pas, Ted. Bien sûr, je le lui dirai. Je raccroche et regarde ma mère.

— Il te demande de l'appeler dès que tu en auras l'occasion.

— Je vais nous préparer quelque chose à manger, dit ma mère. Je ne sais pas si tu as pu dîner, mais moi, je n'ai rien avalé depuis ce matin. Et regarde l'heure qu'il est.

Il est plus de six heures du soir. Je la suis dans la cuisine et la regarde inventorier le contenu du réfrigérateur. Je n'en suis pas certaine, mais j'ai bien l'impression que la nourriture ne figure pas en tête de liste de ses priorités.

— Que dirais-tu de sandwichs grillés au fromage ?

— Ça me va. Est-ce que tu vas épouser Ted, maman ?

Ma mère pose sur le plan de travail le bloc de cheddar et tend la main vers le pain tranché. Elle sort du placard une poêle en fonte.

— Pourquoi cette question ? répond-elle.

— Il m'a dit qu'il te l'avait proposé.

— Il t'a dit ça ? Quand ? À l'instant ?

— Je lui ai parlé l'autre jour.

— Oh.

Elle entreprend de couper des lamelles de fromage qu'elle dispose sur des tranches de pain.

— Il m'a dit que tu ne prenais pas ses appels. Il semblait blessé.

— Robyn, cela ne te regarde absolument pas...

Elle s'interrompt et me dévisage.

— D'accord, cela te regarde, je me trompe, reprend-elle d'une voix adoucie. Mais sa demande m'a prise au dépourvu.

J'attends la suite.

— C'est un homme très gentil, dit-elle.

— Es-tu amoureuse de lui ?

Elle continue de trancher le fromage.

— Je n'en sais rien.

Elle garde le silence un moment.

— Et au fait, où étais-tu, aujourd'hui ? demande-t-elle.

Bon sang, moi qui espérais qu'elle allait passer l'éponge.

— Tu étais privée de sortie, souviens-toi. Tu étais censée nettoyer le garage.

Je repense au tour que m'a joué M. Hanover et au fait que c'est probablement mon père qui lui en a donné l'idée. Je me demande comment réagirait ma mère si je lui racontais toute l'histoire et si je lui disais

que j'ai aidé mon père à retrouver Trisha. Cela ne lui plairait sûrement pas.

— J'étais avec Nick.

Au moins, je ne mens pas.

— Oh, fait ma mère.

Ma mère nourrit ce qu'elle appelle des « réserves » quant au fait que je fréquente Nick.

— Quand je t'ai appelée la première fois...

— J'étais au centre-ville.

Elle semble plus déçue que fâchée.

— Tu m'as menti, Robyn.

— Pardonne-moi.

— Tu sais, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée...

Elle se tait, pousse un soupir, et se reprend.

— Robyn, ce garçon...

— Je l'aime beaucoup, maman.

Elle me regarde droit dans les yeux.

— Robyn, il y a tant de *gentils* garçons sur cette terre.

Elle secoue la tête.

— Est-ce ce que tu as fait mercredi soir, après avoir quitté ton père ? Tu es allée retrouver Nick ?

— Non.

Je vois bien qu'elle ne me croit pas.

— Si tu veux que je te fasse confiance, Robyn, sois honnête avec moi.

— Je ne te mens pas.

Elle semble en douter.

— Je ne te mens pas à propos de mercredi soir. Après avoir quitté papa, je me suis rendue à l'école secondaire où Ted entraîne son équipe de basket. Si tu ne me crois pas, tu peux lui demander. C'est lui qui m'a raccompagnée ici.

Elle soupèse le pour et le contre et doit en conclure que je dis la vérité.

— Tu n'es pas censée sortir de toute la fin de semaine. Mais je sais que tu voudras aller voir ton père demain. Tu pourras te rendre à l'hôpital une fois le ménage du garage terminé.

— Et toi, maman ? Tu n'iras pas le voir ?

— J'ai du travail.

— Mais papa...

— Une grosse plaidoirie, Robyn. Je dois me préparer.

Bon sang, ma mère peut parfois être d'une froideur ! Mais après notre repas, que nous prenons en silence, elle appelle quand même à l'hôpital. Elle me répète ce que l'infirmière lui a dit – mon père dort, ses signes vitaux sont bons et son état stable –, puis elle s'enferme dans son cabinet de travail.

Le téléphone sonne. Je décroche. C'est Nick.

— Je ne pouvais pas savoir, Nick...

Silence.

— Je te le jure. J'ignorais ce qu'il y avait dans cette enveloppe. Je n'avais aucune idée de ce que le père de Trisha avait manigancé.

— Je te crois, répond-il. Mais ton père, lui ?

— Quoi, mon père ?

— Il a bien fallu que M. Hanover se procure ce dispositif quelque part. Est-ce ton père qui le lui a fourni ? Savait-il ce qui allait se passer ?

Je lui réponds que je n'en sais rien. Je ne lui dis pas que moi aussi, j'ai des soupçons.

— Tu ne lui as pas posé la question ?

J'explique à Nick ce qui est arrivé à mon père.

— Oh ! fait-il. Crois-tu qu'il va vite se rétablir ?

— Le médecin le pense, Nick. Et Beej ? L'as-tu vue ? Est-ce qu'elle s'est calmée ?

— Elle était encore dans une colère noire quand je l'ai quittée.

Nick reste un court instant silencieux.

— Elle n'avait pas l'air fâchée, Robyn. As-tu remarqué ?

— Je l'ai trouvée assez fâchée à mon goût... Elle m'a flanqué une gifle.

— Je ne parle pas de Beej, je parle de Trisha. Quand son beau-père est arrivé, elle n'a pas semblé en colère contre lui. Du genre : *Va au diable, je ne veux pas te voir*. Elle donnait plutôt l'impression d'être terrorisée. L'as-tu remarqué ?

Je n'ai pas fait attention. J'étais sous le choc. J'ai remarqué la rage dans les yeux de Beej, la colère et la déception sur le visage de Nick. Mais je n'ai pas prêté particulièrement attention à la réaction de Trisha, sauf peut-être cette expression fugace, avant que les hommes l'emmènent. Quelque chose avait changé. J'essaie de me remémorer son visage à cet instant.

— Le ton de sa voix, aussi, ajoute Nick. Comme si elle avait très peur.

— Son beau-père dit que c'est une grande comédienne. La première fois qu'elle a fugué et que les policiers l'ont ramenée chez elle, elle les a accusés, lui et sa mère, de toutes sortes de choses invraisemblables.

— Si elle jouait la comédie, elle a du talent parce que j'y ai cru. Mais à mon avis, cette fille avait une peur bleue, et de quelque chose de bien plus grave que la perspective d'être privée de sortie.

— Elle se dispute tout le temps avec sa mère... et j'imagine qu'elle ne doit guère aimer son beau-père à présent.

— Je n'aimais pas mon beau-père, moi non plus, dit Nick. Et certains jours, il me fichait vraiment la frousse. Ces jours-là, je parie que j'avais la même expression que Trisha aujourd'hui. Nous devrions peut-être reprendre contact avec elle.

— Allons donc, Nick. Toute cette histoire est terminée. Trisha est rentrée au bercail. Auprès de sa mère, qui a besoin d'elle.

— Peut-être, répond Nick, sans conviction.

Je ne veux plus penser à Trisha Carnegie. Je ne voulais pas m'en mêler au départ, mais je me suis laissé entraîner dans cette affaire parce que je pensais que c'était à cause de moi qu'elle avait fugué. Et à présent, c'est de ma faute – d'une certaine manière – si elle se retrouve chez elle contre son gré. Mais sa mère a besoin d'elle, non ? Maintenant plus que jamais.

— J'ai un laissez-passer pour demain, dit Nick. Tu sais, pour aller rendre visite à ma tante.

— Ah bon ?

— On pourrait se retrouver quelque part, qu'en penses-tu ?

— Impossible. Je suis privée de sortie. Condamnée à ranger le garage. Ma seule sortie autorisée sera d'aller voir mon père à l'hôpital.

— À quelle heure ?

— Quoi ?

— À quelle heure iras-tu voir ton père ?

— Pourquoi ?

— Je te retrouverai là-bas.

— Mais...

— Je veux te voir, Robyn. D'accord ?

J'accepte. Je lui indique dans quel établissement mon père est hospitalisé et quand je pense aller lui rendre visite. Une fois que Nick a raccroché, je passe à l'action. Mon objectif : rentrer dans les bonnes grâces de ma mère.

# 14

À mon réveil le lendemain matin, je trouve ma mère debout devant le plan de travail de la cuisine, en train de siroter son café. Elle affiche tout le sérieux de sa profession dans son ensemble taillé sur mesure.

— Il faut que je file, dit-elle.

— Moi aussi.

Elle lève un sourcil.

— Le garage, Robyn.

— C'est fini.

— Fini ?

— Cette nuit.

Il m'a fallu trimer jusqu'à presque deux heures du matin pour venir à bout de la corvée.

Sa tasse de café à la main, elle descend les trois marches qui, au fond de la cuisine, mènent à la porte donnant accès au garage. Elle l'ouvre, puis se retourne vers moi.

— D'accord, dit-elle. La sentence est levée.

— Passe une bonne journée, maman.



Je me rends d'abord à l'hôpital. J'y retrouve Vern, assis sur une chaise dans un coin de la chambre. Il se lève à mon approche et me fait reculer dans le couloir.

— Il dort encore, me dit-il. Il s'est réveillé quelques minutes durant la nuit.

— A-t-il raconté ce qui s'est passé ?

— Des types lui sont tombés sur le dos. C'est tout ce qu'il sait. La police n'a encore rien trouvé, explique-t-il en jetant un regard par-dessus son épaule. Il va probablement dormir la plus grande partie de la journée. Je comptais rester dans les parages.

Il jette un coup d'œil à droite puis à gauche.

— Ta mère t'accompagne ?

Je secoue la tête.

— Vern ? Est-ce que papa t'a dit quelque chose au sujet de Trisha ?

— La fille Hanover ? Dernièrement, tu veux dire ?  
Non. Pourquoi ?

— Je me posais simplement la question.

Je retourne dans la chambre sur la pointe des pieds et pose un baiser sur la joue de mon père. Je prévient Vern que je vais revenir.



Je pénètre dans le parc voisin de l'hôpital. Pas de Nick. Près d'une demi-heure plus tard, il n'est toujours

pas là. Je commence à me demander s'il ne m'a pas posé un lapin quand enfin, je l'aperçois. Il tire Beej par la main, et elle tire dans la direction opposée, comme si elle ne voulait surtout pas se trouver à proximité de lui. Puis elle jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de Nick et nos regards se croisent. Je corrige : elle ne veut surtout pas se trouver à proximité de *moi*.

Elle se met à résister encore plus vigoureusement jusqu'à ce que Nick s'arrête, se tourne vers elle et empoigne aussi son autre main. Il lui dit quelque chose. Elle secoue la tête. Il parle à nouveau et elle secoue la tête encore plus frénétiquement. Nick reste parfaitement immobile. Il prononce encore quelques mots, puis lui lâche les mains.

Beej ne cherche pas à s'enfuir. Elle et Nick se regardent droit dans les yeux, puis Nick se remet à parler. Il fait un signe dans ma direction. Beej tourne la tête vers moi, toujours sans sourire, et j'ai l'impression que je suis la dernière personne au monde qu'elle veut voir, et à qui elle voudrait même parler. Mais elle redresse les épaules, ajuste la courroie du sac à dos miteux qu'elle trimballe partout, et Nick et elle viennent à ma rencontre.

— Désolé du retard, me dit Nick.

Beej garde le silence. Nick la pousse d'un coup de coude vers une table à pique-nique. Elle s'assoit et me foudroie du regard, comme si j'étais à blâmer pour sa présence ici.

— Vas-y, lui ordonne Nick. Répète à Robyn ce que tu m'as raconté.

Beej me dévisage, l'air renfrogné.

— Ça me dépasse, commence-t-elle. Pourquoi t'intéresses-tu à elle? Si j'en crois ce qu'elle m'a dit, tu l'as toujours traitée comme un chien.

Toujours? À part l'épisode du projet en équipe, je ne l'ai jamais traitée de quelque manière que ce soit. Je ne l'ai pratiquement jamais approchée. Je la trouvais bizarre... Oh! C'est peut-être justement ce qu'elle voulait dire.

— Dans l'immeuble abandonné, hier, tu as déclaré que Trisha n'était pas ton amie. Alors pourquoi l'aidais-tu?

Beej détourne ses yeux des miens et hausse les épaules.

— Elle avait la frousse, répond-elle. Elle avait besoin d'une planque où se cacher. Elle m'a promis qu'elle me paierait. Elle m'a dit que sa mère était riche. Elle m'a montré une photo de sa maison. Une grande baraque.

Beej me regarde alors dans les yeux.

— Ce ne sont pas des histoires, hein?

— Non. Mais pourquoi dis-tu qu'elle avait besoin de se cacher? De qui? Et de quoi avait-elle peur?

— De son beau-père, répond Beej comme si cela tombait sous le sens. Elle a peur de lui.

— Peur de lui?

Je jette un coup d'œil à Nick.

— Mais il a raconté à mon père qu'elle fuguait chaque fois qu'elle se disputait avec sa mère. Il croit que c'est l'état de santé de sa mère qui l'a poussée à s'enfuir, parce qu'elle ne parvenait pas à l'accepter.

— Eh bien, il ment, réplique Beej, ravie de me contredire. Elle a fugué pour fuir son beau-père. Elle le déteste *et* elle a peur de lui. Elle dit que c'est quelqu'un d'odieux. Et elle se fait du souci pour sa mère. Et elle se servait de ce cristal pour méditer. Elle m'a dit que sa mère est malade et qu'elle risque de ne pas s'en tirer. Et Trisha se retrouvera alors coincée avec Carl. C'est à cause de lui que Trisha a fugué. Pas à cause de sa mère. Et elle n'a pas fugué comme d'autres jeunes le font. Elle avait si peur de Carl qu'elle a filé sans demander son reste.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'elle est partie les mains vides, répond Beej. Sans vêtements de rechange, sans argent, rien. Quand je l'ai rencontrée, elle n'avait rien d'autre que les vêtements qu'elle portait. Elle m'a montré sa carte bancaire, mais elle avait peur de s'en servir. Elle m'a dit que cela pouvait permettre à Carl de déterminer le quartier où elle se trouvait. Je lui ai proposé de m'en servir à sa place – d'aller retirer de l'argent pour elle – mais elle a dit non. Elle m'a expliqué que les banques ont installé des caméras partout, et que Carl pourrait ainsi savoir qui pouvait lui venir en aide. Elle m'a promis que dès que sa mère irait mieux, elle me paierait pour mes services.

Je ne veux pas la décevoir, mais je n'ai pas le choix.

— Il est possible que sa mère n'aille jamais mieux, lui dis-je.

Beej se claque la cuisse.

— Génial! siffle-t-elle. Je parie que ça veut dire que je ne serai jamais payée! Et comment vais-je récupérer ma caméra?

C'est alors que je lâche une phrase stupide.

— Parce que *tu* as une caméra?

— Bien sûr que j'en ai une! répond Beej indignée. Et comment crois-tu que j'ai pris les photos que j'avais en mains quand tu m'as vue pour la première fois?

Elle se tourne vers Nick.

— Bon, ça suffit! Je me tire.

— Ce n'est pas ce que Robyn voulait dire, la rassure-t-il. Elle n'a pas beaucoup... d'expérience, tu sais.

— Sans blague!

Beej se tourne vers moi.

— Tu penses que parce que je vis dans la rue, je ne suis qu'une pauvre minable qui ne possède rien? Ouais, j'ai une caméra! Et j'ai aussi un appareil photo. J'ai un appareil photo et une caméra vidéo.

— Beej fait des photos superbes, dit Nick. Il y a eu un projet au centre jeunesse l'an passé – un programme d'art de la rue. Les photos de Beej ont été exposées. Elle en a même vendu deux.

Je contemple Beej, avec ses yeux farouches, ses cheveux hérissés et son arcade sourcilière percée, et je

décide qu'elle possède peut-être plus de qualités que je ne l'avais cru.

— Beej est en train de réaliser une vidéo, tu sais, m'informe Nick.

Beej fouille dans son sac et en sort une cassette qu'elle fait claquer sur la table à pique-nique.

— Ça! dit-elle. Ce sera génial, si je peux un jour terminer! Et c'est un gros si, à présent, grâce à toi.

Elle me lance un autre regard noir.

— C'est Trisha qui a ma caméra vidéo. L'un des nouveaux modèles, tu sais, compact. As-tu idée du nombre de prospectus qu'il m'a fallu distribuer, du nombre de fleurs que j'ai dû emballer, pour payer cette caméra?

Je lance un coup d'œil à Nick. *N'insiste pas*, semble-t-il me dire silencieusement.

— Je n'aurais jamais dû écouter Kenny, ajoute Beej.

— Kenny Merchant?

— Il m'a dit: « Si tu l'aides, elle te donnera de l'argent, c'est sûr. » Et maintenant, j'ai bien l'impression non seulement que je ne toucherai jamais un sou, mais que je ne reverrai jamais ma caméra! Elle me l'a empruntée sans me le demander. Elle l'avait dans son sac quand Carl l'a emmenée.

Je comprends maintenant pourquoi elle est si en colère.

— Moi aussi, j'ai parlé à Kenny, dit Nick.

— Ah oui? lui dis-je. Quand ça?

— Hier soir, répond-il en se tournant vers Beej. Kenny m'a dit que Trisha mourait de peur, mais elle n'a pas voulu lui expliquer pourquoi. Elle lui a dit: « Moins tu en sais, et mieux tu te porteras. »

Beej semble légèrement surprise.

— Elle m'a dit la même chose. Tout de suite après avoir appelé chez elle.

— *Quoi?*

— Elle m'a dit la même chose...

— Trisha a téléphoné chez elle?

Première nouvelle. M. Hanover nous a pourtant raconté, à mon père et à moi, que contrairement aux autres fois où elle avait fugué, Trisha n'avait pas donné signe de vie.

— Bien sûr qu'elle a téléphoné, me répond Beej. Elle voulait parler à sa mère. Mais c'est Carl qui a décroché et il lui a dit qu'il viendrait la chercher quand elle le voudrait, mais qu'il ne lui passerait pas sa mère.

— Quand a-t-elle téléphoné?

— Le jour où Kenny me l'a amenée. Jeudi.

Le lendemain du jour où Trisha a déguerpi.

— J'étais avec elle quand elle a téléphoné, je faisais le guet, poursuit Beej. Je l'ai entendue supplier son beau-père. Elle lui a dit qu'elle voulait seulement parler à sa mère. Et chaque fois qu'elle a appelé par la suite, elle tombait sur le répondeur. Trisha a laissé des messages, mais je te parie tout ce que tu veux que Carl a dû les effacer avant que sa mère puisse les écouter.

C'est pour ça que Trisha voulait la lettre. Elle voulait savoir comment allait sa mère.

— Pourquoi dis-tu que tu faisais le guet ?

— Tu sais bien, pour que personne ne puisse mettre la main sur elle.

— Mettre la main sur elle ?

— Elle avait peur de sortir le jour, répond Beej. Elle se comportait comme si elle était terrorisée par Carl. Au téléphone, elle lui a juré qu'elle ne dirait rien à personne s'il laissait sa mère tranquille.

Nick a peut-être raison. Trisha n'a pas agi ainsi simplement parce qu'elle est entêtée et sans-cœur. Elle avait peur, *vraiment* peur.

— Je la croyais sans vraiment la croire, tu sais ? reprend Beej. Elle est un peu cinglée. Et cette histoire de carte bancaire ? J'ai cru que c'était une arnaque. J'ai pensé que si elle ne voulait pas s'en servir, ni m'autoriser à le faire à sa place, c'était parce qu'elle n'avait pas l'intention de me payer un jour. Cette histoire, comme quoi Carl allait la repérer si jamais elle s'en servait...

— Elle avait raison, dis-je.

Beej ricane.

— C'est ça !

— Les banques peuvent savoir à quel moment et à quel guichet une carte a été utilisée. Elles ont installé des caméras au-dessus de tous leurs guichets automatiques et peuvent identifier qui s'en sert. La police ou quelqu'un qui a de bons contacts – *mon père, par*

*exemple* – aurait pu te repérer. Et se serait lancé à ta recherche. Pour doubler les chances de retrouver Trisha.

Beej me lance un regard soupçonneux.

— Et tu sais tout ça parce que... ?

— Mon père était flic.

Beej fusille Nick du regard. Il hausse les épaules d'un air contrit.

— T'a-t-elle dit autre chose sur son beau-père, ou expliqué pourquoi elle avait si peur ?

— Elle m'a dit que si on la retrouvait, elle risquait de se faire tuer.

— *Quoi ?*

— Je ne fais que te répéter ce qu'elle m'a dit, répond Beej, presque comme si elle s'excusait. Comme je te l'ai dit, je ne la croyais pas. Je pensais qu'elle était, tu sais...

— Cinglée ? fait Nick.

— La moitié des jeunes de la rue, ils inventent des romans sur les raisons qui les ont amenés là où ils sont. Le plus souvent, ce sont des mensonges.

— Ouais, confirme Nick d'un air sombre. La vérité est la plupart du temps pire que ce qu'ils racontent. T'a-t-elle dit autre chose, Beej ?

Beej secoue la tête. Un quart de seconde plus tard, elle se reprend.

— Elle a raconté quelque chose à propos de chevaux qui étaient morts, répond-elle, songeuse. Ouais, c'est ça. Elle m'a dit qu'elle n'avait jamais aimé son beau-père, mais qu'elle n'aurait jamais cru qu'il puisse être assez

salaud pour aider quelqu'un qui a fait mourir des animaux à se tirer d'affaire. Quelqu'un qui a tué des chevaux.

Mon cœur fait un bond et je sens mes genoux faiblir. Je me tourne vers Nick.

— Tu as peut-être raison. Nous devrions aller voir ce qu'il advient de Trisha.

# 15

Nick revient vers nous au pas de course. Beej et moi l'attendons au coin de la rue où habite Trisha.

— Alors ?

Nick secoue la tête.

— Une voiture est garée le long de la maison. Mais on ne la voit pas de la rue. J'ai dû me faufiler en douce et regarder à travers une haie. Quant aux voisins... ils ont deux rottweilers qui auraient besoin d'un minimum de dressage. Ils m'auraient taillé en pièces s'ils avaient pu m'atteindre.

— C'est peut-être à ça qu'on les a dressés, suggère Beej. Oh ! dis donc, regarde-moi la taille de ces maisons !

Elle balaie les alentours du regard, éberluée.

— Et Trisha, Nick ?

— Je ne l'ai pas vue. Je n'ai vu personne. Seulement la voiture dont le coffre est ouvert. Avec une valise à l'intérieur. Et une boîte remplie de trucs – on aurait dit des livres et des tableaux. Des affaires personnelles.

Des affaires de fille. Comme si quelqu'un s'apprêtait à partir en voyage.

— La mère de Trisha est à l'hôpital, dis-je. Pourquoi Trisha, ou M. Hanover, partirait en voyage? Surtout quand il vient tout juste de la ramener à la maison.

Nick hausse les épaules.

— Qu'est-ce qu'on fait?

— Je vais aller sonner et demander si je peux parler à Trisha.

— Parfait, dit Beej. Allons-y.

— Tu ne peux pas m'accompagner.

Je lui ai déjà dit. Et *redit*. Je lui ai expliqué pourquoi quand Nick est parti jeter un coup d'œil sur la maison. Sans qu'elle entende raison.

— Explique-lui, Nick.

— Je n'ai pas besoin que Nick m'explique quoi que ce soit. Ce n'est pas sa caméra, c'est la mienne. Et je veux la récupérer.

— Beej, dis-je en m'armant de patience, M. Hanover *sait* que tu as aidé Trisha. Quelqu'un t'a prise en filature lorsque tu as conduit Nick jusqu'à sa cachette. Si bien que dans son esprit, si Trisha a raconté une de ses histoires à dormir debout à quelqu'un, cela n'a pu être qu'à toi. Il t'a également vue me *gifler* et a dû en déduire que tu ne m'avais rien dit. Mais si tu m'accompagnes chez lui, ta présence va éveiller sa méfiance et il risque de penser que tu m'as peut-être répété tout ce que Trisha a pu te raconter. Il risque aussi de penser que tu sais quelque chose, et cela pourrait te mettre en danger.

À supposer que Trisha ait eu quelque chose à raconter, bien sûr et que les chevaux morts dont Trisha a parlé à Beej soient les mêmes que ceux auxquels je pense.

— Robyn a raison, Beej, intervient Nick.

Beej lui lance un regard signifiant qu'il vient de perdre toute crédibilité à ses yeux, le prix à payer pour s'être accoquiné avec moi.

— Peux-tu au moins lui parler de ma caméra ? me demande Beej.

— Si je la vois, je lui en parlerai. Promis.

— Nous devrions peut-être simplement appeler la police, propose Nick.

— Pour leur dire quoi ? Que Trisha Carnegie a fini par rentrer au bercail ?

— Leur dire ce qu'on sait, Robyn. Qu'elle a confié à Beej qu'elle craignait pour sa vie.

— J'ignore si c'est vrai, mais au dire de Carl, Trisha a déjà accusé ses parents de toutes sortes de sévices invraisemblables devant des policiers. Ceux-ci ne vont probablement jamais nous croire – à moins de leur fournir des preuves.

Nick secoue la tête.

— D'accord, admet-il à contrecœur. Nous allons t'attendre ici.

Il a déjà inspecté les alentours et repéré la cabine téléphonique la plus proche.

— Si tu n'es pas revenue dans un quart d'heure, je t'appelle sur ton cellulaire. Si tu ne réponds pas...

Il s'interrompt, l'air un peu perdu, comme s'il ne savait pas trop comment agir dans ce cas. Je sors de mon sac un stylo et quelque chose sur quoi écrire – une correspondance d'autobus – et griffonne un numéro de téléphone.

— Si je ne reviens pas, appelle Vern, lui dis-je. C'est l'associé de mon père. Dis-lui exactement ce qui se passe. Il saura quoi faire.

Nick semble soulagé de pouvoir compter sur un plan de rechange susceptible de réussir.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Tout ce que je vais faire, c'est demander à parler à Trisha.

— Et savoir ce qu'est devenue ma caméra, me rappelle Beej. Ne l'oublie pas.

Carl Hanover ouvre la porte au moment précis où je commence à me dire que ce n'est peut-être pas une si bonne idée, après tout. Et si Nick avait raison ? Et si Trisha était réellement terrifiée et qu'elle avait une excellente raison d'avoir peur ? Et si le vieux copain de mon père, Carl Hanover, n'était pas un si brave homme que ça ? Et si les chevaux tués qu'a mentionnés Trisha étaient ceux de l'écurie de Carmine Doig ? La compagnie d'assurances pour qui travaille M. Hanover a versé d'énormes indemnités pour ces chevaux. Et si ?...

Il est devant moi, tout sourire, l'air détendu et en pleine forme avec son joli bronzage.

— Bonjour, Robyn. J'ai appris pour ton père. Qu'est-il arrivé ? Comment va-t-il ?

— On ne sait pas précisément ce qui s'est passé. Mais il va s'en tirer.

Je m'approche de la porte comme on le fait quand on s'attend à se faire inviter à entrer. M. Hanover fait un petit pas de côté de manière à me bloquer presque complètement le passage. Je jette un coup d'œil derrière lui pour regarder à l'intérieur, mais ne peux rien voir au-delà du spacieux vestibule. Une porte donne sur une salle à manger, une autre sur un vaste salon. Derrière M. Hanover, j'aperçois un escalier qui monte à l'étage. Une longue table étroite flanque l'un des murs. Au pied de la table est posée une boîte en carton contenant des vêtements qui ne peuvent appartenir qu'à Trisha. Sur la table, j'aperçois un appareil téléphonique, une lampe et un arrangement floral – impossible de discerner s'il s'agit de fleurs fraîches ou artificielles. À côté des fleurs trône le sac à dos D&G de Trisha, ouvert et laissant bien visibles un objet carré et noir – si Beej m'accompagnait, elle clouerait M. Hanover au sol pour s'en emparer – ainsi qu'un autre objet. Un objet qui vient confirmer que Nick avait raison.

— Eh bien, je suis ravi de l'apprendre, me dit M. Hanover. Je parie qu'il a pourtant cru avoir laissé ce genre de choses derrière lui en quittant la police, non ?

— Probablement. Dites, M. Hanover, au sujet de Trisha...

— Je regrette d'avoir dû me servir de toi à ton insu, Robyn. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si je n'avais pas

réussi à la ramener à la maison. Je ne sais pas ce qui serait arrivé à sa mère.

Il paraît sincère et la tristesse se lit sur ses traits quand il mentionne sa femme. Mais s'il se soucie tant d'elle, pourquoi n'a-t-il pas laissé Trisha lui parler quand elle a téléphoné? Et pourquoi nous a-t-il raconté, à mon père et à moi, qu'il n'avait jamais eu de ses nouvelles?

— Ne vous en faites pas. Je comprends. Je ne pense pas que les jeunes qui lui ont remis la lettre vont m'adresser un jour la parole, mais je suis contente que Trisha soit rentrée à la maison et que tout finisse bien.

— Cela n'aurait jamais été possible sans ton aide, Robyn. Merci pour tout.

Il recule d'un pas à l'intérieur, prêt à refermer la porte.

— Je me demandais si je pouvais la voir.

M. Hanover semble surpris.

— Nous sommes dans la même classe d'histoire et...

Je prends l'air désolé de circonstance.

— ... Je lui ai dit quelque chose la dernière fois que je l'ai vue à l'école. Des paroles que je regrette. J'aimerais lui présenter mes excuses.

— Ah, fait M. Hanover. Mais Trisha est absente pour l'instant. Sa mère va très mal.

Il baisse un instant les yeux sur le plancher. Quand il les relève, ils sont mouillés de larmes.

— Désolé, dit-il. C'est toute cette tension – Trisha qui disparaît, et maintenant Denise qui...

Je jette un autre coup d'œil derrière lui, en direction de la table, près de l'escalier, sur laquelle j'aperçois le sac de Trisha et, posées à côté, la chaîne à laquelle elle a accroché l'alliance de son père et la petite bourse qui renferme son cristal. La chaîne dont elle ne se sépare *jamais*, dit-on. Si les rumeurs entourant Trisha sont fondées, je ne comprends pas pourquoi elle l'aurait enlevée, et encore moins qu'elle la laisse traîner, après tout ce qui s'est passé. Elle a confié à Kenny Merchant et à Beej qu'elle haïssait M. Hanover. Et que c'était pour cette raison qu'elle portait cette alliance en permanence autour du cou, pour lui rappeler ses sentiments à son égard.

— Savez-vous quand elle va rentrer, M. Hanover? Parce que j'aimerais vraiment...

— Elle est partie à l'hôpital rendre visite à sa mère. Je m'apprêtais d'ailleurs à aller la rejoindre. Mais je vais lui dire que tu es passée, d'accord?

J'acquiesce, même si je ne suis pas d'accord du tout.

En redescendant l'allée, j'entends japper des chiens. Probablement les rottweilers des voisins dont Nick a parlé. Puis, j'entends un *bang!* qui ressemble à s'y méprendre au claquement d'un coffre d'auto que l'on referme. Je tourne la tête et aperçois M. Hanover qui, posté à la fenêtre, me suit des yeux. Le sourire a disparu de son visage, tout comme le personnage du

gentil M. Hanover, du dévoué M. Hanover et du mari aimant. Je lui fais un signe de la main et regagne le trottoir.

— Alors ? demande Nick.

— Il dit qu'elle n'est pas là.

— Je le savais, fait Beej. Je ne pourrai jamais récupérer ma caméra !

— Je l'ai vue, Beej.

— C'est vrai ?

Si je ne la retenais pas par le bras, elle foncerait illico vers la maison la réclamer.

— Je dois récupérer ma caméra ! fait-elle en tirant pour se dégager.

Je crois qu'elle n'hésiterait pas à me frapper. Heureusement, Nick intervient.

— Tu crois qu'il ment ? me demande-t-il.

Sa question capte l'attention de Beej. Elle se retourne vers moi. Je hoche la tête.

— Beej, parle-moi encore de cette histoire de chevaux morts. Que t'a-t-elle dit, exactement ?

— Ce que je t'ai déjà raconté, rien d'autre. Que son beau-père est un sale type et qu'elle ne l'a jamais aimé, mais qu'elle ne s'était jamais rendu compte qu'il pouvait se montrer aussi salaud. Et que si sa mère pouvait ouvrir les yeux et voir la vérité, voir à quel point c'est une ordure, elle le quitterait séance tenante.

— À quoi penses-tu, Robyn ? me demande Nick.

— Beej, que crois-tu qu'elle fabriquait avec ta caméra vidéo ?

— Comment veux-tu que je le sache ? me répond-elle. Que font d'habitude les gens avec une caméra vidéo ?

Nick me regarde.

— Ils tournent des vidéos, dit-il avec lenteur. Crois-tu que Trisha a enregistré des choses sur vidéo ?

— Le jour où elle a fugué, elle a quitté l'école pour retourner chez elle récupérer quelque chose qu'elle avait oublié.

Je suis pratiquement sûre que c'est ce qu'elle a fait. Elle avait paru horrifiée en découvrant que son exposé n'était pas dans son sac. Elle s'était cognée contre une Alison furieuse en se précipitant hors de l'école. Je parierais n'importe quoi que c'était cela qu'elle allait chercher.

— La veille de ce jour-là, Howie Maritz est mort.

Nick me regarde en secouant la tête. Il n'a aucune idée de ce dont je parle.

— Il était chef pompier. Il avait fait enquête sur l'origine de l'incendie qui avait ravagé l'écurie durant l'été, l'incendie au cours duquel tous ces chevaux ont péri.

— Mais quel rapport avec Trisha ? me demande Nick.

— M. Hanover travaille pour une compagnie d'assurances – celle qui assurait les écuries qui ont brûlé.

— Crois-tu qu'il pourrait être impliqué dans cet incendie ?

— Je n'en sais rien. Mais Trisha a dit à Beej que son beau-père avait parlé de chevaux morts à quelqu'un. Drôle de coïncidence, tu ne trouves pas? La compagnie d'assurances pour laquelle il travaille a versé une somme considérable à l'assuré, mais seulement *après* que le chef pompier ait établi qu'il s'agissait d'un incendie accidentel et *après* qu'un employé de la compagnie d'assurances ait étudié le dossier. Le chef pompier est mort la veille du jour où Trisha a fugué. C'était censé être un suicide.

— Censé? demande Beej.

— Le lendemain de ce suicide, Trisha a quitté l'école et n'est jamais revenue. Elle s'est enfuie et mourait de peur de rentrer chez elle. Elle t'a dit qu'elle craignait que quelqu'un la tue. Elle t'a parlé de quelqu'un qui avait tué des chevaux. Et Nick, tu as dit toi-même qu'elle avait l'air terrifiée quand son beau-père l'a emmenée. Et à présent, M. Hanover prétend qu'elle n'est pas à la maison. Mais son sac y est, ainsi que la chaîne et l'alliance qu'elle porte toujours – et je dis bien toujours – autour du cou. J'ai aperçu aussi des affaires à elle dans un carton posé dans l'entrée. M. Hanover m'a dit qu'elle était à l'hôpital au chevet de sa mère, mais si toutes les rumeurs que j'ai entendues sur Trisha sont vraies, jamais elle n'irait quelque part sans l'alliance de son père. M. Hanover m'a dit qu'il s'apprêtait à aller la rejoindre, mais tu as vu une valise et des affaires de fille dans le coffre de l'auto, Nick.

— Où veux-tu en venir, Robyn ?

— Je pense que Trisha va peut-être disparaître de nouveau, mais j'ai bien peur que cette fois-ci, elle disparaisse pour de bon.

— *Quoi ?* s'écrie Nick.

— Je crois qu'elle en sait trop à propos de ces chevaux. Il se peut qu'à son retour chez elle, ce jour-là, elle ait surpris une conversation ou vu quelque chose qu'elle n'aurait pas dû voir. Elle a eu peur d'aller en parler à la police à cause de sa mère. Elle craignait peut-être qu'il lui arrive quelque chose.

Les pièces du casse-tête semblent se mettre en place. Je me souviens des paroles de Trisha quand les deux hommes accompagnant son beau-père se sont emparés d'elle. Elle a demandé à son beau-père ce qu'il avait fait à sa mère. Supposons que M. Hanover se soit servi de sa femme pour menacer Trisha. Et qu'il ait dit à Trisha qu'il arriverait quelque chose de grave à sa mère si jamais elle allait raconter quoi que ce soit à la police...

— Si la mère de Trisha est aussi gravement malade que le dit M. Hanover, il ne pourra plus se servir d'elle pour forcer Trisha à se taire, Nick. C'est pour cette raison qu'il cherchait désespérément à la retrouver. C'est pour cette raison qu'il m'a fait suivre. Si la mère de Trisha meurt, sa fille n'aura plus peur d'aller trouver la police.

— Crois-tu que son beau-père va lui faire du mal ? me demande Nick.

Je réfléchis, repense à ce qui vient de se passer. Quand j'ai entendu le coffre de la voiture claquer dans l'allée latérale, j'ai vu M. Hanover m'épier par la fenêtre donnant sur la rue. Ce qui signifie qu'il y avait quelqu'un d'autre sur les lieux. Quelqu'un qui a fermé le coffre.

— Je crois que c'est exactement ce que M. Hanover et ses copains ont l'intention de faire, Nick. Je ne crois pas qu'il soit seul. Je crois que les deux mêmes types sont avec lui. Et s'ils quittent la maison en emmenant Trisha...

— Ce serait peut-être le temps d'appeler les flics, dit Nick.

— Pour leur dire quoi? réplique Beej. Que nous avons peur que quelqu'un *risque* de faire du mal à Trisha? Et de toute façon, combien de temps leur faudra-t-il pour arriver ici, en admettant que tu les persuades de venir?

— Je crois que Nick a raison, Beej. Nous devons appeler la police. Et trouver un moyen de retenir M. Hanover jusqu'à leur arrivée.

— Et comment penses-tu y arriver? En formant une chaîne humaine pour bloquer son allée?

— Trisha t'a emprunté ta caméra. Elle pensait peut-être enregistrer sur vidéo ce qu'elle a vu ou entendu – tu sais, au cas où il arriverait quelque chose à sa mère...

— Mais nous ne savons pas avec certitude si elle l'a fait, me dit Nick. Et même si elle l'a fait, nous ignorons où est la cassette.

— M. Hanover ne le sait pas lui non plus, Nick. Mais il sait que Trisha a accès à une caméra vidéo. Elle est bien en vue dans son sac. Comment va-t-il réagir s'il pense qu'elle a enregistré quelque chose sur vidéo ? Et si nous lui faisons croire que *nous* avons cette cassette en notre possession ?

— Mais nous ne l'avons pas.

Nick me regarde droit dans les yeux.

— Que comptes-tu faire, Robyn ?

Je me tourne vers Beej.

— Tu as bien une cassette dans ton sac, hein ?

— Ouais, répond-elle après une seconde d'hésitation.

— Peux-tu me la montrer ?

— C'est mon projet...

— Je veux seulement te l'emprunter.

— Robyn..., fait Nick.

J'ouvre mon sac et en sors mon cellulaire.

— Appelle le 911, Nick. Et ensuite, appelle Vern et explique-lui tout ce qui se passe.

— Mais si tu as vu juste et que ce type est dangereux...

— Appelle le 911 et dis-leur que tu as entendu des cris et un coup de feu. Fais-le, Nick.

Je me tourne vers Beej.

— Veux-tu récupérer ta caméra ?

— Quelle question !

Elle se défait de son sac et s'accroupit pour fouiller à l'intérieur. Elle en sort une enveloppe de photos, puis un appareil photo, et puis – Alléluia ! – la vidéocassette.

— Mais c'est moi qui la garde, d'accord ?

— Mais si nous appelons le 911... , commence Nick.

— Il faut l'empêcher de partir en emmenant Trisha,  
Nick.

Je jette un coup d'œil sur l'appareil photo de Beej.

— Il y a de la pellicule dedans ?

Beej lève les yeux au ciel.

— C'est un appareil numérique, fait-elle.

— Appelle-les, Nick. Maintenant !

M. Hanover transporte Trisha dans ses bras. Elle a les yeux fermés et la tête qui ballotte contre la poitrine de son beau-père. Ses membres pendent, inertes comme ceux d'une poupée de chiffon. Je lance un coup d'œil à Beej, restée en arrière près de l'entrée de l'allée. Elle lève son appareil et prend un cliché sans même que M. Hanover le remarque. Un autre homme surgit de la maison derrière M. Hanover. Je le reconnais sur-le-champ. L'homme aux lunettes d'aviateur, l'homme qui m'a prise en filature. Il nous repère aussitôt, Beej et moi.

— Hé! s'écrie-t-il en portant la main devant son visage comme une star de cinéma harcelée par des paparazzi. Hé!

M. Hanover tourne la tête. Contrairement au grand type aux lunettes d'aviateur, il semble plus surpris que furieux.

— Pauvre Trisha, fait-il en baissant la tête vers elle. Elle a eu un malaise.

*Et elle peut en remercier ses amis*, pensé-je. Puis une question me traverse l'esprit : combien de temps faut-il à la police pour arriver sur les lieux ?

— Je l'emmène chez le médecin, ajoute M. Hanover. L'aggravation de l'état de sa mère a été trop pour elle.

Le type aux lunettes de soleil fait un bref signe de tête, mais ce n'est pas pour donner son assentiment. Je vois à qui s'adresse ce geste. À un troisième homme, le gros costaud que j'ai vu lui aussi dans l'immeuble désaffecté où Trisha avait trouvé refuge. M. Hanover le voit lui aussi, et l'inquiétude fige soudain ses traits.

— Dan, fait-il.

Bon sang, cela sonne comme un avertissement. L'avertissement de quelqu'un pris de peur.

Je reste immobile un moment, l'oreille tendue. Hélas, ce ne sont pas les sirènes de la police que j'entends, mais les battements de mon cœur qui cogne dans ma poitrine.

Je me lance parce que je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre.

— M. Hanover, il se trouve que Trisha a tout enregistré sur vidéo, lui dis-je.

M. Hanover saisit immédiatement de quoi je parle, contrairement à son comparse aux lunettes d'aviateur, qui plisse le front sans comprendre.

— Vous avez vu la caméra dans son sac. Je sais que vous l'avez vue.

Le visage de l'homme aux lunettes se renfrogne.

— Qu'est-ce qu'elle raconte, Carl ?

— Nous avons la cassette vidéo, dis-je en faisant signe à Beej.

Du coin de l'œil, je la vois derrière moi brandir en l'air la vidéocassette pour que M. Hanover puisse la voir. Je continue :

— Elle a enregistré toute l'histoire, tout ce qu'elle savait.

Quoi que cela puisse être.

L'homme aux lunettes d'aviateur glisse sa main à l'intérieur de son veston.

Derrière moi, j'entends Beej crier : « Souriez ! » Elle braque son appareil numérique directement sur lui.

— Hé! répète encore une fois l'homme en sortant la main de sa veste.

Bon sang! Un pistolet!

— Dites *cheese!* lance Beej en pointant encore son objectif sur lui.

— Hé!

L'homme détourne la tête.

— Encore! fait Beej.

— Attrape-la! ordonne l'homme à son acolyte, le gros costaud, avant d'orienter le canon de son arme vers moi.

— Toi! fait-il d'un ton menaçant.

— *Cheese!* répète Beej.

L'homme devient de plus en plus agité, mais ce n'est plus Beej et son appareil photo qui l'énervent. J'entends un bruit au loin. Nous l'entendons tous. Une plainte qui monte et qui descend, et qui se rapproche.

Des sirènes.

Et soudain, les événements se précipitent. Le gros costaud passe à toute allure devant moi. Je me retourne. Beej a disparu. L'homme aux lunettes d'aviateur se met à pousser des jurons à qui mieux mieux, pour ensuite gagner la voiture et y monter précipitamment, tandis que M. Hanover demeure figé sur place, comme la statue d'un homme portant dans ses bras une poupée de chiffon.

La clameur des sirènes s'intensifie.

Des policiers surgissent de partout et bloquent l'allée.

Et je vois Nick apparaître.

Et je vois Beej débiter une histoire à un policier à cent kilomètres-heure.

Et je vois, planté au beau milieu de la scène, M. Hanover qui blêmit malgré son joli teint hâlé.

Pour un homme affligé d'une rupture de la rate – rupture qui se révèle d'ailleurs mineure –, de deux côtes fracturées et d'un colossal mal de crâne, mon père paraît exceptionnellement heureux. Il est possible que ce soit parce que son enquête est à présent bouclée.

Les langues ont commencé à se délier et on sait maintenant que l'entraîneur qui a péri dans les écuries a été victime d'un incendie criminel. Il a perdu la vie parce que Carmine Doig avait besoin de liquidités et que cela comptait plus à ses yeux que la vie de quelques chevaux bien assurés. Le suicide du chef pompier se révèle à présent être un meurtre – apparemment, il songeait à revenir sur ses conclusions et s'apprêtait à aller en parler à la police. Trevor Bailey, l'expert en sinistres qui avait signé le rapport, s'est mis lui aussi à table. Il a révélé aux policiers que ce n'était pas lui qui avait mené l'enquête pour le compte de la compagnie d'assurances. Carl Hanover s'en était chargé. Puis, en

prétextant la maladie de sa femme pour prendre un congé, il avait demandé à Trevor Bailey de régler les détails de dernière minute et de signer le rapport, pour ainsi éviter que son nom figure sur le document officiel. Carl Hanover a été arrêté et inculpé de complot en vue de commettre une fraude. Il a raconté qu'il avait participé aux manigances de Carmine Doig parce que celui-ci le faisait chanter. Mon père dit que si la chose est avérée, il pourra peut-être négocier avec la Couronne un plaidoyer de culpabilité pour des infractions moins graves. Et bien entendu, il reste la question de savoir ce que lui et ceux qui le faisaient chanter comptaient faire à Trisha.

Mais si mon père est si heureux, c'est, comme il me l'a dit et répété je ne sais combien de fois, parce qu'il est fier de moi. Bon, d'accord, jamais je n'aurais dû tenir tête à Carl Hanover comme je l'ai fait – je crois qu'il m'a fait des remontrances en partie pour apaiser ma mère –, mais il n'empêche que...

— Bien pensé, Robbie, m'a-t-il dit. *Brillant* de ta part. Tu as probablement sauvé la vie de cette jeune fille.

Mais je crois surtout qu'il jubile parce qu'assise dans sa chambre à côté de Vern et de moi, se tient ma mère. Personne ne l'a obligée à venir. Et elle n'est pas ici parce qu'elle est en colère. Elle m'a rejointe au poste de police peu après que les agents nous y aient conduits pour prendre nos dépositions. Vern lui avait donné un

coup de fil. Elle est restée à mon côté pendant que je livrais mon témoignage (et que Beej, dans la pièce voisine, donnait le sien, et que Nick, dans une autre pièce, faisait la même chose). Trisha avait été transportée à l'hôpital, droguée par les médicaments que lui avait administrés son beau-père.

Une fois nos dépositions terminées, ma mère a dit qu'il valait mieux aller rendre visite à Mac pour lui raconter ce qui s'était passé. Vern avait déjà mis mon père au courant.

Et il est là, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Maman, très calme, paraît ravie de le voir aussi alerte. Nous formons un groupe parfaitement heureux. Je romps le silence.

— J'aimerais beaucoup aller voir Trisha.

Mon père consulte Vern du regard.

— Elle a eu son congé de l'hôpital il y a une heure, mais tu pourras probablement la rejoindre au St. Mary, m'explique Vern. C'est là qu'est hospitalisée sa mère.

L'hôpital St. Mary est un établissement spécialisé dans le traitement du cancer.

— Je peux t'y conduire, me propose ma mère.

J'accepte.

J'achète des fleurs à la boutique de l'hôpital et les emporte dans la chambre de la mère de Trisha. Par la porte ouverte, j'aperçois Trisha assise au chevet de sa mère. Elle est pâle et a les traits tirés. Elle se lève à mon approche et me remercie pour les fleurs, qu'elle pose

sur la table de chevet. Puis elle m'accompagne dans le couloir.

— Je tiens à te présenter mes excuses, Trisha. Je regrette de t'avoir dit ce que je t'ai dit à l'école, et je suis vraiment désolée d'avoir conduit ton beau-père jusqu'à toi.

— N'y pense plus. Tu ne pouvais pas savoir. Et les policiers m'ont dit que tu m'avais sauvé la vie.

Je lance un coup d'œil derrière son épaule.

— Comment va ta mère ?

Trisha s'éloigne de la porte.

— Pas bien, répond-elle sur un ton aussi calme que résolu. Mais tu ne connais pas ma mère. C'est une bagarreuse. Elle n'a pas l'intention de baisser les bras et moi non plus.

Pour la première fois, je me prends à admirer profondément Trisha. Elle semble si déterminée.

— Qu'est-il arrivé ce jour-là, Trisha ? Quand tu as quitté l'école ?

— Je suis retournée à la maison chercher ma partie de l'exposé. Parce que je l'avais rédigée, Robyn. Je sais que tu ne me croyais pas, mais j'avais fait le travail. Sauf qu'avec ma mère...

— Je te crois.

— Je suis entrée dans la maison et Carl était là. Je l'ai entendu parler à un homme qu'il appelait Carmine. Il y avait un autre individu avec lui... un type à te donner la chair de poule. C'est celui qui m'a trouvée dans l'immeuble où Beej m'avait cachée.

L'homme aux lunettes d'aviateur.

— J'ai entendu le type nommé Carmine rappeler à Carl que ce qui était arrivé au chef pompier pouvait facilement lui arriver à lui.

Elle me regarde dans les yeux.

— La veille au soir, j'étais avec ma mère dans sa chambre. Nous regardions ensemble les informations à la télé. Nous en avons l'habitude. J'aime lui tenir compagnie, tu sais. Il y avait un reportage sur le chef pompier – expliquant qu'il s'était suicidé. Carl est entré à ce moment-là dans la chambre. Tu aurais dû voir son visage quand il a appris la nouvelle. Il est devenu blanc comme un linge. Le journaliste a aussi mentionné l'incendie aux écuries de Carmine Doig. Et voilà que je surprenais Carl en train de parler à un homme prénommé Carmine, et le Carmine en question lui adressait des menaces.

— Les policiers affirment à présent que la mort du chef pompier n'était pas un suicide.

— Je sais, dit Trisha. En tout cas, le type qui accompagnait Carmine est alors sorti dans le couloir et il m'a vue. Carl m'a vue lui aussi, mais j'ai pu m'échapper avant qu'ils ne m'attrapent. J'avais ouvert la porte d'entrée quand j'ai entendu Carl crier quelque chose à propos de ma mère. Il me disait qu'il allait lui arriver malheur. Mais je me suis enfuie quand même. Ce n'est qu'après que j'ai commencé à m'inquiéter. Qu'est-ce qu'il avait voulu dire ? Est-ce qu'il allait s'en prendre à elle ?

— Et c'est pour cette raison que tu as essayé de téléphoner chez toi ?

Elle approuve de la tête.

— J'ai appelé d'un centre commercial. Carl ne voulait pas me passer ma mère. Il m'a dit que si je ne rentrais pas à la maison, il ne pouvait pas garantir que ces types allaient la laisser tranquille. Il m'a dit qu'ils allaient à coup sûr lui faire du mal si jamais j'allais le dénoncer à la police. Je ne savais pas quoi faire. Je ne voulais pas qu'il me trouve, mais je ne voulais pas non plus qu'il s'en prenne à ma mère.

— C'est là que tu as parlé à Kenny ?

Elle me le confirme.

— Il m'a dit qu'il connaissait quelqu'un qui pouvait m'aider.

— Beej.

— Ouais. Et j'ai essayé de rappeler à la maison. Mais Carl ne voulait toujours pas me laisser parler à ma mère. Il m'a ordonné de rentrer. « Tu ne sais pas de quoi ces gens-là sont capables, m'a-t-il dit. Mais si tu rentres à la maison, je pense pouvoir les convaincre de ne pas te faire de mal. » Je ne l'ai pas cru et j'ai tout enregistré sur la cassette vidéo, au cas où il arriverait quelque chose à ma mère ou à moi. Je n'avais pas l'intention de les laisser s'en tirer comme ça.

— Et où est la cassette ?

— C'est Kenny qui l'a. Je lui ai dit que s'il m'arrivait quelque chose, il devait aller la remettre à la police.

— J'ai entendu dire que ton beau-père rejetait toute la faute sur Carmine Doig et ses hommes de main. Il a raconté que Doig le faisait chanter et que c'était Doig qui avait imaginé toute cette mise en scène pour faire croire que tu t'étais enfuie pour de bon. Ils comptaient raconter que tu étais définitivement partie parce que tu croyais que ta mère allait...

Je m'interromps, incapable de prononcer le mot.

— Je suis contente que tout soit fini, Trisha. J'espère que ta mère va guérir.

— Merci, Robyn. Moi aussi, je l'espère.



Quand je retourne à l'hôpital voir mon père, je le trouve assis bien droit dans son lit. Il semble nettement mieux. Je lui répète ce que Trisha m'a raconté. Mais il me reste un point à éclaircir avec lui.

— Qui t'a agressé, papa? Cette attaque a-t-elle un rapport avec Carmine Doig et Trisha?

Il acquiesce d'un hochement de tête. Il me dit qu'il avait reçu un coup de fil de quelqu'un qui promettait de lui fournir des renseignements. Il a pu donner à l'inspecteur Harwood une description de l'un de ses assaillants. L'inspecteur lui a montré des photos. Il se trouve que l'homme qu'a identifié mon père travaillait pour Carmine Doig.

Je me sens pâlir en mesurant à quel point mon père l'a échappé belle...

— N’y pense plus, Robbie, me rassure-t-il en me pressant la main. Je vais très bien.

Il me faut un moment pour me débarrasser de cette peur rétrospective. Je ne peux m’empêcher de penser à ce qui aurait pu se produire si le gardien de sécurité n’avait pas fait sa ronde à cet instant. Est-ce que ces hommes auraient tué mon père ?

— Robbie, vraiment, je me porte comme un charme.

J’ai une dernière question à lui poser. Je m’en passerai bien, mais il faut que j’en aie le cœur net.

— Papa, est-ce toi qui as conseillé à M. Hanover de me prendre en filature ?

Ma question semble le blesser.

— Tu es sorti sur le palier pour lui parler, la dernière fois qu’il est monté chez toi. Et aussitôt après, il m’a remis une enveloppe dans laquelle était dissimulé un dispositif de pistage.

— Il m’a confié qu’il avait l’impression que tu ne disais pas toute la vérité, m’explique mon père.

Il arrête pour me regarder dans les yeux et je me sens rougir.

— Il m’a dit que Denise attendait désespérément des nouvelles de Trisha. Je lui ai répondu que je te faisais confiance, Robbie. Je n’ai pas apprécié son idée de t’approcher avec cette histoire de lettre, et je lui en ai fait part. Il m’a présenté ses excuses. J’aurais dû y penser à deux fois à l’époque.

— Et j’aurais dû te parler de Kenny.

Il me lance un regard sévère.

— Je suis sûr que tu avais de bonnes raisons pour ne pas le faire, Robbie. Tu es assez grande pour prendre tes propres décisions. Et assez grande aussi pour en assumer les conséquences.

Sur ce point, il a parfaitement raison.

Je suis assise dans la voiture de ma mère, garée le long du trottoir devant l'immeuble de mon père.

— Es-tu *certaine* que ça ne te fait rien, maman ?

— Robyn, pour l'amour du ciel, tu m'as déjà posé cette question une bonne douzaine de fois aujourd'hui ! Et au moins douze fois et demie hier. Et la réponse n'a pas changé : non, cela ne me fait rien.

— Mais nous avons toujours fêté mon anniversaire ensemble.

Je me sens mal à l'aise de la laisser seule.

— Eh bien, le temps est peut-être venu de changer nos habitudes, dit-elle.

— Aimerais-tu monter dire bonjour à papa ?

— Je ne crois pas.

Elle me regarde en silence quelques secondes.

— Lorsque Nick et toi allez sortir ce soir, ton père va te dire : *Ne va pas faire ce que moi-même, je ne ferais pas*. Ce qui n'est pas rassurant étant donné qu'il n'y a pas beaucoup de bêtises qu'il s'interdise de commettre.

Alors rends-moi service, veux-tu ? Promets-moi de ne pas faire ce que *moi-même* je ne ferais pas !

Je me mets à rire et, voyant qu'elle ne plaisante pas, je lui promets d'être sage.

— Et toi, maman ? Comment comptes-tu passer ta soirée ?

— Je vais aller voir Ted.

Oh !

— Et puis ?

— Nous allons parler.

— Vas-tu lui dire oui ?

Elle secoue lentement la tête.

— Mais je ne crois pas que je vais lui dire non pour autant. J'ai besoin de temps, Robyn.

— Pas de problème, maman. J'aime beaucoup Ted. Mais toi, je t'adore.

Elle se penche vers moi et me donne un baiser.

— Joyeux anniversaire, ma chérie.

En entrant dans le loft de mon père, je trouve Nick assis sur le canapé, visiblement nerveux. Mon père semble d'excellente humeur, pour sa part. Tant bien que mal, vu les circonstances, il me prend dans ses bras et m'enveloppe dans une étreinte de papa ours.

— Bon anniversaire, Robbie.

Il finit par me libérer et me glisse une petite boîte dans la main. Je l'ouvre. C'est ma pierre porte-bonheur, enchâssée dans de l'or et montée sur une chaîne en or, accompagnée de boucles d'oreilles assorties. J'embrasse une nouvelle fois mon père.

Nick, de son côté, reste en retrait. Il a quitté Somerset à présent et loge provisoirement chez mon père. Il a fini par se confier à un intervenant et lui et sa tante vont consulter quelqu'un. « Ne t'inquiète pas, lui a dit mon père. Tu peux rester ici aussi longtemps que tu voudras. » Il a également offert de lui aménager un endroit où loger au rez-de-chaussée, si besoin est. Nick a paru si soulagé. Il est rare que la vie lui fasse des cadeaux.

Je le trouve suprêmement élégant dans son pantalon et sa veste noirs, et sa chemise outremer qui met en valeur la couleur de ses yeux. Habillé de neuf de pied en cap, à ce que je peux voir.

— Je l'ai emmené faire les boutiques, m'explique mon père. Tu sais, pour éviter que Fred pique une crise.

— Fred ? Fred Smith ?

C'est le patron du restaurant *La Folie*.

— Pour compléter ton cadeau. Tout ce qu'il y a au menu. J'ai pris les dispositions nécessaires.

Je l'embrasse encore, puis me tourne vers Nick qui m'adresse un sourire timide.

— Ça va bien, Nick ?

— C'est que... c'est un restaurant tellement chic, répond-il. Et si jamais je me trompe de fourchette ou quelque chose du genre ?

— Il te suffit de me regarder faire.

Je lui prends la main.

— Passez une bonne soirée, tous les deux, nous dit mon père. Et n'oublie pas, Robbie, ajoute-t-il en m'adressant un clin d'œil, ne va pas faire ce que moi-même je ne ferais pas!













Achévé d'imprimer en avril 2011  
sur les presses de l'imprimerie Lebonfon  
Val-d'Or, Québec